DIALOGUE
AVEC
LES MORTS

Le XX^e Congrès du Parti Communiste Russe

Edition de "IL PROGRAMMA COMUNISTA"
NUMÉRO SPÉCIAL DE LA PUBLICATION TRIMESTRIELLE
" PROGRAMME COMMUNISTE "

CE QUI DISTINGUE NOTRE GROUPE : la ligne du Manifeste Communiste à l'Octobre russe, à l'Internationale Communiste, à la lutte contre la dégénérescence de Moscou, au refus des fronts populaires et des blocs de la Résistance ; la dure œuvre de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaire en contact avec la classe ouvrière, en dehors de la politique personnelle et parlementariste.

"PROGRAMME COMMUNISTE"

B.P. 375 MARSEILLE-COLBERT

Adresse (courrier et mandats) : Editions « Il Programma Comunista. - Boîte Postale 91 - *Neuilly-sur-Seine (Seine).*

Nous avons déjà publié « L'Etincelle » de 1944 *à* 1946 *et « l'Internationaliste » de* 1947 *à* 1949 *sous le nom de Fraction française de la Gauche Communiste Internationale.*

DIALOGUE

AVEC

LES MORTS

MARS 1957
EDITION DE « IL PROGRAMMA COMUNISTA »

PREFACE

Pour bien comprendre le travail que nous présentons ici, il est presque indispensable de connaître le Dialogue avec Staline *que nous, Parti Communiste Internationaliste d'Italie, avons publié en* 1953 *dans notre langue, mais qui n'a eu en France qu'une diffusion très restreinte. Pour remédier à cet inconvénient, en attendant l'édition de cette première étude en français, nous joignons en appendice à cette brochure un résumé synthétique des points traités en* 1953, *avec la référence qu'ils comportent aux thèses marxistes.*

En ce qui concerne le développement chronologique et la nature toute particulière du « débat contradictoire » commencé alors et qui se poursuit ici, les premières pages de la présente brochure en disent suffisamment. Dans la préface de 1953 *au* Dialogue avec Staline, *nous avons rappelé les trois phases successives du profond contraste qui depuis longtemps nous oppose au mouvement de Moscou.*

Dans la première phase — de 1918 *à* 1926 *— on peut dire qu'il s'agissait, à l'intérieur d'un mouvement tendant au même but, c'est-à-dire de la III^e^ Internationale, d'une divergence sur la TACTIQUE. Mais au sein de ce mouvement, fondé sur les ruines de la II^e^ Internationale, devenue la proie de l'opportunisme social-démocrate, sous l'impulsion de la Révolution russe d'Octobre* 1917 *le but poursuivi était commun. L'aile gauche du socialisme italien — dont dérive l'actuel Parti Communiste Internationaliste d'Italie — avait commencé dès* 1914 *et continua encore après la guerre la lutte en faveur de la rupture avec toutes les versions démocratiques et pacifistes du socialisme. Le couronnement de cette lutte fut la fondation du Parti Communiste d'Italie en janvier* 1921 *à Livourne. Au sein du mouvement international, ce même courant soutint des thèses divergentes de celles de l'Internationale Communiste et de Lénine lui-même sur la tactique parlementaire et sur celle que l'on appelait alors du FRONT UNIQUE et — pire — du GOUVERNEMENT OUVRIER, montrant que ces méthodes ne permettaient pas de rejoindre le but qu'elles se proposaient : la défaite des partis ouvriers opportunistes.*

Les Congrès de Moscou de 1920 *à* 1926, *ceux du Parti italien à Rome en* 1922 *et à Lyon en* 1926 *marquent les étapes de la contribution de la Gauche italienne au mouvement international pendant cette première période, contribution qui contenait une dénonciation explicite du danger de dégénérescence opportuniste.*

Dans une seconde phase, après 1926, la divergence s'aggrava jusqu'à aboutir à la séparation organisationnelle et politique. L'opposition de gauche était alors battue dans tous les pays, tandis que ses prévisions concernant l'évolution réactionnaire de la majorité dominante en Russie, en Europe et en Italie, se trouvaient gravement confirmée. En Russie, la fausse théorie de la construction de la société socialiste russe sans la révolution prolétarienne internationale et en dehors d'elle l'emportait, et l'opposition qui, sur ce point comme sur d'autres, restait fidèle aux traditions bolchéviques et léninistes succomba et fut livrée à la diffamation et à l'extermination. En Europe, la vague révolutionnaire était repoussée et le capitalisme se consolidait de façon insolente : à cette situation, les partis communistes répondirent de façon défaitiste et poltronne en entrant dans des blocs de partis et de classes non-prolétariens ayant pour but non le renversement de la bourgeoisie, mais la sauvegarde de la démocratie libérale bourgeoise.

Dans la troisième phase, lors de la seconde guerre mondiale, le désaccord s'élargit jusqu'à creuser un abîme infranchissable entre les doctrines et les principes respectifs de la Gauche italienne et du mouvement de Moscou. Désormais le Kremlin et ses appendices extérieurs reniaient totalement le marxisme révolutionnaire et les positions cardinales défendues et revendiquées après la première guerre par ceux qui luttaient comme Lénine et à côté de lui. Les partis étrangers étaient lancés par Moscou dans la collaboration social-nationale, en Allemagne tout d'abord, puis, dans une seconde phase, en France, en Angleterre et en Amérique. Le mot d'ordre de Lénine du défaitisme dans tous les pays impérialistes belligérants et pour l'abattement du pouvoir militaire et politique des capitalistes fut partout remplacé par le mot d'ordre honteux d'une ligue des travailleurs avec les Etats alliés à Moscou dans la guerre, tandis que la lutte contre les Etats ennemis visait non à détruire la bourgeoisie, mais à restaurer ses formes libérales. Et pourtant, ces formes, que Marx et Lénine avaient écrasées dans la théorie, l'histoire les a éliminées à tout jamais dans la réalité matérielle, même à l'intérieur de la Russie tant révolutionnaire que tzariste.

Cette phase a consacré la liquidation organisationnelle et théorique de l'Internationale de Lénine et d'Octobre : les corollaires du passage total à la contre-révolution y ont été tirés. Peu nombreux, mais dotés d'une puissante continuité historique et doctrinale, nous avons œuvré en dehors de l'ivresse de la foule qui entourait ce que l'on appelait alors de toutes parts le « stalinisme ». Nous avons proclamé que cet adversaire que nous avions devant nous depuis de si longues années n'était pas simplement un dissident égaré du mouvement qui, hier, était le sien et qui avait toujours été le nôtre, à nous, marxistes, mais un ennemi ouvert, un ennemi juré, un ennemi mortel de la classe ouvrière et de sa marche historique au communisme.

En même temps, il se démontrait que l'économie et la société instaurée en Russie étaient de nature capitaliste et que la vanter dans le monde comme société socialiste était la principale infâmie du mouvement de Moscou, le sommet, le chef-d'œuvre contre-révolutionnaire de tant de trahisons retentissantes.

☆

Dans le Dialogue avec Staline, *nous nous êtions proposé de tracer les futures phases de ce débat historique (historique en dépit du fait que l'une des parties engagées, nous, manque totalement d'illustres lettres de créance) et nous prévoyions la future confession qui éliminerait l'identification actuelle entre la structure économique de la Russie et le socialisme; la politique de l'Etat russe et celle de la lutte de classe des travailleurs de tous les pays contre la forme capitaliste mondiale.*

Trois ans plus tard, le XX^e Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., bien que n'allant pas au bout de cette étape historique que nous prévoyions, a fait dans ce sens un bond énorme qui peut-être l'a rapproché d'elle plus près que nous ne le croyions alors. Mais le Dialogue *avec notre contradicteur fantôme doit continuer, puisque celui-ci prétend parler la langue de Marx et de Lénine au moment où il prononce les aveux scandaleux dont le retentissement mondial est dû au coup de théâtre de la rupture avec le défunt Staline.*

Nous ne savons pas s'il suffira de trois nouvelles années pour que le Kremlin en arrive à une confession complète. Mais quand le jour arrivera, le « Dialogue » d'aujourd'hui se réduira au monologue de ces Messieurs. C'est ce qu'avaient vainement espéré ceux qui arrachaient des aveux aux révolutionnaires en les torturant. Les « confesseurs » se « confesseront » à leur tour.

Face à un dénigrement, qui confine à l'obscénité tant il est poussé loin, de Staline, qui, il y a trois ans encore, était l'idole, notre position est tout autre que d'applaudir aux iconoclastes! Elle est parfaitement cohérente avec les positions que nous établîmes alors. Maintenant que, comme il fallait s'y attendre, le monde bourgeois salue la terrifiante déchéance de Staline d'un ricanement dirigé contre les conceptions grandioses de notre doctrine révolutionnaire, il nous faut rappeler ce que nous écrivions en 1953 *dans la préface du* Dialogue avec Staline :

« *Sans doute le stalinisme applique-t-il la répression à quiconque lui résiste, de quelque bord qu'il soit, et le broie-t-il sans pitié : la critique plus haut rappelée de son développement suffit amplement à expliquer ces méthodes. Cette critique ne justifie donc nullement une rétractation des thèses révolutionnaires classiques sur la violence, la dictature et la terreur, armes historiques dont la Gauche Communiste revendique pleinement l'usage, et elle ne doit pas servir de point d'appui à un type de condamnation impliquant leur désaveu. Elle ne doit pas davantage inciter à faire la moindre concession à la propagande hypocrite des courants du « monde libre » et à leur revendication mensongère du respect de la sacro-sainte personne humaine.*

» *Ne pouvant être actuellement les protagonistes de l'histoire, les marxistes ne sauraient rien souhaiter de mieux que l'effondrement de la domination sociale, politique et militaire que l'Amérique fait peser sur le monde capitaliste. Nous n'avons donc rien à faire avec les revendications de plus grand libéralisme, de plus grande démocratie qu'affichent des groupes politiques extrêmement équivoques et auxquelles prétendent satisfaire des Etats qui, tel celui de Tito, se sont imposés de la façon la plus féroce.* »

Ces paroles sans équivoques, ainsi que toute notre construction, d'autant plus solide et moins facile à confondre avec aucune autre qu'elle n'a jamais

été débitée devant les cameras de la télévision par des farceurs laissait déjà prévoir quel serait notre accueil aux pitoyables contorsions du XX^e Congrès et à la comédie de l'abjuration à l'égard de Staline, présentée comme un retour aux classiques de notre grande école, alors qu'elle n'est en réalité qu'une étape de la marche à reculons vers les superstitions les plus fallacieuses de l'idéologie bourgeoise, qu'une lâche génuflexion devant les super-puissances du bordel capitaliste contemporain.

☆

Nous avons inscrit sur la couverture de cet opuscule l'épigraphe qui, avec cette brève esquisse de nos origines historiques, sauve notre petit groupe de déplorables confusions.

Ajoutons-lui une autre discriminante. Il est certain que chaque pas de l'enlisement des hommes du Kremlin dans les sables de la contre-révolution bourgeoise nous rapproche, sur une route dure et âpre, de la reconstitution du parti révolutionnaire, but auquel nous consacrons toutes nos forces, sans impatience stupide.

Quand l'heure de cette reconstitution aura historiquement sonné, ce n'est certes pas une Constituante des petits groupes et cénacles ridicules qui se sont dit et se disent anti-staliniens et qui aujourd'hui se proclament « anti-vingtième Congrès » qui la réalisera.

Le Parti détruit pièce à pièce en trente ans ne se recompose pas goutte à goutte comme les cocktails de l'art bourgeois de se droguer. Il doit se placer au terme d'une ligne unique et sans rupture de continuité, qui ne se caractérise pas par la pensée d'un homme ou d'un groupe d'hommes présents « sur le marché », mais par l'histoire cohérente d'une succession de générations. Par dessus tout, il ne peut surgir de cette nostalgie illusoire du succès qui, loin de se fonder sur la certitude doctrinale inébranlable (que nous possédons depuis plus d'un siècle) de la réalité du cours révolutionnaire, compte bassement sur l'exploitation subjective du tâtonnement et des trébuchements d'autrui: ce serait là voie bien mesquine, stupide et illusoire pour un résultat historique immense!

Dialogue avec les Morts

PREMIÈRE JOURNÉE

BREF RAPPEL

Les récents débats du Congrès Communiste en Union Soviétique, qui ont trouvé partout un large écho, revêtent une profonde signification historique. Certes, ce ne sont pas les formulations des discours qui peuvent nous la livrer, mais on ne saurait pas davantage la découvrir en réduisant celles-ci à de simples manœuvres verbales visant à dissimuler des calculs et des actes mystérieux.

C'est de tout autre façon qu'il faut chercher la relation existant entre les paroles prononcées et la réalité historique qui les sous-tend, et nous, marxistes, sommes bien mieux préparés à le faire que partisans et adversaires du « communisme », les premiers plus désorientés que jamais, et pour longtemps, les seconds fort bruyants, mais armés de moyens polémiques et critiques bien pauvres.

En 1952, du 5 au 15 octobre, le Parti Communiste de l'Union Soviétique tenait, rappelons-le, son XIX[e] Congrès. Staline, on s'en souviendra, non seulement présidait aux travaux, mais il était considéré par tous, ainsi que tous les textes en font foi, comme l'ordonnateur suprême de toute la théorie historique, économique, politique et philosophique du Parti, baptisée officiellement « doctrine de Lénine et de Staline ». (1)

---

(1) Les 1[er] février, 21 avril, 22 mai et 28 septembre 1952, Staline, considérant nécessaire d'intervenir dans la discussion surgie au sein du Parti en 1951 à propos du nouveau « *Manuel d'Economie Politique* » (alors en préparation et récemment publié en Occident) publiait une série d'écrits brefs, réunis en une brochure intitulée « *Les Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.* ». Il se proposait d'y établir les lois économiques applicables à la structure actuelle de la société russe et de soutenir qu'elles étaient justement celles qui caractérisent une économie socialiste. Il rappelait également, ou du moins le croyait, les lois en vigueur dans l'économie capitaliste contemporaine, les confrontant avec les formulations que l'économie marxiste en a donné il y a un siècle. « *Le Dialogue avec Staline* », publié par le Parti Communiste Internationaliste d'Italie en 1953 (traduction française de 1956), soutenait que ces écrits de Staline ne donnaient qu'une image erronnée du processus économique réel tant en Russie qu'en Occident, et qu'ils contenaient par ailleurs une série de graves erreurs de doctrine, les rendant incompatibles avec les fondements du marxisme.

Jusqu'à la mort de Staline, le 5 mars 1953, et même jusqu'au 14 février 1956, il ne s'est trouvé personne, ni dans le parti russe, ni dans les partis-frères, pour mettre cela en question.

Or, du 14 au 25 février de cette année 1956, le XX^e^ Congrès du Parti « de Staline » a eu lieu et si le langage qu'on y a tenu reste, certes, à mille lieues du langage révolutionnaire, infiniment moins ronflant, *ce n'est pourtant plus* celui du XIX^e^ Congrès et celui du vivant de Staline ; car si l'on y a bien parlé, comme toujours, d'un « immortel Lénine », il n'a plus été question d'un « immortel Staline ».

Le marxisme ne connaît ni « immortels », ni morts. Avec ceux que l'art oratoire vulgaire désigne ainsi, la vie dialogue. Tous, un jour, répondront de leurs actes, et avec eux les vivants d'aujourd'hui et ceux qui les suivront.

SEISME IDEOLOGIQUE A L'EST

La nouvelle nous en est parvenue de diverses sources : l'immense société de propagande constituée par le parti communiste et le gouvernement de Moscou REVISE tout à coup l'énorme littérature dont, depuis trente ans et grâce à de puissants moyens, elle a inondé le monde. Elle annonce en outre que, dans toutes les matières, des « textes » nouveaux vont être substitués aux anciens : philosophie et politique ; art et biologie ; histoire et économie ; technologie et ethnologie, tout y passera...

Ce Congrès d'abjuration stupéfiante aurait-il donc établi les fondements d'une voie nouvelle ? Un édifice tout nouveau pourrait-il être construit sur cette base ? Devrait-on, enfin, s'attendre à ce que le conglomérat de forces historiques qui se sont exprimées à ce Congrès réalise une telle œuvre ?

Les textes des discours qui nous sont parvenus de diverses sources, et que les différentes chapelles ont présenté sous des jours divers nous permettent de répondre un NON irrévocable à ces trois questions.

A genoux, le chef couvert de cendres, comme à un nouveau et incroyable Canossa, le Congrès a confessé des hérésies effrayantes et une épouvantable corruption : cela signifie-t-il, même dans une mesure infime, un retour aux positions orthodoxes qui, au cours d'une longue faillite, avaient été foulées aux pieds et prostituées ? Un bain purificateur effaçant des fautes sanglantes ? Un nouveau baptême rédempteur ? Nullement. De telles croyances relèvent des légendes généreuses forgées par le subconscient de périodes historiques très anciennes et elles ne peuvent nous fournir aujourd'hui la moindre clef. Tout ce que l'on peut annoncer, après ce XX^e^ Congrès, c'est une nouvelle phase d'un mal inguérissable, un pas de plus vers une damnation pour laquelle il n'est point de salut.

Lorsque, récitant le plus gauche des mea-culpa pour leur aveuglement à l'égard de Staline, les partis communistes, ces bâtards méconnaissables d'une tradition historique pur-sang, s'écrient de toutes parts qu'ils entendent retourner aux grandes sources du Marxisme et du Léninisme, ce n'est là qu'un blasphème de plus dans une ignoble série de blasphèmes ; une insulte nouvelle, mais plus que jamais impuissante, à la haute foi révolutionnaire du prolétariat mondial. Et c'est aussi le digne couronnement des pratiques obscènes

auxquelles nous a accoutumés, depuis un tiers de siècle, l'ignoble confrérie, toute maculée d'un sang fraternel et qui ne se lavera jamais, devant l'histoire des siècles à venir, des taches indélébiles dont ses mensonges et ses crimes l'ont marquée.

C'est à de tout autres forces que revient le soin d'élever des structures politiques nouvelles, et elles le feront avec de tout autres matériaux. Le séisme idéologique de Moscou, qui ne révèle et ne prépare, lui, autre chose que des ruines, trouve son explication dans les secousses qui ébranlent les fondements de la société, non seulement en Russie, mais dans le monde entier.

C'est donc en vain que, de toutes parts, l'imbécillité bourgeoise présente l'événement comme une nouvelle mise en scène, nécessaire à la propagande d'un pouvoir poursuivant les mêmes buts que sous Staline et toujours aussi monstrueux, mais encore très fermement assis.

C'est plus vainement encore que les grands bonzes communistes (qui ont toujours « survécu » de façon étonnante à des exploits analogues) osent maintenant bavarder de ce Congrès comme d'un prélude à un meilleur ajustement de tir pour la défense des classes sacrifiées de la maudite société présente. Encore leur a-t-il fallu attendre, pour ce piètre commentaire, que les activistes besogneux qui, depuis des années, ramassent les miettes de semblables « orgies » de la clique dirigeante, retrouvent leur souffle coupé.

La signification de classe de l'événement est tout autre ; dans un avenir proche, elle sera évidente.

Prenons la « nouvelle » formule d'alliance entre classes salariées et classes petites-bourgeoises : elle n'offre pas historiquement d'« issue » à l'antithèse qui oppose *dictature du capital* et *dictature du prolétariat*. Loin d'ouvrir une troisième voie, elle rejoint le premier terme, le terme contre-révolutionnaire de cette antithèse insoluble. Elle sert donc les forces du grand capital mondial. Le stalinisme est mort, mais il renaît sous un aspect qui, loin d'être pour nous un motif de scandale et d'horreur, est l'annonce d'un dénouement révolutionnaire dont nous nous réjouissons : la naissance d'un totalitarisme sans voiles, semblable à celui qui règne dans le monde entier ; de ce fascisme qui a été honni de façon si petite-bourgeoise.

Dans la société pourrie d'aujourd'hui, les classes moyennes se sont déshonorées et ne s' « ouvrent » plus, comme nous l'avons vu bien des fois, que sur la droite, si bien que quiconque les flatte et les attire à lui n'est qu'un complice de la contre-révolution.

Voilà ce que, bien loin de tenir la direction aussi solidement en main que leurs compères d'Occident se l'imaginent quand ils croient à des manœuvres diaboliques de leur part, voilà ce que, sans le vouloir, ni même le savoir, les communistes russes ont avoué à Moscou.

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas selon » leur libre volonté, dans les conditions choisies par eux, mais sous l'im- » pulsion immédiate de faits antérieurs et inéluctablement déterminés » par les événements passés.

» La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très » lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés

» à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait » nouveau, c'est précisément alors qu'ils évoquent craintivement les » esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, » leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous » ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté ».

Extrême-gauche du Congrès, vous avez dit, Anastas Mikoyan, qu'il fallait désormais chercher dans les archives et non plus dans les journaux l'actualité! Eh bien, les paroles que nous venons de citer sont le début d'un « petit travail » que son auteur, pauvre émigré à Londres, envoyait en février 1852 à la revue allemande « Die Revolution » publiée à New-York par un fidèle de notre école, Joseph Weydemeyer: il s'agit de l'exorde du *Dix-Huit Brumaire* de KARL MARX, écrit d'un seul jet pendant les événements mêmes.

UNE HISTORIOGRAPHIE EN LAMBEAUX

En dépit d'une longue et amère expérience, il nous est arrivé bien des fois de nous frotter les yeux devant les falsifications historiques rencontrées dans les publications « communistes ». Quels qu'aient été le nombre et la gravité des profanations que Moscou a fait subir à l'histoire de la révolution et du parti, nous ne sommes jamais parvenus, dans notre ingénuité, à réaliser que d'innombrables fils de la classe ouvrière ne juraient plus désormais que par cet Himalaya d'ordure.

Bien qu'appartenant au très petit nombre de ceux qui ont vécu de près ces grands événements, nous avions raison de ne pas perdre confiance: la montagne de falsifications s'écroule aujourd'hui (au milieu de quelle odeur fétide!) sous les coups de ceux-là mêmes qui l'avaient édifiée.

En effet, le rapport de Kroutchev disqualifie le « *Cours Abrégé de l'Histoire du Parti Communiste* (b) » qui a pourtant servi à l' « éducation » (!) de toute une génération de Russes.

Bien que ne comptant pas parmi les auteurs de ce texte, le secrétaire du Parti russe s'est montré plein de mesure, donnant pour raison de cette disqualification que le C.C. actuel désirait améliorer le travail idéologique en diffusant les œuvres de Marx, Engels et Lénine (sombre silence sur celles de Staline!). Il a simplement ajouté que « pendant les dix-sept dernières années, la propagande du Parti s'était fondée principalement sur le « *Cours abrégé* », mais qu'il « était nécessaire de publier un manuel marxiste populaire (et allez donc!) sur l'histoire du parti », un autre « sur les principes de la doctrine marxiste-léniniste » et un « exposé populaire » (qu'on nous épargne la peine de choisir entre « marxiste » et « populaire ») des fondements de la philosophie marxiste.

Mikoyan, lui, a été plus net: il a reproché au « *Cours abrégé* » rien moins que d'ignorer l'histoire des vingt dernières années!

Une question se pose: comment Moscou s'en tirera-t-elle pour écrire cette histoire selon une méthode matérialiste? Comment racontera-t-elle la honte suprême de 1939, l'accord impérialiste avec l'Allemagne nazie, d'abord, les démocraties ploutocratiques, aujourd'hui exécrées, ensuite? La sale besogne des partis frères qui, « défaitistes » seulement à l'égard des impérialismes de

Paris et de Londres, se font tout d'abord les serviteurs d'Hitler, pour se transformer ensuite, comme sur un coup de baguette magique, en partisans de la guerre démocratique, acharnés au point de faire pâlir les chauvins de 1914 que Lénine avait su si bien étriller? Et la tentative (d'ailleurs manquée) de barrer la route, en 1945, aux alliés américains selon la tactique du « coup double » audacieusement annoncée en 1939, au XVIII[e] Congrès, va-t-on la rejeter hypocritement sur Staline, bouc émissaire inattendu, aujourd'hui que la diplomatie russe lance stupidement des ponts aux Américains? N'est-ce d'ailleurs pas pour cela qu'on leur offre sa tête? Ah. Messieurs, une tête ne suffit pas!

Mikoyan en a d'ailleurs dit bien d'autres sur les hontes de ces vingt dernières années! Outre le reproche ci-dessus, il s'en est pris, rapporte *Associated Press*, aux accusations de trahison que Staline a portées, avec plusieurs années de retard, contre ceux qui furent les héros de la révolution bolchévique de 1917. Il a en outre relevé que depuis la mort de Staline, en mars 1953, la politique extérieure russe est devenue plus active, s'est assouplie et modérée.

Ce dernier point n'a certainement rien à voir avec un retour à la méthode historique du marxisme! Si, en 1953, on ne pouvait prévoir l'éclatement à brève échéance d'une guerre entre la Russie et l'Amérique, les raisons historiques de ce fait n'ont pas le moindre rapport avec la mort de Staline! Nos rares lecteurs pourront témoigner que nous ne la voyions pas davantage proche après 1945.

Ce n'est pas en le retournant qu'on lutte contre le « mythe de la personnalité ».

VOUS TRICHEZ, MAIS LA VERITE PASSE!

Si l'on ouvre ce « *Cours abrégé* » d'une fausseté sans limites, comme s'il s'agissait d'une chose sérieuse, on y lit qu'il « a été rédigé sous la direction de STALINE, par une Commission désignée par le *Comité Central* du Parti et à laquelle ont participé KALININE, MOLOTOV, VOROCHILOV, KAGANOVITCH, MIKOYAN, JDANOV et BERIA ». Tous ces gens sont morts de mort plus ou moins naturelle, ou vivent encore pour notre malheur. Quant au Comité Central lui-même (le grand Comité d'Octobre), on nous apprend aujourd'hui que trente-deux de ses membres ont été « réhabilités ». Or il y a longtemps que le seul survivant en était, après un petit nombre de morts naturelles, Staline, aujourd'hui dé-sanctifié.

On respire mieux à lire les déclarations de l'éminente historiographe Pankratowa qui « a mis en évidence la crise profonde dont a souffert l'historiographie soviétique pendant presque trente ans, à cause du grand nombre de sujets devenus « tabous » sous Staline. » Elle nous fournit une longue liste des faits que les historiens étaient obligés de taire ou de déformer. C'est ainsi qu'il fallut réécrire l'histoire de la guerre civile (1918-1920) comme si Trotsky n'avait jamais été commissaire à la guerre, et commémorer la Commune hongroise de 1919, écrasée dans le sang après une résistance désespérée, en taisant le nom de Bela Kun qui en fut le chef. Aujourd'hui un communiqué

officiel « réhabilite » ce camarade incomparable, marxiste complet et véritable héros révolutionnaire. Nous le voyons encore errer dans les couloirs du Kremlin, lors des Congrès, où sa simplicité et sa modestie contrastaient si fort avec la suffisance de tant de manœuvriers intriguant avec les social-traîtres d'Europe. On aurait dit qu'il s'imputait à faute l'amère défaite du parti hongrois, dont la force théorique était aussi remarquable que le courage sur les barricades. Pourtant toute la « faute » avait été de ne pas attendre que les fauves du capitalisme étranglent la révolution russe et de lancer dans la lutte, au moment crucial, toutes les forces de Budapest la Rouge, magnifiquement insurgée contre l'offensive féroce des mercenaires de la bourgeoisie européenne et la rage venimeuse de tous les renégats du socialisme, Allemands ou citoyens des Etats de l'Entente, démocrates ou fascistes. Ce n'est certes pas lui qui serait rentré en Europe pour négocier avec ces traîtres, même sur l'ordre de Lénine qui l'aimait beaucoup! En 1937, il fut déclaré « ennemi du peuple » et envoyé en quelque lieu ignoré de Sibérie pour y mourir.

Quant à Léon Trotsky, seule la circonstance que l'assassinat a eu lieu hors de Russie nous a permis de connaître le lieu et l'heure où l'ignoble salaud, toujours en vie, qui s'était glissé dans son entourage comme prétendu disciple, lui enfonçait son piolet dans le crâne. L'assassin du chef de la Victoire rouge peut maintenant sortir tranquillement de prison: ce qu'il pourrait révéler n'est désormais plus un mystère.

Le professeur Pankratowa poursuit: ordre de dissimuler en Russie l'existence d'une correspondance, actuellement en possession de l'Université de Harvard, entre Lénine et Trotsky. Ordre de faire disparaître des bibliothèques et musées tous les documents relatifs au rôle de premier plan que jouèrent dans la révolution les victimes des « grandes purges ». En 1931, ordre aux historiens Chliapnikov, Jaroslawsky et Popokov de faire apparaître Trotsky dans la guerre civile comme un agent secret de l'impérialisme. L'oratrice elle-même avait reçu l'ordre de modifier une œuvre écrite par elle en 1946 pour y minimiser le débarquement allié en Normandie pendant la seconde guerre mondiale.

En somme, Staline avait pleinement raison d'exiger, en 1946, que les manuels le présentent comme le « fondateur de l'historiographie soviétique »!

Le dernier fait cité par Pankratowa est le plus stupéfiant: dans les textes relatifs à l'histoire de la Révolution d'Octobre, Staline avait fait insérer que Boukharine avait tenté d'assassiner Lénine. Pour quiconque se souvient de Boukharine, de sa droiture et de sa simplicité souriante; pour quiconque voit encore ses yeux bleus briller d'enthousiasme quand Lénine, auquel il portait une adoration quasi enfantine, traitait dans les Congrès de Moscou les grands thèmes révolutionnaires; pour quiconque connaît, enfin, le magnifique confiance réciproque qui unissait ces deux hommes, par-dessus les désaccords les plus ardemment exprimés, une telle fable est au-dessous de l'indignation elle-même! Combien les rapports de ces deux hommes étaient loin de la méprisable unanimité qui devint de règle une fois le parti transformé en une confrérie de larbins!

Pankratowa a affirmé que la réaction des historiens avait en grande partie contribué à faire tomber ces ignobles « tabous ». Il arrive parfois que science et courage aillent de pair...

« *Les communistes* », dit le Manifeste, « *dédaignent de cacher leurs principes et leurs buts* ». Pour les marxistes, la défense de la vérité n'est pas un impératif éthique, mais une nécessité physique puisque la vérité est le seul oxygène de la Révolution.

MYTHE ET CULTE DE LA PERSONNALITE

On n'a pas pu voir, sans se réjouir, le XX[e] Congrès porter des coups au culte de la personnalité. En effet, qu'il porte aux nues le « rôle » d'un personnage d'exception, appelant les foules à Le suivre ou à Lui manifester la gratitude qui Lui est dûe, ou bien qu'il se livre à un délire idéologique sur la « personne humaine » en général (qui, d'ailleurs, n'a jamais été aussi encensée qu'aujourd'hui où elle est broyée, par masses entières, dans le mortier de l'histoire), ce culte est la véritable peste du monde contemporain, une plaie mortelle portée par la contre-révolution au mouvement prolétarien.

Ceci dit, quelle valeur accorder aux proclamations de gens comme Kroutchev, Mikoyan, Molotov, Boulganine et comme presque tous les orateurs qui, à Moscou, se sont attaqués à ce mythe de la personnalité? Lorsque des banalités telles que « le culte de la personnalité est contraire à l'*esprit* de Marx et de Lénine » nous sont présentées comme d'extraordinaires découvertes, l'accueil ne peut être que froid. Contraire à l' « esprit »?! Quiconque eût manifesté devant de tels hommes, et surtout à leur égard, une superstition aussi dégoûtante ne serait pas sorti de leurs mains sans y laisser des lambeaux de sa peau de reptile!

Cela fait des dizaines d'années que cette sale engeance bourre les crânes avec les exploits des Grands, des Super-Grands et des Big, génies du Mal ou du Bien. A ce compte, le kaléidoscope de la société moderne serait réglé de temps en temps par une clique de trois ou quatre hommes illustres d'ailleurs déficients: le rachitique Franklin Delano Roosevelt; le paranoïaque Winston Churchill et ce Joseph Staline dont on démasque aujourd'hui la folie des grandeurs et le goût du sang. Inversement, tout récemment encore, on envoyait des millions d'hommes au sacrifice pour des victoires consistant à brûler la carcasse du sadique Adolphe Hitler et à pendre par les pieds ce bon « miles gloriosus » de Mussolini!

Ça, du marxisme, oh! maniaques imbéciles du culte des imbéciles?

Et l'on s'étonne que de pareilles idoles tombent d'autels aussi encensés et chargés d'offrandes? Malheureux! Dix-sept ans après son « *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* », Marx n'était-il pas en mesure d'écrire:

> « La prévision par laquelle je concluais mon ouvrage s'est parfai-
> » tement vérifiée depuis: si le manteau impérial tombe sur les épaules
> » de Louis Bonaparte, cela signifie que la statue de bronze de Napoléon
> » n'est pas loin de se voir précipitée du haut de la colonne Vendôme ».

C'est qu'en 1869, la légende napoléonienne avait déjà reçu le coup de grâce. Quant à la colonne Vendôme, c'est la Commune de Paris qui devait l'abattre, trois ans plus tard.

Nous verrons donc la grande statue de Dougatchili tomber du haut des

remparts si fièrement défendus de Stalingrad! S'il est vrai que la grande réunion de masse à la clôture du XX[e] Congrès a été dispersée pour éviter des manifestations d'adulation aux nouveaux élus, cela présentera peut-être ce léger avantage que nous n'assisterons plus à ces scènes triviales dans lesquelles de serviles délégations de travailleurs viennent rendre hommage à quelques imbéciles assis sous une rangée de têtes énormes se détachant sur fond rouge.

Mais la distance qui sépare le marxisme de cette spéculation écœurante sur les grands noms dont on use comme d'un stupéfiant pour abrutir la classe ouvrière et l'aveugler sera loin d'être pour autant comblée!

Que l'on relise les paroles de Marx dans la même préface au *Dix-Huit Brumaire* au sujet de la mode du Césarisme, qu'il voyait s'instaurer avec indignation:

« J'espère enfin que cet écrit contribuera à écarter le terme cou-
» ramment employé aujourd'hui, particulièrement en Allemagne (c'est
» de toi, Jérusalem, qu'il s'agit; N. d. A.) de césarisme. Dans cette
» analogie historique superficielle on oublie le principal, à savoir que,
» dans l'ancienne Rome, la lutte des classes ne se déroulait qu'à l'inté-
» rieur d'une minorité privilégiée, entre les libres citoyens riches et les
» libres citoyens pauvres, tandis que la grande masse productive de la
» population, les esclaves, ne servaient que de piédestal passif aux
» combattants.

» On oublie la phrase célèbre de Sismondi: « Le prolétariat romain
» vivait aux dépens de la société tandis que la société moderne (nous
» sommes tentés d'ajouter: surtout dans les classes moyennes. N. d. A.)
» vit aux dépens du prolétariat ».

Les ridicules personnages qui, une fois Staline liquidé, bavardent d'un nouveau marxisme (ils en fabriquent tous les jours un!) sont-ils capables de comprendre le sens de ces paroles, auxquels ils ne manqueraient pas d'ailleurs d'attribuer la banale qualification de « populaire »? Nous verrons qu'il n'en est rien!

Marx enseigne que l'époque historique actuelle n'est plus celle de la direction personnelle de la société, ni des grandes luttes civiles au sein de la minorité privilégiée. Cela revient à dire que la révolution ouvrière ne peut être dirigée par la Personnalité.

L'aspect anti-féodal et, à cet égard, bourgeois, qu'a comporté la Révolution russe la condamnait à reproduire les lignes générales des grandes révolutions occidentales: c'est pourquoi nous lui avons souvent appliqué le qualificatif de « romantique ».

Ces dernières, oubliant la différence fondamentale relevée par Marx et Sismondi, c'est-à-dire le fait que le droit romain ne concernait que les hommes libres et ignorait les esclaves, avait repris à l'antiquité sa doctrine juridique. Elles lui reprirent de même, en politique et en littérature, (« qui nous délivrera des Grecs et des Romains? ») le schéma figé de la substitution du césarisme impérial à la République.

Le même phénomène s'est produit dans la révolution russe: les terribles problèmes qu'elle posait et dont Lénine avait fourni le puissant schéma répon-

dant à la vision marxiste furent obscurcis par les ombres que la grande révolution française projetait sur eux avec une irrésistible force de suggestion. C'est ainsi que l'agitation contre Trotsky, caractère passionné et violent, mais nullement entaché de personnalisme, a reposé sur l'accusation outrageante de « bonapartisme » et qu'une fable honteuse lui a attribué, à lui, le théoricien et le chef de la plus magnifique Terreur prolétarienne et purement prolétarienne, l'intention de préparer un nouveau Thermidor.

Après le passage du grand Bonaparte, qui fut peut-être à Robespierre ce que Jules César avait été à Brutus, et Alexandre-le-Grand à Léonidas, la bourgeoisie libérale étouffa sa force révolutionnaire collective, en abandonnant à un césarisme stupide et anachronique, puis, par un laborieux avortement de l'histoire, à ces marionnettes qui l'ont dignement incarnée au XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle.

En récitant des litanies à Staline, elle qui possédait pourtant une phalange de capitaines et de maîtres magnifiques, en offrant à la grandeur de celui-ci (que personne, pas même nous, marxistes, ne croyait si fragile) de sanglants sacrifices, la Révolution russe a suivi un chemin identique: elle a joué à son tour la grotesque comédie de rigueur, celle dont la Personnalité est l'acteur principal.

Ce n'est certes pas parce que la Révolution bourgeoise a toujours et partout dévoré ses enfants que nous ne lui crierons jamais de s'arrêter, quelles que soient la nation et la race qui en sont ou en seront les acteurs. Il reste que, lorsque son temps sera enfin venu, la Révolution prolétarienne et PUREMENT prolétarienne, tout en se débarrassant, par le fer et par le feu, des scories qui ne manqueront pas de s'attacher à elle, ne suivra pas une telle voie.

Nous avons admis plus haut que la bourgeoisie française a fourni l'exception à la règle avec le grand Corse. Reste à savoir quelle part de cette grandeur individuelle n'a pas été déterminée par des forces historiques! Marx rappelait déjà, dans cette Préface de 1869 dont nous avons parlé, que « le colonel Charras a ouvert le feu contre le culte napoléonien dans son livre sur la guerre de 1815 et que, depuis lors, et surtout au cours des dernières années, la littérature française a démoli la légende napoléonienne avec les armes de l'histoire, de la critique et de la satire. » On pourrait également citer Engels sur le même sujet.

Aujourd'hui, un historien français, Jean Savant, a établi dans une quinzaine d'ouvrages, une interprétation qui vide la personnalité de Bonaparte de l'importance qui lui a été attribuée et fait apparaître dans sa geste fameuse l'œuvre de trois hommes de premier plan: l'agitateur politique Barras, le policier Fouché et le grand capitaliste Ouvrard. Quoi qu'elle en ait, la science officielle doit bien souvent s'incliner devant la puissance du marxisme.

Pour conclure cette digression, nous poserons cette question: Avons-nous assisté, à Moscou, à un Congrès de marxistes attachés à démolir le culte de la personnalité ou plutôt à celui de lècheurs de bottes professionnels qui se défendent contre le chômage en constituant une coopérative de génies de pacotille.

LA MALADIE EST INGUERISSABLE

Le XIX^e^ Congrès est encore trop récent pour qu'amis et adversaires puissent avoir déjà oublié le langage de courtisan qui y a été tenu à l'égard de Staline. Mikoyan, par exemple, qui est aujourd'hui le plus véhément de tous ces iconoclastes, a donné des échantillons de son style personnel du goût de « *Staline, le grand Architecte du Communisme* ». L'expression est d'un romantisme indécent et singe le terme, typiquement franc-maçon, de « Grand Architecte de l'Univers »: les bourgeois, trop philistins pour mettre Dieu à la retraite, lui ont donné un emploi stipendié! Le communisme n'a pas d' « *architectes* » et s'il en avait, le poste serait déjà occupé depuis des siècles par les Cabet, les Campanella, les Thomas More et même les Platon.

L'*Associated Press* ne pouvait pas laisser passer l'occasion de se payer la tête de Mikoyan qui, hier encore, maniait l'encensoir et qui, aujourd'hui, abjure; elle rappelle qu'au « XIX^e^ Congrès, en 1952, il avait déclaré que l'œuvre de Staline « avait illuminé, grâce à son génie, aussi bien le grand chemin historique déjà parcouru que celui qui reste à parcourir jusqu'à un avenir communiste désormais tangible ». A la fin de son discours, la même année, Mikoyan s'était écrié: « Gloire au grand Staline » après s'être référé aux œuvres de celui-ci comme à un « trésor d'idées ». Il avait par ailleurs écrit: « le camarade Staline illumine notre vie de l'éclat fulgurant de la science ».

Cela valait la peine de le rappeler, bien qu'il nous importe peu de savoir à qui revient la paternité d'expressions aussi choquantes, justement parce que nous nous passons, dans tous les domaines, de la cohérence des individus. Pour que la lumière vienne de l'hérétique et la confusion de l'orthodoxe, ne suffit-il pas d'une bouchée avalée de travers?

Pour des gens dotés d'un estomac aussi solide que Mikoyan et Cie, Staline n'est plus aujourd'hui qu'un paillasson, alors que Tito, ex-bandit-au-couteau-entre-les-dents passe au rang de héros révolutionnaire. Staline n'en a pas moins été un lutteur, un conspirateur et un organisateur de première force; ses côtés négatifs, le « *Staline* » de Trotsky (que l'on peut lire tranquillement, maintenant qu'il n'est plus un « agent secret ») les révèle impitoyablement: théoricien et homme de science, voilà ce que l'on n'aurait jamais dû le croire un seul instant. Mais alors, comment faire confiance, pour une restauration scientifique de la doctrine du mouvement communiste, à ceux qui se faisaient dispenser la lumière justement par lui?

Bonnes gens, éteignez les cierges sous son icône, et allez vous coucher dans le noir! Gardez-vous des louanges à Marx et à Lénine: elles pourraient les faire sauter hors de leurs tombes!

Après avoir cité la presse bourgeoise, citons un peu la presse communiste. Lors du XIX^e^ Congrès, elle annonçait l'impression d'un million et demi de copies des « *Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.* » de Staline, dont nous verrons quel sort leur a été réservé au XX^e^ Congrès. Reproduisant la *Pravda*, elle affirmait à l'époque qu'il « s'agissait du plus grand moment de l'économie politique marxiste-léniniste, qui exercera une énorme influence sur le développement de la science soviétique avancée » et que

l'œuvre « formulait pour la première fois la loi économique fondamentale du socialisme » (il s'agissait de la loi de la valeur et de la loi de progression géométrique de la production), « tout en développant de facon créatrice » (nous réglerons plus loin son compte à cette « créativité » que l'on veut aujourd'hui faire remonter à Lénine!) « les enseignements de Marx, Engels et Lénine. »

Malenkov concluait ainsi: « Sous le drapeau de l'immortel Lénine (déjà mort, heureusement pour lui!), sous la sage direction du grand Staline, en avant! »

Molotov fut plus ronflant encore: « Vive le Parti de Lénine et de Staline! Puisse notre grand Staline vivre en bonne santé pendant de longues années! Gloire au camarade Staline, grand chef du Parti et du Peuple! Vive notre cher Staline! »

Kaganovitch parla longuement du chef génial Staline, qui a *enrichi* la théorie de Marx, Engels et Lénine de nouvelles *découvertes;* du *chef* et du *maître* Staline, de sa géniale œuvre théorique, etc...

Quant au discours de Mikoyan, on pouvait y lire toutes les flagorneries plus haut citées.

Fort heureusement, un excès aussi écœurant de rhétorique courtisane nuit au succès même du travail de sape de Moscou contre la préparation révolutionnaire de la classe ouvrière: d'où le scandaleux tournant d'aujourd'hui. Est-ce qu'il n'ouvrira pas, lui non plus, les yeux au prolétariat, en France et ailleurs? Quoi qu'il en soit, nous continuerons à attendre les effets des nouvelles volte-faces qui, le marxisme nous en donne la certitude, se vérifieront demain et jalonneront la longue et dure voie de la reprise révolutionnaire.

Entre le tremblement de terre du XX^e^ Congrès et les déclarations que, demain, la réalité historique imposera inévitablement à ceux qui, avec une audace inouïe, jettent aux orties les saints enseignements de leur maître Staline, ses Œuvres complètes, le demi million de copies de la nouvelle Economie qu'ils avaient substituée à celle de Marx et de Lénine, le lien apparaîtra clairement.

Nous allons vers le Congrès de l'Aveu. La force des faits est une force physique qui s'impose aux hommes, même lorsqu'elle se présente comme force d'une théorie: s'ils peuvent tricher avec la théorie pendant des époques historiques entières, ils sont finalement contraints de s'incliner devant elle.

Le moment viendra où ils devront avouer que la structure de l'économie et de la société russes est capitaliste, et ce sera le tournant décisif. L'économie pseudo-scientifique de Staline gênerait alors la manœuvre, car, pour sauver la stabilité du pouvoir d'Etat, il sera utile de pouvoir tirer du marxisme authentique la preuve de ce fait, en soutenant qu'il était une nécessité historique. On trouvera alors commode de rappeler que Trotsky, Zinoviev et tant d'autres n'avaient cessé de le dire jusqu'à ce que s'abatte sur eux la répression de 1926 et on sera bien ennuyé d'avoir prétendu que c'étaient là affirmations mensongères d'agents secrets du Capital.

Voilà le canevas d'une explication marxiste objective du XX^e^ Congrès et de la terrible inconsistance idéologique des formulations des orateurs.

DU PLOMB DANS LE DERRIERE...

On se rapellera (cf. *Dialogue avec Staline*), que Molotov (gratifié par son cher Staline de l'épithète « Derrière de plomb ») avait dû abjurer lors du XIX[e] Congrès la formule disant « *qu'en Russie, on avait édifié non pas le socialisme, mais seulement ses bases* », qui lui avait échappé à un moment, où, peut-être, son rembourrage diplomatique s'était décousu. Au XX[e] Congrès, il a renié une nouvelle fois cette thèse (et plusieurs autres, comme d'avoir sous-estimé le soulèvement des peuples d'Asie et d'Afrique contre le colonialisme blanc). Sa formule était pourtant exacte et nous avons montré à l'époque comment elle rejoignait la thèse développée par Trotsky et Zinoviev lors de la discussion contradictoire de l'Exécutif Elargi d'août 1926, où Zinoviev, rachetant ses fluctuations tactiques des années précédentes, s'exprima de façon particulièrement heureuse et complète.

Staline n'avait résisté qu'assez faiblement lorsqu'on lui avait prouvé de façon péremptoire que jamais Lénine n'avait admis la possibilité d'une transformation socialiste de la Russie sans révolution ouvrière en Occident. (Quant à une « construction » du socialisme, le marxisme n'en a jamais parlé, ni ne pouvait en parler.) Il s'était replié sur une position de victoire militaire sur la bourgeoisie intérieure et d'édification des *bases* du socialisme. Comme Lénine l'a toujours expliqué, la base du socialisme est, dans l'industrie, le capitalisme monopoliste et étatisé. Dans l'agriculture, c'est, plus modestement, la substitution d'une forme même inférieure de capitalisme à la petite production et au petit commerce. Alors que le marxisme n'a jamais parlé et ne peut parler de *construction* du socialisme, un Etat centralisé peut *construire* ces formes économiques *capitalistes*, là où elles manquent.

Le passage aux formes socialistes, lui, n'est pas une édification, mais une *démolition* de rapports productifs, qui ne devient possible qu'au-delà d'un certain niveau *quantitatif* de forces productives que, comme nous le verrons plus bas, Boulganine avoue impossible de rejoindre, même en 1960.

Ce n'est pas par hasard que la formule de « *construction des bases du socialisme* » a échappé à un diplomate du calibre de Molotov, dont la carrière de militant et l'étude du marxisme remonte aux premiers temps de Lénine, et il a eu tort de la retirer devant les douteux enseignements de Staline en 1952. La question ne pouvait manquer de trouver un écho au dernier Congrès, mais elle n'était pas encore mûre. Nous en entendrons reparler dans quelques années, aussi abondamment qu'aujourd'hui des déformations historiographiques; de la direction collective et non personnelle; des lois économiques qui expliquent l'économie russe actuelle dans l'industrie lourde et légère, l'agriculture et le commerce (1) et enfin de la question centrale: le passage international du pouvoir au prolétariat et ses prétendues nouvelles voies. Là-dessus, ces renégats iront d'eux-mêmes se casser les dents: nous avons vu passer deux générations de marxistes, et nous commencions à peine à savoir

(1) Nous examinerons cette question dans la Seconde Journée.

répéter la doctrine de la voie vers le socialisme que déjà nous étions à couteaux tirés avec ceux qui lui fixaient par avance des « voies nouvelles ».

A ce dernier Congrès, la consigne était de ne pas démordre de la position défendue depuis 1936, à savoir qu' « *en Russie on construit le socialisme* », même si la « volonté populaire » réglait les « affaires internes » des autres pays dans le sens d'un maintien du capitalisme.

A un stade ultérieur, c'est cet autre blasphème anti-léniniste : *la coexistence*, que l'on s'efforcera désespérément de défendre ; alors, elle deviendra vraie, même pour le marxiste, parce qu'on aura en même temps jeté par dessus bord, sur le tas des œuvres invendues de Joseph, la position de la « construction » du socialisme. Il se trouvera alors un Molotov pour dire à l'Occident : nous coexistons avec vous parce que nous édifions la même chose, le capitalisme quantitativement croissant. Mais alors aussi la voix de Lénine se lèvera (certainement pas, pourtant, dans les Congrès d'un tel parti !) pour crier : c'est justement pour cela que vous ne coexisterez pas, car les différents impérialismes ne peuvent aller qu'à une collision et à la guerre !

Sur ce terrain mouvant, le discours de Kroutchev a eu, en dépit des ombres, quelques envolées, comme par exemple lorsqu'il a décrit l'*axe commercial* Washington-Londres qu'il a opposé à celui de Londres-Paris. Peut-être cet incorrigible partisan des « fronts » a-t-il vu la possibilité de jouer la carte, toujours commode, de la croisade contre la Bundeswehr de cette Allemagne détestée qui est en train de réaliser un redressement plus formidable encore que dans l'autre après-guerre.

Dès 1919, à un moment où le bruit des cannonades n'était pas encore éteint, Lénine, lui, prévoyait le conflit entre les Etats-Unis et le Japon comme s'il avait entendu à l'avance le fracas des bombes de Pearl-Harbour. La prochaine guerre générale (qui n'est pas encore près d'éclater) ramènera la révolution. Mais il faut rappeler qu'en établissant sa lumineuse doctrine, Lénine ne pensait pas tant au retour de la situation qui s'était déterminée à la fin du premier conflit : défaite militaire, éclatement d'une révolution bourgeoise retardée et entrée en lice du prolétariat qu'à celui de la situation de 1914. Ruinée, à cette date, par les traîtres de la social-démocratie, celle-ci ne s'est représentée en 1939 que pour être ruinée à son tour par des traîtres nouveaux, autrefois nourris pourtant des enseignements de Lénine. Bref, ce qu'il envisageait était *une révolution arrêtant la mobilisation et la guerre* et renversant le pouvoir des monstres impérialistes.

Si les premières fusées arrivent à partir, la perspective de la prochaine guerre sera sombre. Mais il est possible, si certaines éventualités historiques se réalisent, ce qui n'est pas pour demain, qu'on ne les fasse pas partir. Une de celles-ci pourrait se produire dans le cadre d'un axe Washington-Bonn, surtout dans le cas de la réunification allemande que les deux ministères de la guerre atomique du Kremlin et du Pentagone redoutent tellement. Si le petit Parti qui comptait Marx et Engels parmi ses militants et qui, plein des grandes visions de 1848, guettait, en 1852, les premières lueurs de la guerre à l'horizon d'une paix stupide, resurgissait, l'Allemagne pourrait devenir le pivot du drame révolutionnaire qui, pendant la première moitié du XX^{e} siècle, a été axé sur la Russie.

REGARDS PRUDENTS SUR L'AVENIR

Dans le discours de Kroutchev, une allusion qui, selon les observateurs de métier, est dirigée contre Malenkov fait pendant aux paroles mesurées qu'il a consacrées à la thèse de Molotov. Avant Molotov, et plus sévèrement que lui, Malenkov avait été blâmé par le Parti pour avoir entrevu la possibilité de passer de l'économie de production à une économie de consommation et de freiner l'industrie lourde en faveur de l'industrie légère, phase qui, en théorie, vient naturellement très longtemps après celle de l'édification totale des *bases* industrielles.

Malenkov n'a pas manqué, lui non plus, de rectifier et de retirer formellement ses positions : pas plus que Molotov, il ne sera guillotiné — pas même en effigie — contrairement à l'attente des journalistes. Et Boulganine encore moins. On pourrait objecter le cas de Béria ; mais il n'a rien à voir avec les programmes économiques : il était lié à la liquidation de la période stalinienne qui a voué à l'infâmie et au supplice l'aile révolutionnaire restée saine du parti russe. Celle-ci, tendue tout entière, non vers des plans constructifs, mais vers la destruction révolutionnaire du capitalisme occidental, n'aurait jamais toléré les honteux pactes d'alliance militaire conclus par l'Union Soviétique, ni les embrassades de la coexistence, ni la politique qui s'est appuyée en Occident sur les classes moyennes (appui qui, en se dérobant sous leurs pieds, a ruiné la ridicule spéculation) alors que celles-ci, une fois la révolution antiféodale terminée et tombée dans l'oubli, ne peuvent plus servir même seulement de masse de manœuvre et ne sont plus que la lie de la société. Et aujourd'hui ce sont les mêmes hommes qui ont révélé les mensonges de l'historiographie stalinienne à l'égard de l'opposition qui font passer Béria à l'histoire comme agent impérialiste !

Dans toutes les formules de Kroutchev, on lit, à bien y regarder, le nouveau revirement de demain qui non seulement rendra aux Trotsky, Zinoviev et Boukharine leur honneur de militants communistes, mais reconnaîtra leur force théorique et scientifique de marxistes, tandis que leurs assassins et prétendus critiques marcheront au sort qui les attend dans la mortelle étreinte avec les autres monstres impérialistes.

Confrontant les chiffres russes (qui confirment qu'il a eu raison de dire que la Russie est encore très en retard) avec ceux qui traduisent le potentiel productif de l'Occident, Kroutchev a dit que la « *base industrielle du socialisme se renforce toujours* ». Prise à la lettre, la formule est aussi marxiste que celle de Molotov.

A plusieurs reprises, il a fait des allusions senties à une « faillite » dans le domaine agricole et au faible rendement de la production kolkhosienne, laissant entendre combien ce fait retardait l'augmentation de la production des biens de consommation. Même en cela, il s'est rapproché de Molotov.

Quant à la formule « *consolider la puissance économique de notre pays socialiste* », elle est également une atténuation de celle qui affirmait que la *construction* du socialisme était réalisée en Russie ; dans la première, la Russie apparaît comme socialiste politiquement ; dans la seconde, économiquement. Deux choses aussi fausses l'une que l'autre, mais théoriquement différentes.

Quant au « *Progrès économique et à l'élévation du niveau matériel et culturel des travailleurs* » ce sont des formules qui ne conviennent plus du tout à une société *socialiste!*

La condamnation de Molotov contraste par sa froideur avec ce qui précède: « *Prétendre que nous n'avons fait que jeter les fondements du socialisme signifie tromper le parti et le peuple.* » Il y a donc encore le « peuple » alors que le « socialisme » — et les rapports de production qui le caractérisent — est déjà « édifié », c'est-à-dire que le prolétariat lui-même ne devrait plus exister?

Contre l'autre adversaire, l'attaque va beaucoup plus à fond: « *Nous rencontrons un autre extrême dans la façon de traiter la question du développement socialiste. En effet, quelques fonctionnaires dirigeants interprètent la transition graduelle du socialisme au communisme comme un signal pour l'application des principes de la société communiste dès la phase actuelle. Quelques têtes chaudes ont décrété que la construction du socialisme est déjà complétée* (en somme, la « construction » est commencée ou complétée? Elle en est aux fondations, ou elle a déjà le toit? N. d. A.) *et elles ont commencé à établir minutieusement une table des temps nécessaires pour passer au communisme.* »

Toute cette critique est extraordinairement timide. Même sous le capitalisme, quelques fonctions économiques obéissent aux principes d'une économie communiste, dans des domaines il est vrai limités dans le temps et l'espace, c'est-à-dire qu'elles sont accomplies sans rémunération en monnaie: extinction des incendies; lutte contre les épidémies, les inondations, les tremblements de terre (géologiques et non idéologiques!) et même le froid. Mais dans un pays « socialiste », on ne pourrait même pas éternuer sans que cela soit comptabilisé, sans contre-partie en argent ou en travail?

Encore un coup de pouce, et nous y viendrons, Secrétaire auquel (honni soit qui mal y pense!) ne sera jamais rendu, ni aujourd'hui ni demain, aucune espèce de *culte!*

Dialogue avec les Morts

SECONDE JOURNÉE

CULTE DE LA PAPERASSE

Les positions du mouvement rattaché à Moscou se réduisent à une négation effrontée des principes du communisme. Nous aurons encore bien souvent l'occasion de le montrer. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir le cynisme et la banalité de la « révolution de librairie » grâce à laquelle on s'imagine vraiment surmonter les secousses quasi sismiques de la société actuelle, tout en maintenant sur pied la baraque mondiale. Pourtant, si celle-ci parvient à résister, elle le devra à des facteurs tout différents d'ailleurs parfaitement analysables.

Brusquement, on déblaye jusque dans les derniers recoins le terrain du matériel de provenance Staline. A la place, on déverse, ligne après ligne, la littérature du XX^e^ Congrès, plus incobérente encore, en dépit de son élaboration collective, que les textes « scientifiques» bien piteux pondus par l'Unique.

C'est la plus grande mise au panier du siècle, et même de l'histoire ! Rien qu'au prix du papier, cela représente l'engloutissement de millions et de millions de roubles ; et il faut y ajouter les milliards de frais d'impression dans toutes les langues, puisque de nos jours les rotatives tournent à un rythme digne de cette stupide époque atomique.

Même la scolastique médiévale, qui brûlait les auteurs (parfois en soutane) en même temps que leurs œuvres n'était pas allée si loin : elle se contentait d'excommunier les lecteurs éventuels et de reconsacrer les chaires profanées. Au moins avait-elle cette justification d'être parfaitement cohérente avec sa doctrine de l'action et de la connaissance humaines, ce qui la rend beaucoup plus respectable que celle dont nous nous occupons ici ! Pour elle, c'était en effet la conscience qui guidait les masses ; et pour que cette conscience soit touchée par la foi, il suffisait que l'organisation choisie par l'Etre suprême pour la propager exprimât fidèlement les préceptes et les vérités de la Grâce : d'où la vertu attribuée aux auto-da-fé et aux anathèmes contre l'hérésie.

La pensée critique de la bourgeoisie moderne a refusé l'Etre suprême, la Grâce et l'Infaillibilité par investiture divine ; mais dans la doctrine qu'elle

leur a substituée, l'action humaine apparaît toujours guidée par la même force: le cerveau. Ne jurant que par la machine à imprimer, l'instruction élémentaire, le livre à grand tirage (bientôt concurrencé, le pauvre, par la marée des journaux), c'est le cerveau qu'elle s'est mise en devoir d'empoigner. Le flambeau de la science devait remplacer l'éteignoir de la religion. On n'a pourtant pas tort de penser que le citadin moderne est pris non pas en réalité par la tête, mais par... son contraire dialectique et burlesque.

Cette conception bourgeoise a subi des échecs en chaîne qui lui ont fait faire piètre figure dans tous les domaines: mais, elle n'abandonne pas le terrain. Ce fut, de même, une grande faute de notre part, à nous militants du socialisme, d'avoir conçu, dans le passé, notre mouvement comme une nouvelle espèce de « propagande de la foi ». Nous n'avions pas compris que le militant marxiste n'est pas celui qui sait convaincre et enseigner, mais celui qui sait tirer les leçons des faits — de ces faits qui vont plus vite que le cerveau de l'homme et que, vacillant, celui-ci cherche depuis des millénaires à rattraper.

Le déterminisme n'a, dans son acception la plus mûrie, rien à voir avec la passivité. Il montre seulement que l'homme agit avant d'avoir voulu agir et veut avant de savoir pourquoi il veut, son cerveau étant encore le moins sûr de ses organes. Aussi le meilleur usage qu'un groupe d'hommes puisse faire de son cerveau est-il encore de prévoir le moment historique où (rien à voir, donc, avec la passivité!) il sera catapulté dans le tourbillon de l'action et de la lutte — la tête en avant, pour une fois!

Quant aux super-activistes, à ces grands « savants » dont les ressources sont inépuisables et qui, pour toutes les épreuves, ont dans leur sac des manœuvres et des ruses « infaillibles », cela fait des années que nous les voyons procéder dans une marche obscène, la face imperturbable, mais le cul le premier!

En dépit d'eux tous, nous nous reportons constamment aux écrits jaunis, mais inégalables qui depuis un siècle sont nos guides: eux, ils donnent un digne échantillon de leur retour au marxisme en changeant du jour au lendemain. comme sur un coup de sifflet, tout leur arsenal imprimé, tant en histoire qu'en économie, en politique qu'en philosophie, convaincus qu'ils changeront ainsi à leur gré la face du monde!

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons appris à éviter le culte de la personnalité; c'est pourquoi nous continuerons à compulser l'œuvre de Staline autant que nous le jugerons utile. Quant au florilège des conneries congressuelles qui cette fois passent toute mesure, nous n'en donnons pas un sou de plus que cette dernière!

TOURNANTS AVOUES

Récapitulons les changements de position sur *l'historiographie* et le *culte de la personnalité* qui, déjà contenus dans le rapport de Kroutchev, ont été amplement développés dans d'autres discours.

Le premier de ces changements a consisté à ravaler toutes les accusa-

tions de trahison lancées contre les bolcheviks anti-staliniens qui furent exterminés au cours des immondes « purges », et à les taxer de pures calomnies. Les assassinés n'en resteront pas moins assassinés. Une pareille erreur d' « historiographie » ne se répare pas par une réhabilitation (nous tenons d'ailleurs au plus haut point à être appelés « traîtres » et « bandits fascistes » par ces gens, tant une réhabilitation de leur part nous ferait horreur!). Son sens historique est la destruction de l'avant-garde ouvrière (ce sont en effet des dizaines de milliers de militants à toute épreuve que la contre-révolution, déjà évidente à l'époque, a sélectionnés et exécutés dans tous les pays). Cela apparaîtra clairement le jour où l'exactitude de la position marxiste de ce puissant mouvement éclatera au yeux de tous, c'est-à-dire le jour où les bourreaux seront *contraints* de déclarer que la trame économique de la société russe n'est pas socialiste. C'est ce que le moderne Concile de Moscou n'a pas encore avoué, en dépit des manipulations qu'il a fait subir aux anciens dogmes. Mais l'heure viendra.

En attendant, ce qui nous importe surtout est qu'il n'ait pas encore jeté par dessus bord le faux credo selon lequel « *l'économie russe actuelle a une structure socialiste* » et qu'il n'ait pas touché à cet autre axiome non moins insensé de Staline : « *la loi de l'échange entre équivalents (improprement appelée loi de valeur) reste en vigueur dans la société socialiste* ».

Le second changement, que nous avons déjà analysé, réside dans la condamnation du culte de la personnalité. Cette condamnation s'est imposée à Moscou comme une nécessité, mais elle n'a rien à voir avec le marxisme. En effet, si le XX^{e} congrès liquide le culte de Staline c'est en prétendant que la faute de ce culte revenait toute entière à celui-ci. Or, s'il était vraiment possible à un homme d'imposer son pouvoir personnel et le mythe de sa personnalité à une collectivité entière, ce ne serait pas là l'erreur d'un mauvais marxiste, mais bien une preuve décisive contre le marxisme lui-même! Quant à la position du « collège de direction » substitué au Chef unique, elle est inconsistante, car elle n'apporte pas de juste solution au problème des rapports entre la classe et le parti.

Plus que ces deux changements pourtant, c'est la position concernant les tâches des « partis communistes » (bien peu ont abandonné ce nom, mais il vaudrait mieux dire « partis liés à Moscou ») d'au-delà le rideau de fer qui ont tout d'abord frappé l'attention dans le discours de Kroutchev, diffusé le premier et avant que l'ampleur du tournant ne soit pleinement apparue.

Voici cette position: dans tous les pays, notre programme reste l'avènement de la société communiste; *nous n'y avons pas renoncé* (un tel aveu ne viendra que beaucoup plus tard!) Quant au processus historique qui conduit du capitalisme au communisme, nous ne retenons pas qu'il dût nécessairement passer par la guerre civile, la violence et la dictature prolétarienne, comme Lénine le soutenait en 1917 (Kroutchev a fait des réserves sur ce dernier point!) Nous admettons au contraire qu'il puisse exister des voies différentes, variables d'un pays à l'autre. Celle, par exemple, de la conquête de la majorité du Parlement, pour laquelle les partis communistes ne devront pas seulement s'appuyer sur les salariés, mais s'allier avec les classes moyennes et obtenir le consentement du « peuple », de tous les hommes cultivés et de bonne volonté. Nous n'excluons cependant pas le retour à la

guerre civile, dans certaines situations, ou bien quand la voie pacifique sera barrée par le capitalisme.

Telle a été la crasse déclaration de Kroutchev, naturellement provoquée par la nécessité d'étayer les thèmes connus de la politique internationale russe : coexistence pacifique et possibilité d'éviter la guerre.

Elle ne constitue pas, dans ses principes, une volte-face par rapport à la position de Staline. Il n'y a donc pas là de changement retentissant comme dans les questions des trahisons et de la direction personnelle. On venait, à propos de ces dernières, d'abjurer les erreurs commises et de proclamer le retour à l'orthodoxie marxiste et léniniste. Il fallait aussitôt abaisser ce masque « inquiétant ». C'est ce qui a été fait quand Kroutchev a affirmé en substance que Moscou entendait conduire à l'étranger... la même politique que les partis social-démocrates et petits-bourgeois de toujours.

On est donc en droit de souligner la rencontre du nouvel opportunisme avec l'ancien et leur complicité dans la sauvegarde de l'ordre bourgeois. Des marxistes ne peuvent cependant pas se contenter de dire que la première et la seconde vague de l'opportunisme sont une seule et même chose, ni en déduire que capitalisme d'Occident et capitalisme d'Orient sont indifféremment les mêmes. Les voies suivies historiquement par les deux opportunismes sont en effet différentes, le second étant de beaucoup le pire ; il en va de même pour le développement du capitalisme et pour la victoire de la révolution dans l'un et l'autre secteur du monde ; mais si ces voies doivent être différentes, elles ne seront en aucun cas pacifiques.

Si tel a bien été l'aveu de Kroutchev, on reconnaîtra qu'il n'a rien d'inédit !

Revenons une fois de plus sur la question de la voie à suivre pour la prise du pouvoir par la classe ouvrière et de l'exercice de ce pouvoir ; non, certes, dans l'intention d'apporter du nouveau, mais pour remettre en mémoire ce que nous avons *toujours* dit.

COLLISION DES FORCES DANS LE MONDE DE 1956

L'histoire de la société humaine présente une succession de heurts et de conflits : ce n'est pas la trouble époque actuelle qui fait exception à cette règle, et le dernier Congrès n'a pu en esquiver l'examen.

Outre le problème de la lutte sociale et politique dans les pays d'au-delà le rideau de fer, outre celui de la politique intérieure des pays « capitalistes » se pose, de l'avis de tous, le problème de la politique russe. On sait que Kroutchev et consorts y répondent en affirmant qu'en Russie il n'existe ni classes, ni luttes de classes, et que la concorde autour du gouvernement socialiste y est parfaite. C'est là une assertion à laquelle on ne peut répondre qu'en examinant la structure économique et sociale de la Russie. Dans la vision difforme des renégats de Staline (convertis à ce que l'on voudra, hormis à Marx et Lénine !), il n'existerait plus aucun heurt, au sens d'Engels, entre état et société, ni en Russie, ni dans les pays frères. Ce heurt n'existerait plus que dans les pays atlantiques, où la lutte de classes continue (il est vrai dans l'acception abâtardie que ces gens en donnent !).

Les Etats du monde étant ainsi répartis en deux groupes, quels vont donc être leurs rapports réciproques? Ce problème se pose sous trois formes:

1. — Rapports entre les Etats d'un groupe avec ceux de l'autre;
2. — Rapports entre les Etats du groupe Est;
3. — Rapports entre les Etats du groupe Ouest.

Nous voici donc à nouveau au cœur des questions que nous avons traitées dans le « *Dialogue avec Staline* »: « En *économie*: marché mondial unique, ou marché double? En *politique*: paix ou guerre? » Les mêmes questions se posent pour les relations internes de chaque bloc.

Tout comme le XIX^e^, le XX^e^ Congrès a affirmé la position de la *coexistence*, dans le sens de non-guerre et de « chacun est maître chez soi ». Mais à la différence de Staline, qui faisait là-dessus de fortes réserves, il accepte ouvertement « l'émulation » ou compétition sur un marché mondial unique. Comme un économiste bourgeois l'a rigoureusement démontré, cela revient à admettre que les économies respectives des deux blocs ont la même nature, mercantile et capitaliste.

Ce Congrès a-t-il été l'académie marxiste pour laquelle il a voulu se faire passer? De ce qui précède, il ressort plutôt qu'il n'a brisé l'idole de Staline que pour satisfaire aux exigences de la Chambre de Commerce du capitalisme mondial!

En ce qui concerne les relations internes du groupe Est, le Congrès a souligné l'impossibilité des conflits et les effusions envers les pays frères ont été très chaleureuses: mais qui croira à ces chaleurs d'animaux à sang froid? Un des motifs de la liquidation posthume de Staline, n'a-t-il pas été qu'en Asie où, semble-t-il, on ne joue pas aussi impeccablement qu'en Europe le rôle de satellite, le bât blesse quelque peu?

Dans le troisième problème, celui des rapports entre Etats occidentaux, on croit noter également un changement par rapport au XIX^e^ Congrès. Mais, ô illustres congressistes, le ci-devant astre de science Staline était sur ce point plus léniniste que vous! A ses yeux, la guerre *entre* les Etats impérialistes occidentaux restait *inévitable*. Le drapeau de la révolution sociale, réduit déjà alors à l'état de vain épouvantail, n'avait encore été amené qu'à moitié!

Avec Kroutchev, il est déjà baissé des trois quarts: car il nous a parlé beaucoup plus de conflits entre *axes* commerciaux qu'entre *axes* militaires, et, indubitablement, ce beau Monsieur a, en liaison avec le spectre de guerre, senti la menace de la bourrasque révolutionnaire.

Lequel de ces navigateurs à la carrière précaire restera-t-il pour serrer les voiles quand la grande bourrasque révolutionnaire recommencera à souffler? Continuez donc, pour le temps qui vous reste, à jouer avec votre cyclone pour rire, ô chefs de la Russie néo-bourgeoise!

LE BUT D'ABORD, LES MOYENS ENSUITE.

Venons-en maintenant au problème classique du pouvoir en pays capitaliste. Toutes « nouvelles-nées » qu'elles soient, leurs théories « créatrices » ont une forte odeur de faisandé et sont à prendre avec les pincettes!

La première réaction de la presse capitaliste a naturellement été de feindre la stupeur. Comment? Tant d'efforts en vue de la détente générale, et voilà que les premières paroles de Kroutchev sont pour affirmer que son parti poursuit toujours le but du socialisme et du communisme universel! Alors, plus de guerre, ni froide, ni chaude, mais toujours la propagande pour la révolution dans des pays avec lesquels la Russie entretient pourtant des relations de correcte amitié? Comme ils feignent bien la sottise, des deux côtés! Et c'est là un jeu qui n'est pas près de finir!

Pourtant, Trotsky est loin, clamant qu'avec la guerre polonaise (que pourtant il craignait militairement prématurée) on devait porter la Révolution au cœur de l'Europe bourgeoise! La façon dont Kroutchev, lui, se proclame communiste est toute spéciale! N'a-t-il pas reproché aux bourgeois de l'étranger... de voir une contradiction entre la coexistence pacifique et la revendication d'un communisme universel? Selon lui, les idéologues bourgeois confondent les questions de « la lutte idéologique avec celles de la lutte entre les Etats » ! Tandis qu'au contraire « la grande doctrine marxiste-léniniste » affirme que « l'instauration du régime socialiste dans tel ou tel pays est une question intérieure n'intéresant que le peuple de ce pays ».

Tout ce que Kroutchev admet est que *les communistes ne sont pas les soutiens du capitalisme:* est-ce là ce que les *plumitifs* de la bourgeoisie ont pris pour le langage de Jupiter tonnant? Mais il s'empresse d'ajouter qu'*ils ne s'immiscent pas dans les affaires intérieures des pays à structure capitaliste.* Au fait, dans quelles affaires t'immisçais-tu donc, Karl Marx en 1850? Dormais-tu, par hasard, en attendant la fondation de l'Etat d'Israël, le seul sur lequel les principes de Kroutchev t'auraient autorisé à pontifier... On se demande où ce Scythe de secrétaire a bien pu étudier « la grande doctrine » ? Mais laissons ces perles...

Avec notre petite jugeote, nous lisons son discours de la façon suivante: moi, secrétaire du Parti, je suis, en Russie, un communiste à la fois idéologique et *constructeur* (des deux côtés du rideau de fer, même style!); mais à l'étranger, je suis un communiste idéologique, et stop!

Puisque de la coexistence sont nés les échanges touristiques, le voyageur yankee en Russie dira, à la vue de la note d'hôtel, qui paraît, n'est-ce pas, toujours salée: Payer? Eh là! Chez vous, je suis bien un capitaliste; mais purement *idéologique!*

Contentons-nous donc du communisme idéologique de Kroutchev, mais voyons un peu ce qu'il a dans le ventre.

De notre colloque avec Staline, nous en savons déjà assez à propos du socialisme: *il est fondé sur la loi de l'échange mercantile* (sic!). Il ne nous reste donc plus qu'à attendre le communisme *construit* par les « idéologues » selon la « grande doctrine » (constructive, en effet, à l'inverse de celle de Marx)... de Fourier-Owen!

Pour l'instant, l'idéologique secrétaire nous le définit de la façon suivante: « *le communisme sera un régime social dans lequel chaque homme travaillera avec enthousiasme selon ses capacités, et recevra EN ECHANGE DE SON TRAVAIL selon ses besoins* ».

Mais ça, ce n'est rien d'autre que la « *grande doctrine* » du brocanteur et du charcutier du coin! L'échange du travail contre les objets de consom-

mation subsiste ; la société tient la comptabilité des recettes et des dépenses de chaque individu, et on n'ose même pas rêver de réaliser ce que, dans des secteurs restreints, la société actuelle elle-même réalise : recueillir du travail et distribuer des biens et services, sans plus perdre de temps à écrire l'équation mercantile, sans se demander si le bénéficiaire a fourni un travail *équivalent*.

Si le but de Kroutchev est idéologiquement aussi banal, alors peut-être les voies qu'il préconise sont-elles valables pour le rejoindre !

LES MOYENS : LA VIOLENCE

La phrase suivante de Kroutchev est juste : « *nos ennemis aiment à nous présenter, nous léninistes, comme partisans de la violence, partout et dans tous les cas.* » En effet, la violence n'est pas un critère permettant de distinguer le marxiste du non marxiste. On ne peut être « partisan de la violence » puisqu'elle n'est pas un but, mais un moyen, une phase. La société communiste éliminera, finalement, la violence pour la seule raison qu'elle ne connaîtra plus l'échange, ni donc la division en classes.

Il n'en reste pas moins — et là commence le problème ! — qu'il existe des *partisans de la non-violence* qui font le raisonnement suivant : idéologiquement, je désire l'émancipation du prolétariat, mais si pour y parvenir il faut user de violence, j'y renonce. Quiconque parle ainsi n'est pas marxiste, car le marxisme repousse tout pacifisme « immédiat ». C'est ainsi que Lénine, après Marx, a repoussé les adversaires de la guerre en général, à toutes les époques et dans tous les pays.

Mais le marxisme condamne également la thèse très ancienne selon laquelle le moyen de la guerre civile était justifié lorsqu'il s'agissait de libérer les citoyens du régime féodal et despotique, qu'il le redevenait chaque fois que la liberté personnelle et la démocratie sont menacées, mais que, par contre, la lutte politique *doit* être pacifique tant que la démocratie est respectée.

Il ne condamne pas moins la position qui prétend qu'avec la Commune de Paris, ou au moins la fondation de la Seconde Internationale, on est entré dans une époque de transformation graduelle de la société bourgeoise en société socialiste, transformation qui adviendra sans recours à la violence, grâce aux mesures appliquées par le prolétariat à l'aide du suffrage universel qui aura porté son parti au pouvoir.

Il s'agit là de thèses non pas morales, ou philosophiques ou, comme dirait Kroutchev, « idéologiques », mais strictement historiques. Lénine a clairement montré ce qu'il fallait penser de la version selon laquelle Marx et Engels avaient cru possible, jusqu'en 1865, une victoire pacifique du prolétariat en Angleterre, Engels y croyant également pour l'Allemagne au moment de sa mort. Il a clarifié les doutes théoriques longuement nourris de ces paroles des maîtres en montrant que si, en théorie, on pouvait admettre que, dans des circonstances défavorables, la bourgeoisie abandonnait le pouvoir à un parti de programme socialiste, le conflit ne manquerait pas d'éclater immédiatement après. Il a noté que, dans sa fameuse réponse, lors d'une confé-

rence en Hollande, Marx avait nié, même pour l'Angleterre, que la bourgeoisie pût « démissionner » du pouvoir et que dans sa préface si discutée Engels suggérait seulement de laisser l'initiative du conflit au gouvernement, dans l'Allemagne de 1890.

Ce que nous venons de dire pour l'usage de la violence vaut également pour l'*insurrection* et la *guerre civile*. Théoriquement, elles ne sont pas pensables, ni souhaitables, dans tous les cas. Elles ont des limites historiques.

Lénine et tous les marxistes radicaux ont établi que, pour le cycle qui avait sucédé, en Europe, à la phase *classique* de 1848-71, cette limite historique coïncidait avec le début de la phase impérialiste, aux alentours de 1900, et ils démontrèrent qu'elle était déjà dépassée dans tous les pays développés lors de l'éclatement du premier conflit mondial.

Selon Kroutchev, ces prémisses historiques seraient aujourd'hui changées et il pourrait donc apparaître des cas dans lesquels le prolétariat pourrait accéder au pouvoir sans violence et sans guerre civile.

Avant tout nous nions les faits par lui invoqués: *les forces du socialisme et de la démocratie ont augmenté*. C'est faux. Au moment où Lénine établissait la théorie historique ci-dessus examinée, toute l'Europe était parlementaire et les partis socialistes comptaient, dans tous les pays, des partisans extrêmement nombreux. Ce n'est *qu'ensuite* que l'impérialisme économique a engendré les formes politiques totalitaires (cela, si, est conforme à Marx et à Lénine) qui, dans la dernière guerre, ont été battues militairement, mais non socialement, puisqu'elles sont les formes nécessaires du capitalisme à son plus haut stade de développement. Sans quoi, pourquoi Kroutchev parlerait-il, dans les mêmes pages, du danger qui menace la démocratie en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne, etc... dont les gouvernements, hier alliés au sien, sont souvent dépeints par les « communistes » comme des « bandits fascistes » ? N'est-ce peut-être qu'une chanson de Staline?

Deux guerres féroces, succédant à la « période idyllique » de 1890-1910, comptent donc pour rien, aux yeux de Kroutchev?

« *Le camp des pays du socialisme compte plus de 900 millions d'hommes* », affirme le secrétaire. Nous nions l'existence du socialisme (et de la démocratie, qui nous importe fort peu) dans ce camp. Qu'une *nouveauté* historique ait mis en branle les 900 millions d'hommes en question, seul un aveugle pourrait le nier. Mais la nouvelle forme apparue n'est pas le socialisme. D'ailleurs comment ces hommes ont-ils été mis en branle? Par la violence et la guerre civile. Un seul de ces deux faits suffit déjà à exclure que tout doucement et sans coups de canon, le reste du monde se retourne sens dessus dessous.

Quant à « *la force d'attraction* » des « *idées qui ont conquis les esprits* », nous en faisons grâce à la nouvelle philosophie « marxiste » !

Cependant, admettons pour un instant, dans un but dialectique, ce que nous venons de nier; admettons que dans un pays quelconque le capitalisme abandonne le pouvoir, par honte de ses vieilles fautes, par résignation chrétienne, par paralysie d'hydropique, par *fair play*, enfin par tout ce que notre secrétairissime voudra bien imaginer. Admettons qu'il démissionne en criant: Diable! vous m'avez eu à l'émulation pacifique; vous m'avez régulièrement surclassé et battu: je reconnais que vous êtes... plus capitalistes que moi!

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Acceptons donc pour un instant l'hypothèse qu'une fois par hasard le prolétariat arrive à s'emparer du pouvoir politique sans violence, sans soulèvement, sans putsch, sans blanquisme, sans insurrection — enfin, sans effusion de sang. Et donnons raison à Kroutchev: rien de tout cela ne constitue un élément discriminant. Mais il y en a un, DONT LE XX^{e} CONGRES N'A SOUFFLE MOT, L'UNIQUE, LE GRAND, L'IRREMPLAÇABLE CRITERE DE LA DICTATURE DU PROLETARIAT!

Entre 1848 et 1917, et bien qu'entre temps le monde bourgeois ait fait un plongeon d'un quart de siècle dans une existence idyllique, quelque chose, dans la doctrine de Marx et d'Engels, n'a pas varié. Faudrait-il croire que cela ait changé après? Changé précisément à l'époque où deux guerres incendiaient la planète entière? A l'époque de la plus grande victoire révolutionnaire de l'histoire, celle d'Octobre, plus fortement et plus longtemps armée que l'épique révolution de 1793? De la répression sanglante des Communes de Berlin, de Budapest, de Munich après la première guerre; de Varsovie, et de Berlin, encore, après la seconde? Du passage au peloton d'exécution des Communards russes: les Trotsky, les Zinoviev, les Kamenev, Boukharine, Radek; de dizaines d'autres maîtres éminents du marxisme, de centaines de vétérans du bolchévisme, de milliers de fils de la classe ouvrière, combattants de la glorieuse guerre civile de Russie? Changé, à l'époque où la dégénérescence de leur mouvement politique plaquait sur les visages des prolétaires européens le masque sanglant, mais bourgeois des partisans d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Espagne, des Balkans, etc...? A l'époque des guerres civiles de Chine, où, pendant quarante ans, des armées épuisées, décimées, se talonnent tour à tour, du Sud à l'extrême Nord, et du Nord au Sud? Des cent épisodes de luttes coloniales, dans huit ou dix empires, où les sanglants exploits des Européens les plus démocrates font pâlir ceux des régimes réactionnaires, des hécatombes de nègres, par les Belges, au Congo, à la déportation de l'archevêque chypriote par les Anglais?

Tout ce qui s'est passé entre 1848 et 1917 a été de la littérature pour jeunes filles, au prix de la lutte cannibalesque qui s'est déchaînée par le monde dès que la dictature d'Octobre eût lancé son défi mortel au Capital!

Et voilà que dans ce Congrès où l'on a plusieurs fois admis qu'il était des *principes* intouchables, immuables, on se permet d'attenter au *principe des principes*, sans lequel, nous, millions de révolutionnaires d'hier, d'aujourd'hui et de demain, cessons tous d'exister — et qu'on y attente sous le prétexte de nouvelles voies et de nouveaux détours, en se vantant de « découvertes » en chaîne qui « élargiraient », soit disant, le marxisme!

Toute la nouveauté du *Manifeste* que les communistes de 1848 lançaient contre un monde convulsé repose sur la notion de *passage au socialisme* que le XX^{e} Congrès a traitée en bon béotien qu'il était!

> « Toutes ces *mesures sociales* (qui défont les nœuds de l'oppression bourgeoise) ont pour prémisse l'*organisation du prolétariat en classe dominante* — après son organisation en *parti politique* — et l'intervention DESPOTIQUE dans tous les rapports de la production bourgeoise. »

Despotisme — ou force de persuasion, ô Messieurs les orateurs de Moscou?

Le *Manifeste* fait silence, dans les pages citées, sur l'insurrection à main armée. C'est qu'il s'agit de quelque chose de plus que d'une révolte d'esclaves. Il s'agit de la révolte de forces de production impersonnelles, et l'expropriation des expropriateurs est en même temps la solution d'une équation scientifique. Dans ce passage du *Manifeste*, on n'entend pas tonner le canon: mais on y voit la Dictature poser sa main de fer sur l'ennemi, tout vaincu, prisonnier et rendu qu'il soit!

Dans l'épopée sur la défaite du prolétariat parisien en 1848 retentit le mot d'ordre: « *destruction de la bourgeoisie! Dictature de la classe ouvrière!* » La raison de ce mot d'ordre, c'est que, comme il est arrivé et arrivera cent fois encore, la classe moyenne *insurgée* contre la droite étouffe dans le sang, après avoir obtenu la victoire, l'avance sans méfiance, la naïve « compétition émulative » du prolétariat! C'est contre eux, contre ces agents du système bourgeois, condamnés par l'inertie historique à étrangler la révolution socialiste, que le cri de dictature se lève, en 1848 comme en 1831 déjà, et plus tard, en 1871, avec le même héroïsme malheureux. La dictature de la classe ouvrière, c'est avant tout le silence dans tout autre section du « *peuple* », non seulement celle des patrons et des banquiers, mais aussi de ces ignobles épiciers des rues de Paris à la mentalité d'usuriers! Le silence de *Jacques Bonhomme*, le paysan français, avec son bas de laine gonflé d'or bourgeois.

Et plusieurs années après, à la fin des lois d'exception contre les socialistes allemands, Engels, que l'on a prétendu adversaire de l'insurrection, s'écriait: « Vous demandez, ô philistins, ce qu'est la dictature? La Commune de Paris, voilà la dictature du prolétariat! »

Ainsi donc, même dans le cas où la bourgeoisie désarmée abdiquerait (et même si c'était dans les mains de Kroutchev!), la révolution prélèvera des otages, et le prolétariat dictateur en fera, dans les conditions données, le même usage qu'à Paris en 1871, où il en répondit magnifiquement devant l'histoire: les Communards en se faisant massacrer, et Karl Marx en jetant à la face de leurs bourreaux l'apologie de la violence révolutionnaire.

L'ESSENTIEL CHEZ MARX - LENINE

Dans la seconde édition de son *Etat et révolution* écrit en 1918, Lénine a inséré des passages d'une lettre de Marx au camarade Weydemeyer qui, à ses yeux, « exprimaient ce qui distingue essentiellement et radicalement la doctrine de Marx de celle des penseurs bourgeois, l'essentiel de sa doctrine sur l'Etat ».

Nous avons intentionnellement concédé à Kroutchev que l'*essentiel*, justement, ne résidait pas dans l'usage de la violence, dans la guerre civile, ou l'insurrection, c'est-à-dire qu'il pouvait se présenter des cas d'issue non sanglante de la lutte de classe.

Mais ce qu'il y a d'original, d'essentiel pour la « grande doctrine de Marx et de Lénine », ce n'est même pas la lutte de classes, mais la *dictature* et la *destruction de l'Etat*. On ne saurait le dire mieux que Lénine lui-même:

« Mehring publiait en 1907 dans la *Neue Zeit* quelques extraits de la lettre de Marx à Weydemeyer datée du 5 mars 1852. Cette lettre contient, entre autres choses, la remarquable observation suivante : « En ce » qui me concerne, je n'ai le mérite d'avoir découvert ni l'existence » des classes dans la société contemporaine, ni la lutte qu'elles se livrent » entre elles. Des historiens bourgeois avaient exposé bien longtemps » avant moi le développement historique de la lutte de classes, et » quelques économistes bourgeois l'anatomie économique de celles-ci. (dans laquelle, notons-le au passage, certains petits groupes de 1956 veulent voir tout le communisme, ce qui est la répétition d'une erreur fort ancienne)

» Ce que j'ai fait de nouveau, poursuit Marx, c'est d'avoir démontré :

» 1) que l'*existence des classes ne concerne que certaines phases du* » *développement de la production.* (Thèse de la non-éternité des classes ; » il y a eu et il y aura des formes de société sans classe N. d. A.).

» 2) que la lutte des classes conduit nécessairement à la *dictature* » *du prolétariat.*

» 3) que cette dictature elle-même n'est qu'une transition vers la » *suppression de toutes les classes,* vers la *société sans classe.* »

Lénine fait de cette doctrine (qu'il qualifie, nous l'avons vu, d'essentielle, et de radicale) la pierre d'achoppement pour une compréhension et une reconnaissance effective du marxisme. Et il ajoute : celui qui ne pousse pas la reconnaissance de la lutte de classes *jusqu'à la dictature du prolétariat* n'est *pas marxiste.*

Il est bien clair que c'est là un principe fondamental valable pour toutes les époques et pour toutes les révolutions. Toutes ces prétendues *voies* de passage au socialisme qui impliquent bien une reconnaissance de la lutte des classes, mais qui se gardent de l'étendre *jusqu'à* la dictature du prolétariat ne sont donc rien d'autre que de l'opportunisme. Or c'est à l'opportunisme, avant tout, que Lénine faisait la guerre, sur le terrain théorique et pratique, pendant ces dures années.

Cette théorie originale dont parle Marx n'est pas une « conquête créative » de l'expérience historique dont Messieurs les communistes d'aujourd'hui aiment tant parler. En effet, Marx l'a établie alors que l'histoire n'avait encore donné aucun exemple de dictature du prolétariat et à plus forte raison de suppression des classes. Lénine en a fait un principe indérogeable (1) peu après que la première dictature stable ait remporté un triomphe éclatant, c'est-à-dire alors qu'elle restait en butte à de très violents assauts de l'ennemi et que l'on était encore très loin de tout exemple historique de disparition des classes et de l'Etat — comme c'est encore le cas aujourd'hui.

Vienne qui veut prétendre que l'histoire a démenti Marx et démontré que le développement des formes de production ne passera pas dans tous les cas par une phase de dictature prolétarienne. Ce qui est inadmissible, c'est de proclamer que, tout en reconnaissant une lutte de classes qui, dans le domaine

(1) Après qu'Engels ait montré dans la Commune de Paris le premier exemple historique de cette dictature.

international, prend la forme de la *coexistence pacifique* et de la *rivalité émulative* et, dans le domaine national, sous certaines conditions, celle de la *conquête parlementaire* de l'Etat, Moscou retourne à la doctrine de Marx et de Lénine. Car nous avons vu quel est le « *caractère discriminant* » qu'à 70 ans d'écart ils se sont accordés à reconnaître à leur doctrine commune.

Lorsque Moscou — c'est là le point important — dit que les communistes espèrent s'emparer de l'Etat dans certains pays (qui, d'ailleurs, se limitent à la France et l'Italie !), par des mouvements respectant la Constitution, sans toutefois exclure la possibilité d'un recours à la lutte armée, là où, en violation de cette Constitution, le pouvoir ne leur serait pas remis après une victoire électorale, elle ne dit pas, mais elle nie en théorie et en pratique, qu'ils détruiront le vieil appareil d'Etat. Elle n'exclut pas non plus qu'ils puissent perdre le pouvoir sur le plan parlementaire également, puisqu'elle ne propose pas de supprimer tous les droits politiques aux classes non-travailleuses : or la dictature du prolétariat, c'est cela, et rien d'autre.

APRES LA CONQUETE DU POUVOIR

Nous avons supposé plus haut qu'un gouvernement « socialiste » était parvenu au pouvoir par la voie « constitutionnelle » et, pour reprendre les paroles de Kroutchev, en « unissant autour de la classe ouvrière les forces des *exploitants directs de la terre, des intellectuels et de tous les vrais patriotes.* » C'était là une concession et une hypothèse historique absurde ne servant qu'à la commodité de la démonstration. Le lecteur n'a pas à craindre que nous croyions le moins du monde avoir à faire à des gens dont le but est réellement le socialisme et le communisme, et seulement coupables de dire de prodigieuses bêtises sur les « moyens ».

Un gouvernement appuyé sur une telle majorité pourra-t-il la conserver après sa montée au pouvoir (et même aura-t-il jamais pu l'obtenir?) en disant : nous n'admettons pas que des élections ultérieures nous enlèvent notre majorité. Nous nous établissons de façon stable au pouvoir ; pour cela, nous supprimons les élections ; ou bien nous ne les autorisons plus que du genre désormais adopté par tous : vote libre, mais seulement en faveur du gouvernement?

Que diraient alors les *paysans?* Que diraient les *intellectuels?* Que diraient les *forces patriotiques?*

Imbus de constitutionnalisme à tout prix, ils pourraient évidemment descendre en armes dans la rue, comme le cas s'est déjà produit historiquement, si une dictature de droite voulait empêcher des élections gagnées d'avance par les forces « populaires » ou en annihiler les résultats. Mais ils ne le feraient certainement pas en faveur d'une dictature qui supprimerait justement toutes les garanties sacro-saintes au nom desquelles on aurait monté toute cette comédie de la pacifique conquête « socialiste » du pouvoir.

Voilà pourquoi, quand on s'appuie sur de telles forces, l'engagement de défendre par la violence la stabilité du gouvernement au cas où la majorité électorale viendrait à faire défaut est impossible non seulement à maintenir, mais même seulement à prendre.

Alors on ne tend pas, contrairement à un passage du discours de Krout-

chev, à un pouvoir *stable* après la conquête populaire? Que diront, à leur tour les prolétaires eux-mêmes, les prolétaires authentiques, doués d'esprit révolutionnaire et marxiste? Ils ne diront rien, pour la bonne raison qu'il n'y en aura pas de cette sorte. Autrement, on ne serait pas arrivé à ce front populaire éléphantesque, ni même seulement à l'hypothèse de sa réalisation.

Ceci dit, on comprend pourquoi Kroutchev évite avec soin le mot scandaleux de *dictature*. Son édition expurgée du marxisme ne se permet que des termes du genre de la « direction politique de la classe ouvrière guidée par son avant-garde ». Il fait ainsi écho à ces traducteurs infidèles de Marx qui avaient remplacé la « dictature révolutionnaire du prolétariat » par la « *critique* du prolétariat ».

Tout ce que Kroutchev se hasarde à dire, c'est que « là où le capitalisme dispose d'un énorme appareil militaire et policier, les forces réactionnaires (?) opposeront une forte résistance ». Dans ce pays d'exception, il veut bien concéder que « le passage au socialisme ne se fera qu'à travers une âpre lutte de classes révolutionnaire ».

En tous cas, si Kroutchev reconnaît ici la lutte de classe, dans un cas spécial, sa reconnaissance ne va pas jusqu'à la dictature du prolétariat.

C'est ce que Lénine a appelé et appellerait « réduire Marx à un libéral vulgaire ». En effet, même le juriste le plus conservateur admet que les citoyens usent de la force quand on viole un de leurs droits *constitutionnels*. Pourquoi Kroutchev ne permettrait-il donc pas que l'on lutte « âprement » contre les *forces réactionnaires*, après leur avoir démontré, il est vrai, qu'elles n'ont pas la majorité parlementaire?

Que le lecteur ne s'imagine pas que nous voulons démontrer ici une nouvelle fois l'impossibilité de faire servir le Parlement à des fins de classe, ou expliquer aux Kroutchev et aux Thorez que leurs méthodes ne leur apporteront que désillusions! Nous savons fort bien qu'ils ne peuvent pas parler autrement et pourquoi ils ne le peuvent pas. Ce qui souffle par leurs trompettes, c'est justement la volonté d'empêcher le prolétariat d'arriver au pouvoir; même si, parmi eux, il se trouvait des hommes qui ne soient pas pleinement conscients de ce fait, cela ne changerait rien à la question.

Une seule chose nous importe: c'est de prouver que le reniement du stalinisme peut être expliqué en tout cas, par le jeu de forces internationales et de forces sociales s'exerçant à l'intérieur de la Russie (c'est bien ce que nous affirmons), mais que nul n'a le droit de lui donner pour drapeau *le retour à la doctrine de Marx et de Lénine!*

Les formules gauches et malhonnêtes du XX^e^ Congrès expriment un refus ouvert du point central de la doctrine qu'il invoque: « la dictature comme transition nécessaire à la suppression des classes », c'est-à-dire la dictature *après* la conquête du pouvoir. Mais quand ces « communistes »-là disent qu'*ils* conquerront le pouvoir sans lutte armée, cela pourrait bien être vrai, car l'ordre bourgeois peut très bien trouver un jour avantage à la chose.

LENINISTES A LA KAUTSKY

Il est facile d'opposer Lénine lui-même à cette nouvelle édition du léninisme. C'est sur un passage de Lénine que Kroutchev s'appuie en effet

quand il prétend que ce serait appliquer faussement le matérialisme historique que de donner un schéma pré-établi, valable pour tous les pays, des phases successives de la lutte de classe. Seulement, comme toujours, il l'isole du développement auquel il appartient et chez qui, Lénine, lui donnait son véritable sens. Il se garde bien de dire que Lénine polémiquait alors avec les socialistes de droite qui, au nom de Marx, avaient stupidement décidé que la Russie, y compris le prolétariat et le parti bolchévique, ne devait pas bouger parce que le matérialisme historique déniait à la révolution russe toute possibilité d'être une révolution du prolétariat avant que tous les autres pays d'Europe aient achevé les leurs. Elle devait donc, selon eux, être conduite par la bourgeoisie tant que l'économie russe n'aurait pas atteint le niveau des économies occidentales. Cela fait quarante ans que nous luttons, à notre tour, contre l'idée monstrueuse qui veut que la forme du pouvoir révolutionnaire en Russie eût dû être démocratique, et non pas dictatoriale pour les mêmes motifs de « déterminisme économique » invoqués par les adversaires de Lénine (1).

Kroutchev cite donc Lénine à la façon dont Kautsky citait Marx et que Lénine a flétrie dans « *La dictature du prolétariat et le renégat Kautsky* ».

Kautsky prétendait, en effet, que toute la question de la dictature venait d'un « petit mot » écrit un jour par Marx. Par une série de citations hypocrites, il avait tenté de vider le terme de son importance fondamentale dans la conception authentique de Marx et de le réduire à un choix malheureux dans le vocabulaire.

C'est pour cette raison que dans l'autre monde, le visage de ce théoricien (qui avait longtemps défendu Marx contre les révisionnistes de droite et chez qui Lénine s'était formé, comme chez Plekhanov) doit porter la marque ineffaçable des cinq doigts de la main que Lénine lui appliqua d'une façon qui sembla à l'époque injustement sanglante à beaucoup.

> « Appeler un « *petit mot* » cette célèbre déduction de Marx, alors qu'elle résume toute sa doctrine révolutionnaire, cela signifie se moquer du marxisme, le renier complétement. *On ne doit pas oublier que Kautsky connaît Marx pour ainsi dire par cœur. A en juger par toutes ses publications, il a, dans ses tiroirs ou dans sa tête tout un fichier dans lequel les écrits de Marx sont classés minutieusement, de la façon la plus pratique pour pouvoir le citer aisément. Kautsky ne peut donc ignorer que Marx aussi bien qu'Engels ont parlé à maintes reprises de la dictature du prolétariat et que cette formule est l'exposé le plus complet et le plus exact scientifiquement de la tâche du prolétariat: briser l'appareil étatique de la bourgeoisie, tâche dont Marx et Engels ont parlé pendant près de quarante ans, entre* 1852 *et* 1891, *en tenant compte des révolutions de* 1848 *et de* 1871.
>
> » *Depuis le début de la guerre, Kautsky a acquis une virtuosité de plus en plus grande dans l'art d'être marxiste en paroles et laquais de la bourgeoisie en fait.* »

---

(1) Dans les différents paragraphes de notre étude sur la Russie, nous analysons les écrits de Lénine; avec une continuité qui, depuis le début du siècle, ne s'est jamais démentie, ils ont édifié pierre à pierre la théorie de la révolution russe.

Les orateurs du XX^e Congrès disposaient d'un fichier des œuvres de Lénine meilleur que celui de Kautsky pour Marx; d'un fichier électronique peut-être, étant donné le stupide sentiment d'envie envers la technique américaine qui affleure dans tous leurs discours, bien que cette technique ne soit souvent qu'un vaste bluff. Ils ont donc surclassé de loin le champion de l'époque en fait de « virtuosité dans l'art d'être marxistes-léninistes en paroles et laquais de la bourgeoisie en fait. »

Le « petit mot » de Marx, Kautsky l'expliquait de la façon suivante: la dictature signifie la suppression de la démocratie. Dans une longue analyse historique, Lénine démontre que l'on arrivera, à la fin, à supprimer *toute* espèce de démocratie car une fois les classes et l'Etat disparus, le mot aura perdu tout sens et la chose aura été oubliée depuis longtemps.

Mais il rectifie également, avec une rigueur toute scientifique le méprisable « libéralisme » de Kautsky: « La dictature ne signifie pas *obligatoirement* la suppression de la démocratie pour la classe qui exerce cette dictature sur les autres classes, mais elle signifie *obligatoirement* la suppression de la démocratie pour la classe contre laquelle la dictature est exercée. »

Voilà qui est clair et qui vaut pour les deux dictatures opposées des temps modernes: celle de la bourgeoisie et celle du prolétariat. Vous imaginez-vous les Kroutchev et les Thorez disant à la bourgeoisie: après t'avoir renversée au moyen de la démocratie nous exercerons la dictature; mais si tu supprimes la démocratie pour nous quand nous sommes en minorité, tu es une *force réactionnaire?*

LA SCENE A TROIS

Tous les passages de Lénine sur lesquels Moscou spécule se réfèrent non au capitalisme des pays occidentaux modernes, mais aux lieux et à l'époque où *trois* forces étaient en lutte: la féodalité, la bourgeoisie et le prolétariat. Alors, les voies de *passage au socialisme dans un pays* étaient en effet multiples. Mais quand la scène n'est plus qu'à deux personnages, le problème se réduit historiquement à la victoire de la révolution socialiste dans la société capitaliste développée. Par contre, lors de la constitution des Etats nationaux au sortir de la féodalité, il est fatal que l'on se mette à écrire le « roman » de la révolution nationale isolée. C'est là et seulement là que l'on peut parler de pont de « passage au socialisme », et que les aspects politiques de celui-ci (avec telle ou telle forme de démocratie, ou telle ou telle variété de « dictature du prolétariat ») sont effectivement divers.

Dans le texte plus haut cité, Lénine, après avoir scientifiquement défini la dictature *en général*, caractérise celle *du prolétariat* de la façon suivante: « C'est un pouvoir conquis et maintenu par la violence du prolétariat contre la bourgeoisie, *un pouvoir qui n'est limité par aucune loi.* »

Vous, « intellectuels », « patriotes » et autres semblables insectes, vous la trouvez un peu forte, n'est-ce pas?

Plus loin, l'auteur évoque la scène à trois en rappelant qu'avant 1905, tous les marxistes définissaient la révolution comme bourgeoise : les menchéviks en déduisaient une politique d'entente avec la bourgeoisie; les bolché-

viks, par contre, prévoyaient une lutte du prolétariat allié aux paysans, d'abord contre la féodalité, puis contre la bourgeoisie. Kautsky, lui, invoquait « l'état arriéré » de la société russe pour affirmer, selon la citation sarcastique de Lénine, « cette idée *nouvelle* : dans une révolution bourgeoise, on ne peut aller plus loin que la bourgeoisie », « et ceci, ajoutait ce dernier, en dépit de tout ce que Marx, Engels ont dit dans leur confrontation de la révolution bourgeoise de 1789-93 en France avec celle de 1848 en Allemagne. »

Lénine et l'histoire ont prouvé que le prolétariat ne peut *se passer de la dictature* au cours d'une *révolution bourgeoise* sans être battu. Les « léninistes » du XX^e^ Congrès affirment qu'il *doit s'en passer* dans les révolutions exclusivement *prolétariennes*, dans lesquelles il ne s'agit plus d'abattre la féodalité, mais uniquement le capitalisme ! Voilà la grande différence qui les sépare ! ! !

Léninistes, ces gens qui suppriment jusqu'au « petit mot », qui font de l'insurrection quelque chose de secondaire et suppriment la dictature dans tous les cas? Laissons encore une fois parler Lénine lui-même (extrait du début de son « *Renégat Kautsky* ») ; « Si Kautsky avait voulu raisonner avec honnêteté et sérieux, il se serait demandé : existe-t-il des lois historiques de la révolution ne connaissant aucune exception? La réponse aurait été : non, il n'existe pas de lois de cette sorte. De telles lois ne concernent que le cas typique, ce que Marx a désigné une fois comme le cas « idéal » dans le sens d'un capitalisme moyen, normal, typique. »

La *loi historique* de la dictature est donc inséparable de l'ensemble de la doctrine. Contre la falsification, Lénine la formule de la façon suivante : « La révolution prolétarienne est impossible sans la destruction violente de l'appareil d'Etat bourgeois et sans son remplacement par un appareil *nouveau*. »

RETIRONS LES CONCESSIONS

Maintenant que nous avons démasqué les faux *théoriques* commis par Moscou — pire encore que ceux que l'on rencontrait dans les textes économiques de Staline — nous pouvons retirer les hypothèses historiques que nous avions concédées et passer à ses faux *historiques* non moins éclatants.

Kautsky avait, tout comme Kroutchev, tenté de spéculer sur le fait que Marx et Engels auraient fait une *exception* pour l'Angleterre et l'Amérique en ce qui concerne la prise violente du pouvoir, jusqu'en 1870-80, tout au moins. La réponse de Lénine est fondamentale. La nécessité de la dictature est avant tout liée à l'existence du *militarisme* et de la *bureaucratie*. Ces formes n'existaient pas à cette époque dans ces deux pays. « Aujourd'hui (1918), par contre, elles existent tant en Angleterre qu'en Amérique. » M. Kroutchev aurait-il entendu dire qu'elles avaient disparu depuis? Lui et son maître Staline les avaient-ils oubliées ou non, ces formes monstrueuses, quand ils traitaient les Etats anglais et américains en alliés fraternels, ou en ennemis de la guerre froide ?

Ici nous devons réfuter également la description mirobolante selon

laquelle le monde actuel déborderait de *démocratie* et de *socialisme* dans la plupart des pays. L'opportunisme, la négation de la dictature, le reniement du marxisme ont de tout temps usé de cet argument que, chose incroyable, Kautsky reprenait à son ancien adversaire Bernstein : l'ère où la *transformation pacifique* de la société devient possible a succédé à celle de sa *transformation violente!* N'est-ce pas là l'interprétation historique adoptée par Kroutchev et bien d'autres en 1956 pour l'étonnement du monde entier? Et ceci malgré leur fichier perfectionné des œuvres de Lénine? Mais ce fichier se retourne contre eux : que cela serve à l'édification des lourdauds qui se nourrissent de nouveautés publicitaires!

« L' « historien » Kautsky falsifie l'histoire de façon tellement » éhontée qu'il en oublie l'essentiel: que le capitalisme d'avant les » monopoles (dont l'apogée se situe approximativement dans la décade » 1870-80) se distinguait, dans ses traits économiques essentiels particu- » lièrement caractéristiques en Angleterre et en Amérique, par un » amour relativement grand de la *paix* et de la *liberté*. L'impérialisme, » au contraire, c'est-à-dire le capitalisme de monopoles dont l'établis- » sement définitif ne date que du vingtième siècle, se distingue, dans » ses traits économiques essentiels par un amour bien moindre de la » *paix* et de la *liberté* et par un développement maximum et universel » du *militarisme*. Ne pas remarquer cela quand on examine jusqu'à quel » point une transformation pacifique ou violente de la société est vrai- » semblable et typique signifie tomber au niveau *du plus vulgaire laquais* » *de la bourgeoisie*. »

Cela suffit pour tirer les conclusions finales sur la ridicule position du « passage » des différents pays au « socialisme » en « ordre dispersé ».

Le faux historique avait été inventé bien avant Staline et il est rien moins que disparu depuis que celui-ci a été expulsé de la gloire.

Pour Marx et pour Lénine, la dictature est une loi générale, ainsi que la terreur, autre terme maudit que Moscou a retiré de la circulation. Et pourtant, Engels ne craint pas d'user de cet autre « petit mot » (non moins oublié au XX^e^ Congrès que celui de dictature), dans « *l'Almanach républicain italien* » lorsqu'il dit: « S'il ne veut pas avoir combattu en vain, le parti victorieux doit maintenir sa domination par des moyens autoritaires, par la *terreur* que ses armes inspirent aux contre-révolutionnaires. » C'était en 1874 et il s'agissait alors de confondre les anarchistes qui démobilisaient la force armée une heure après la victoire.

La loi fondamentale du marxisme-léninisme en ce qui concerne la conquête du pouvoir politique est la nécessité d'user de la dictature sitôt ce pouvoir conquis. Il aurait pu *peut-être* y avoir une exception à cette loi *justement* dans les conditions de la Russie de 1917. La valeur « mondiale », comme dit Kroutchev, d'Octobre réside dans le fait essentiel que la dictature s'est imposée historiquement *justement en Russie*. Demain, elle s'imposera partout, sans aucune exception.

Dans la doctrine du XX^e^ Congrès, au contraire, l'accès démocratique au pouvoir devient la loi générale, tout comme chez les pires sociaux-démocrates d'hier ou d'aujourd'hui.

On fait, il est vrai, une exception pour les cas où le capitalisme *disposerait d'un énorme appareil militaire et policier ?*

Mais serait-ce là l'exception? Où donc sont-ils, les pays modernes *sans* bureaucratie, *sans* militarisme, *sans* forces policières? Pour la France et l'Italie, les seuls pays où la *règle* de la majorité parlementaire pourrait se vérifier, on peut demander des nouvelles de l'armée et de la police aux rebelles d'Algérie et aux ouvriers agricoles de Venosa et Barletta (1), et même tout simplement à la presse du Kremlin.

L'optimisme qui ressuscite la perspective kautskyenne de *transformation pacifique* de la société, enterrée par Lénine, se fonde tout entier sur les pays de l'Est, les pays de la démocratie populaire et du « socialisme ». C'est donc là qu'il n'y aurait plus d'armées de fonctionnaires, de militaires et de policiers? Le secrétaire général considère manifestement qu'elles ne méritent plus le nom de « bureaucratie », d' « armée » et de « police » quand elles dépendent de sa Centrale. Et connaissant le goût du public pour la version dramatique des événements politiques, il espère faire croire qu'elles ont disparu depuis qu'on a infligé la mort civile au généralissime Staline et le supplice au supertraître Beria.

Mais le jugement de l'histoire sur les chefs actuels de l' « avant-garde » leur sera-t-il plus favorable qu'à ces deux personnages? Sera-t-il même différent? Le lien qui les a attelés ensemble pendant tant d'années à la même fonction pourra-t-il être jamais oublié?

(1) Localités italiennes dans lesquelles on a assisté en 1955-56 à de violentes agitations de salariés de la terre et d'ouvriers souffrant d'un chômage quasi permanent.

Dialogue avec les Morts

TROISIÈME JOURNÉE : Matinée

BILAN D'UN TOURNANT

La littérature du XX^e Congrès et les développements auxquels elle a donné lieu dans la presse communiste internationale sont un matériel précieux pour une critique historique marxiste, toujours plus efficace dans la démolition de la dégénérescence stalinienne et de la super-dégénérescence post-stalinienne. Mais en tant que plate-forme nouvelle, elle est dépourvue de toute cohésion et elle apparaît plutôt comme le résultat d'une série de piètres replâtrages que comme un système.

Comment les successeurs de Staline pouvaient-ils espérer que l'histoire ferait la différence entre eux et lui? Seulement en fabriquant de toutes pièces une historiographie aussi fausse que celle qu'ils dénoncent et en comptant, pour la répandre, sur un appareil de diffusion aussi puissant que celui grâce auquel les mensonges de Staline ont triomphé.

Des faux historiques, ils en ont fabriqué au moins trois qui ne peuvent être surpassés!

Le premier a été de faire croire que Marx et Lénine avaient considéré possible de « retirer » le principe de la *dictature du prolétariat* dans une société capitaliste marchant, comme ce fut le cas après 1900, vers la concentration, c'est-à-dire l'impérialisme.

Le second a été d'attribuer une nouvelle fois à Lénine « la théorie de la construction du socialisme dans un seul pays ». Mais quelle particulière impudence de le faire juste au moment où l'on reconnaît enfin que Léon Trotsky et Gregori Zinoviev n'étaient pas des agents de l'impérialisme étranger! Car n'est-ce pas eux qui, en 1926, renvoyaient Staline, jeune encore et déjà puissant, au banc des ânes, en lui prouvant que ni Lénine, ni même lui, Staline, ni personne n'avait jamais avancé, avant 1924, une théorie pareille? Car n'est-ce pas justement pour que vainque cette théorie monstrueuse qu'ils furent tous deux persécutés et finalement assassinés — et tant d'autres avec eux? Par qui? Non par Staline, mais par la cause de la construction du socialisme en Russie, par toute la bande menteuse qui aujourd'hui encore affirme que la société russe n'est pas capitaliste.

Le troisième faux est celui de Mikoyan et consorts lorsqu'ils attribuent à Lénine la paternité de la plus infecte théorie de Staline, celle de la *coexistence*. Pauvre « théorie » en vérité, qui, dans l'édition nouvelle qu'en a lancé le XX^e^ Congrès n'est plus qu'une honteuse aberration. On n'a donc clos une phase de fausse historiographie que pour en ouvrir une nouvelle, pire encore, comme l'avenir le montrera.

PARLEMENTARISME EGALE PERSONNALISME

On affirme que l'assemblée du XX^e^ Congrès (pourtant constituée sur le pesant modèle stalinien) s'est dépouillée de l'infâme servilité de naguère. Encore faut-il voir comment! A l'entrée du Présidium, les 1.350 délégués s'étaient levés pour une ovation. Mais Kroutchev prit la parole pour faire cesser la manifestation: « Nous sommes entre communistes! Les véritables maîtres, c'est vous, camarades délégués! »

Si le propos est vrai, il est bassement démocratique dans le style américain: l'élu est le *serviteur* du citoyen ordinaire.

Entre véritables communistes, il n'y aurait eu ni maîtres ni serviteurs.

De toutes façons, et bien qu'en équilibre sur des bases aussi douteuses, il paraîtrait que l'assemblée a renié le mythe de la personnalité. On se demande alors, comme le note un journaliste pas si bête, comment le rapport Kroutchev a-t-il pu être interrompu (c'est le compte rendu officiel qui en fait foi) « 23 fois par des applaudissements, 6 fois par des applaudissements impétueux, 35 fois par des applaudissements prolongés, 12 fois par des applaudissements et impétueux et prolongés » et accueilli à la fin par une véritable ovation?

Mais la même assemblée, avec la même décision et le même enthousiasme unanime a proclamé que la voie au socialisme était, dans le modèle 1956, la voie parlementaire.

Celle-ci, dans la version gourmande (1) de l'analphabète Nenni, « implique le respect de la légalité démocratique telle qu'elle est ratifiée dans la Constitution, aussi bien quand on est à l'*opposition* que quand on a la *majorité* ». Marx est enterré! Marx qui, dans son *Dix-Huit Brumaire* écrivait que *Vive la Constitution* signifiait *A bas la Révolution!*

Se retrouvant dans leur commune ignorance du marxisme (même si le second ne l'ignore pas *complètement*), Nenni et Togliatti se plaisent à dire que le prolétariat se réserve pourtant de descendre dans la rue dans le cas où la *démocratie* serait en péril. Le premier a cette gracieuse formule: « Contre la menace que le capitalisme suspend sur la vie et les institutions démocratiques ». Certains que la démocratie est éternelle, ces gens-là assurent donc l'éternité au capitalisme: deux éternités qui signifient au même titre reniement et trahison. Tous deux jurent pourtant, avec ceux du XX^e^ Congrès, qu'*il ne s'agit pas là de réformisme*. Pourtant le réformisme ne diffère de cette marchandise politique que par une seule chose: c'était une chose sérieuse!

---

(1) En français dans le texte.

Quant à la déclaration selon laquelle on prendrait le fusil si la démocratie était lésée, nous l'avons entendu faire par les Bissolati et les Turati (gens que l'on pouvait croire!) à une époque où Togliatti était encore à l'école de philosophie bourgeoise et Nenni à la solde de l'Agraire comme journaliste.

Le « principe » est donc le parlementarisme, tandis que la violence n'est qu'une issue désespérée à laquelle on recourt pour sauver celui-ci si quelqu'un le menace. Très bien! On peut toutefois éviter l'idiotie supplémentaire d'ajouter que, le prolétariat une fois castré, celui qui menace de détruire le parlementarisme est le capitalisme qui l'a engendré! Et qu'on lutte pour sauver le Parlement, et non pour abattre le Capital!

Nous ne voulons pas revenir ici sur ce point, mais seulement noter cette contradiction criante: d'un côté, on jette bas le personnalisme, de l'autre, on porte l'électoralisme aux nues! C'est là une nouvelle preuve que le sol se dérobe sous les pieds de ces 1.350 délégués, qui applaudissent, mais qui tremblent!

Comment ces gens recueilleraient-ils, en effet, les voix dont ils auront encore besoin sans user de ce moyen infaillible: l'ostentation de mépris à l'égard des hommes politiques? Comment entretiendraient-ils la sympathie des masses pour les symboles du « front populaire », de l' « unité du travail » (ce sont bien là leurs termes?) sans galvaniser par les moyens habituels l'enthousiasme frénétique de masses amorphes, réduites à un troupeau « d'hommes honnêtes et de bonne volonté », pour les exploits du matériel humain plus que médiocre constitué par les élus nationaux, provinciaux et paysans?

Allez donc, il n'est pas de parlementarisme sans personnalisme!

La renonciation au demi-principe du personnalisme, lancée en soufflet aux imbéciles des listes électorales par la machine publicitaire des partis communistes est aussi douteuse que la renonciation à l'arme du faux historique!

Il est une seule chose à laquelle on ait vraiment renoncé — et pas d'aujourd'hui: c'est à la révolution. Fallait-il donc pour cela abandonner la tradition de Staline? Est-ce pour cela que l'on a marqué au trait bleu les énormités qu'il a proférées en matière d'économie? Au reste, les a-t-on bien relevées? Et dans quel sens la critique s'est-elle exercée?

C'est ce que nous allons voir dans la première partie de cette troisième journée où nous traiterons la question de l'économie (théorie du capitalisme-théorie du socialisme), réservant à la seconde moitié celles de l'impérialisme mondial et de la guerre.

SUPERSTRUCTURE ET BASE ECONOMIQUE

Pour la presse et les partis de l' « ordre » toute la question consiste manifestement à découvrir la règle qui préside aux « successions » dans les régimes post-révolutionnaires. Le « césarisme », terme stupide qui soulevait justement la colère de Marx, n'est-il pas, à leurs yeux, le mécanisme normal de ces successions? De ces « César »-là, le XX^{e} siècle nous a donné une collection

magnifique qui attend son Plutarque : Hitler, Mussolini, Franco, Tito, Peron, Pavelich, Horthy, et autres oubliés, mais par-dessus tout STALINE dont la chute apparaît vraiment... abyssale. Assassin de la vie et de l'honneur de ses camarades, nullité scientifique pontifiant du haut de la chaire, généralissime de seules défaites, son nom ne sera bientôt plus cité que comme terme péjoratif !

Mais tous ces gens ne font pas, pour nous, l'histoire ; leur grandeur et leurs éclipses au lieu d'être la cause des événements, n'en sont qu'une projection passive.

La clef de notre interprétation de l'histoire est ailleurs, dans l'évolution des faits économiques de base et des rapports sociaux de production. Et c'est leur développement qui doit nous fournir l'explication, une fois encore, des coups de théâtre du XX^e^ Congrès.

C'est le soubassement matériel de la société et les forces qui y sont à l'action qui ont fait parler le XX^e^ Congrès comme il a parlé et l'ont contraint à dire ce qu'il a dit ; et pourtant ils sont en réalité tout autres que les textes les ont décrits et théorisés.

Il est donc particulièrement suggestif d'examiner ce que le Congrès a cru devoir « changer » en matière économique par rapport à Staline, dont les théories, il y a encore quelques mois, passaient pour valables aux yeux du parti communiste russe, du gouvernement et des partis étrangers qui en sont solidaires.

Le discours de Mikoyan n'a, disons-le tout de suite, dénoncé les erreurs grossières de Staline tant en ce qui concerne les lois applicables à l'économie russe que celles régissant l'économie occidentale (1) que d'une façon sommaire, et sans ordre logique.

Quant aux déductions non strictement économiques regardant l'évolution du capitalisme en Occident, le marché mondial, l'impérialisme, toutes les rectifications apportées au dernier Congrès aux thèses staliniennes sont AUTANT DE PAS CONTRE-REVOLUTIONNAIRES s'éloignant encore bien plus de Marx et de Lénine. Tout le tournant théorique et politique prouve que si Staline a été déchu, son autorité détruite, c'est qu'il n'avait pas encore assez « blasphémé » le marxisme-léninisme dont le petit-bourgeois s'imagine que le Congrès a voulu laver l'insulte ! L'autorité du marxisme-léninisme ne sera rétablie que lorsque ses effrontés « restaurateurs » d'aujourd'hui auront été renversés. En son temps, Staline contribua malgré lui à ce renversement. Aujourd'hui, ce sont eux, avec des matériaux que nous avons le droit et la volonté d'employer.

LES CRITIQUES DE MIKOYAN

Rien n'a été dit au Congrès en matière économique qui permette de conclure directement que quelque chose a été changé aux thèses de Staline sur l'économie russe, et surtout aux deux suivantes : *l'économie russe est celle d'une société socialiste ; dans la société socialiste, la production de marchandises et la loi de la valeur subsistent.*

(1) Nous les avons mises en évidence dans notre « *Dialogue avec Staline* ».

Nous savons déjà que, bien au contraire, Kroutchev a une nouvelle fois rejeté la thèse, acceptable en substance, de Molotov : *en Russie la construction des bases du socialisme est en cours.*

Nous ferons une autre parenthèse pour noter que le passage de la formule « *construction des bases* (industrielles) *du socialisme* » à celle de « *construction du socialisme* » correspond, en ce qui regarde le soubassement économique, à la transformation non moins frauduleuse de la formule de Lénine « *des pas vers le socialisme* » en celle de « *passage au socialisme* » employée par Kroutchev.

Mikoyan a exposé les positions extraordinairement cohérentes de Lénine pendant tout le cours de la Révolution de cette façon insidieuse : Lénine changeait tous les deux ans de perspective sur le cours révolutionnaire ; mais il a toujours eu raison ! Nous avons montré dans une étude sur la Révolution russe (1) que personne, ni Lénine, ni Jéhovah en personne n'a *toujours* raison, mais que Lénine eut terriblement raison *de ne jamais modifier*, justement, même dans les situations les plus tragiques, sa doctrine incomparable du cours de la révolution en Russie.

L'expression rigoureusement scientifique de « *pas vers le socialisme* », et de « *travailler à édifier les bases industrielles du socialisme* », Lénine l'a employée à bon droit jusqu'à sa mort, de même que Trotsky et Zinoviev jusqu'à ce qu'ils fussent assassinés.

La tâche du prolétariat dans la révolution anti-féodale est en effet d'accomplir une série de pas vers le socialisme, que redoutent la bourgeoisie et les opportunistes. Passant de la démocratie parlementaire bourgeoise à la dictature démocratique du prolétariat et des paysans, le prolétariat accomplit, avec les paysans pauvres, une première série de ces pas en avant. Il en accomplit une seconde en organisant l'industrie capitaliste d'Etat (dernière forme) à l'aide de la dictature du seul parti prolétarien, contre tout autre parti et toute autre classe. Mais en Russie cela ne signifie pas encore le socialisme : celui-ci ne viendra qu'*après* la révolution socialiste internationale, qui dépassera, politiquement, les formes intermédiaires entre démocratie et dictature.

Arrivé là, il ne devait plus être question ni en Europe (ou en Amérique), ni en Russie, de construire, mais bien de détruire. Tous les ardents appels de Lénine pour le recensement des ressources, l'organisation de la production, l'élévation des rendements et de la puissance de production furent autant de puissantes impulsions révolutionnaires pour que soient accomplis des *pas* vers le socialisme, pour que soient constituées les *bases* du socialisme. Il ne s'agissait ni de *construction* du socialisme, formule économique équivoque ; ni de *passage* au socialisme, formule historique défectueuse.

Ce sont deux puissantes forces de démolition, inséparables l'une de l'autre qui conduisent au socialisme : la Révolution et la Dictature. Quand celles-ci tiendront dans leur poigne d'acier les pays industriels avancés, et quand elles auront suffisamment détruit et extirpé les rapports capitalistes de production, le socialisme passera de lui-même, se lèvera de lui-même.

---

(1) En cours de parution dans « *Programma Comunista* », sous le titre « Struttura economica e sociale della Russia d'oggi ».

La conclusion suivante de Mikoyan est donc parfaitement opposée à la doctrine marxiste, nettements stalinienne et même sous-stalinienne : « Il est « important de révéler que selon Lénine, même lorsque le prolétariat est « contraint de recourir à la violence, le caractère fondamental et permanent « de la révolution et la prémisse de ses victoires est le travail d'organisation « et d'éducation, et non celui de destruction ».

Une pareille conception de la révolution est historiquement inconsistante et vide et s'éloigne du marxisme beaucoup plus que ne le fit le réformisme classique. Les Turati, les Bebel et les Bernstein l'auraient repoussée avec les mêmes arguments que ceux qui leur servirent à démolir les systèmes des Mazzini, des Webb et des Malon.

GLOSES A STALINE

En quoi essentiellement l'économie de Staline a-t-elle chagriné ses successeurs? C'est essentiellement sa doctrine de l'évolution du capitalisme contemporain qui a soulevé l'indignation de Mikoyan. Pour le reste, nous devons nous contenter d'une phrase très générale: « Il faut noter, à ce sujet, que *quelques autres thèses des « Problèmes Economiques* » réclament, si on les examine attentivement, une analyse approfondie de nos économistes, et une révision critique à la lumière du marxisme-léninisme ». Mais quelles sont ces *autres* thèses? Et dans quel sens doivent-elles être corrigées? Selon le marxisme-léninisme? Ou selon ces bousilleurs qui feignent d'avoir été autorisés par Marx et Lénine à modifier leur doctrine sous le prétexte qu'ils sont en présence des données nouvelles, fécondes et imprévisibles des situations apparues après la mort des maîtres? C'est là le comble de l'insulte au marxisme, mais aussi ce que depuis cinquante ans déjà, sous des formes diverses, tout opportunisme affirme. Mikoyan ne le dit pas encore, et le XX[e] Congrès non plus. Mais nous pourrons le lire sous leur plume quand on aura satisfait à la demande suivante de l'orateur: « Ce serait une erreur de taire le fait » que les chapitres du *Manuel d'Economie Politique* concernant la phase » actuelle du capitalisme — et en particulier le problème du caractère et » de la périodicité des crises cycliques, ainsi que ceux de l'économie politique » du socialisme — doivent être étudiés plus à fond et réélaborés. »

Sur l'économie du socialisme, nous ne pouvons donc dialoguer qu'avec Staline; voyons en quoi, par contre, Mikoyan rectifie Staline sur la question de l'évolution du capitalisme, et s'il le fait dans le même sens que nous.

« La théorie de la stagnation absolue du capitalisme est étrangère au » marxisme-léninisme. On ne peut penser que la crise générale du capita- » lisme détermine une telle stagnation de la production et du progrès tech- » nique dans les pays capitalistes. »

Cette condamnation décidée répond à la question suivante: « Un progrès technique et une augmentation de la production sont-ils possibles, dans le présent ou l'avenir, dans les pays capitalistes? » Et immédiatement après, vient cette critique, plus particulière, de Staline: « La thèse connue formulée par Staline dans les *Problèmes économiques* et selon laquelle, » après la division du marché mondial, le volume de la production dans des » pays tels que les Etats-Unis, l'Angleterre et la France se réduira », peut-elle nous aider à analyser la situation économique du capitalisme contemporain?

Non, cette affirmation n'explique pas les phénomènes complexes et contradictoires du capitalisme contemporain; elle n'explique pas l'augmentation de la production capitaliste advenue dans de nombreux pays après la guerre ».

Telle serait donc la faute de Staline. Il écrivait en 1952, c'est-à-dire à un moment où les indices économiques connaissaient, aux Etats-Unis, une baisse par rapport aux maxima des années de grâce où la guerre faisait rage en Corée. C'est pourquoi il voyait déjà proche le moment où le potentiel productif soviétique pourrait rattraper celui des plus grands pays industriels (en réalité, ce moment est encore loin, comme l'indiquent les chiffres du XX^{e} Congrès et les prévisions de Boulganine sur la base du VI^{e} plan quinquennal, qui se termine en 1960). Depuis, l'Allemagne occidentale est entrée dans la course et il semble que la première arrivée sera elle. En outre, dans les années qui suivirent la mort de Staline, les indices de la production et du revenu national américain ont recommencé à monter, atteignant en 1955 le maximum absolu.

LES LOIS SOMMAIRES DE STALINE

Staline avait en effet déduit de la division en deux du marché mondial après la guerre et de la perte des débouchés asiatiques, africains et européens des grands Etats capitalistes cette conclusion que les conditions d'écoulement sur les marchés allaient empirer et la production des entreprises diminuer.

Dans le même écrit, il se montre vraiment convaincu que la doctrine du parti évolue avec l'histoire et qu'il faut en rejeter et en substituer les parties « périmées ». L'agent de la substitution devait, naturellement, être lui, le grand pontife! Donc, à propos de l'évolution du capitalisme européen, il s'empare des ciseaux et se met en devoir de tailler des chapitres entiers dans l'œuvre de Lénine, de Marx et même, ce qui était du plus haut comique, de... Staline. C'est ainsi qu'il déclare sans fondements une théorie qu'il avait « énoncée avant la seconde guerre mondiale sur la stabilité relative des marchés à l'époque de la crise générale du capitalisme ». Mais inutile de perdre du temps à ce sujet, puisque l'auteur retire lui-même cette thèse bizarre et inutile.

Mais il éliminait du même coup une thèse de Lénine qui, au printemps 1916, énonçait qu'en dépit de sa putréfaction, « le capitalisme croît, dans son ensemble (à noter: *dans son ensemble*), à un rythme incomparablement plus rapide qu'auparavant ».

Or cette thèse est la thèse centrale du marxisme, et ce fut pure folie de la part de Staline d'imaginer qu'on pouvait s'en débarrasser. La conception marxiste de la chute du capitalisme ne consiste pas du tout à affirmer qu'après une phase historique d'accumulation, celui-ci s'anémie et se vide de lui-même. Ça, c'est la thèse des révisionnistes pacifistes. Pour Marx, le capitalisme croît sans arrêt au-delà de toute limite; la courbe du potentiel capitaliste mondial, au lieu de présenter une progression, puis une régression en pente douce, monte au contraire jusqu'à la brusque et immense explosion qui termine l'époque de la forme capitaliste de production, et change le profil de la courbe. Dans ce bond révolutionnaire, c'est la machine politique de l'Etat capitaliste qui vole en éclats, pour laisser place à celle du prolétariat qui dépérira au cours du développement. Mais étant un Etat capitaliste,

l'Etat de Staline s'est continuellement enflé au lieu de dépérir. C'est ce qui a obligé Staline lui-même, promu arbitre de science, à chasser de la théorie marxiste la loi du dépérissement de l'Etat, et d'y fourrer à la place la thèse vaine du « dépérissement du capitalisme ». Mais le capitalisme s'est bien gardé, naturellement, de dépérir!

Parvenu à ce point, c'est à une autre thèse, de Marx celle-là, que le Pontife et les sacerdotes de sa suite s'en prennent. « *On dit que le développement du capitalisme est régi par la loi de la diminution du taux moyen de profit; mais ce n'est pas vrai!* » Ainsi en a décidé Staline, et cette loi, il la change en celle — vraiment stupéfiante! — de la recherche du profit maximum!

OU IL FAUT ETEINDRE LE LANCE-FLAMME

« Si les exploits du lance-flamme dans la bibliothèque des classiques continue de ce train, il ne restera bientôt plus que les moustaches de l'artificier », disions-nous (on nous excusera de nous citer nous-mêmes) dans le *Dialogue avec Staline* (1) en polémiquant contre sa révision des lois intangibles de l'économie marxiste. Mais alors, tous tremblaient devant le « Moustachu ». Peut-être ne l'aurions-nous pas écrit dans une situation comme celle d'aujourd'hui, où des « justiciers » méprisables et cyniques, récidivistes de l'indigne « commerce des principes » stigmatisé par Marx dans son impitoyable critique du programme de Gotha, livrent au feu ses innombrables portraits.

Nous démontrions que la loi de la « baisse générale du taux de profit » énoncée par Marx était confirmée par *tout* le développement historique de la forme capitaliste de production, y compris dans la phase monopoliste et impérialiste des deux après-guerres. Nous ajoutions qu'à condition de la comprendre et de l'appliquer correctement, elle se conciliait parfaitement avec l'augmentation du taux de la plus-value (c'est-à-dire du travail non payé) et avec l'accroissement incessant de la *masse* du produit, de la masse de la plus-value et de la masse du profit. En effet, la masse du capital investi et accumulé dans la production croît de façon si impétueuse que le volume du profit total continue à augmenter dans des proportions gigantesques en dépit de la réduction progressive de son taux.

La pseudo-loi du « profit maximum » fabriquée par Staline lui servait à démontrer que le prolétariat s'appauvrit parce que les capitalistes (qui en Russie n'existeraient pas, paraît-il) profitent trop. Nous rétablissions également dans sa signification la loi marxiste de la *misère croissante*, avec des arguments qui vont bien plus loin que celui de Staline sur l'armée de réserve — ouvriers non employés — (qui n'existe soi-disant pas en Russie). Nous montrions que cette loi n'empêche pas que le revenu national, le revenu par tête d'habitant et le niveau de vie non seulement du citoyen, mais de l'ouvrier moyen s'élève au cours de l'histoire du capitalisme.

---

(1) Ch. « Profit et plus value », Troisième Journée. Matinée, p. 5

Mais lorsque les Pontifes — et les Conciles — sont désavoués, les doctrines immuables du marxisme sur les crises et catastrophe finale du capitalisme restent parce qu'elles sont coulées dans un tout autre bronze que les fragiles statues des dictateurs, et dans un autre acier que les coffres-forts de l'accumulation bourgeoise.

Nous concluions en montrant que la tâche de la révolution socialiste n'était pas de continuer à organiser la course à l'augmentation de la production, mais au contraire de s'appuyer sur une technique et une productivité du travail accrues pour réduire radicalement la durée et l'intensité du travail et le tourment qu'il inflige à l'homme.

Nous montrions enfin que face à la science économique américaine qui se vante d'assurer le bien-être en augmentant la consommation proportionnellement à l'inflation des produits, la polémique marxiste ferait bien mauvaise figure si elle en était réduite à reprendre les stupidités de Staline en matière de répartition du produit entre consommation et réinvestissements.

AUTRE VAIN FETICHE : LA TECHNIQUE

Lorsqu'ils auront consulté les titulaires des chaires universitaires, écouté les experts, mobilisé les techniciens à force de cours de formation accélérée et de missions à l'étranger, nous nous demandons en quoi la situation des hommes de Moscou dans cette polémique par dessus monts et mers sera meilleure. C'est pourtant sur ce piteux terrain de la « technique » que se sont placés tous leurs petits discours de congrès. Imbibés de la stupide idéologie de la « confrontation » et de l'émulation, de la supériorité du mode socialiste de production sur le mode capitaliste dont tous les pays devraient se convaincre l'un après l'autre (position ineffable!) par simple persuasion, ils trahissent un sot complexe d'infériorité à l'égard des pequenots désinvoltes et ivrognes d'Outre-Atlantique.

A en croire Mikoyan, là-bas en Russie, rien ne fonctionne : ni les hommes de science, ni les universités, les laboratoires, les instituts de recherche, les services de statistiques. Tout est à refaire, à recommencer à zéro pour tenter d'égaler les merveilles d'Amérique. Cet état d'esprit défaitiste fait pendant à l'émerveillement du public d'Europe Occidentale pour les jeux de la télévision américaine du genre « Quitte ou Double » où des primes en dollars viennent récompenser la « culture » d'un public abruti.

Toujours sur la base de sa théorie du « profit maximum », Staline avait écrit des choses scandaleuses sur la technique, soutenant que le capitalisme tendait à devenir toujours plus improductif, non seulement quant à la masse mais aussi quant à la qualité des produits et à revenir aux formes esclavagistes du travail qui existaient dans les premières entreprises employant des salariés, si cela lui procurait des profits supérieurs. Il ne voyait pas l'absurdité économique de la supposition ! Citons : « Le capitalisme est pour une nouvelle technique quand celle-ci lui promet des profits supérieurs. Il est contre, pour le retour au travail manuel (?!) quand la nouvelle technique ne lui promet pas (ou ne lui *permet* pas?) les profits maxima ». Ce serait alors « l'arrêt technique du capitalisme ».

Cette conception banale d'un capitalisme personnifié qui fait ses calculs et déforme à volonté les lois économiques a cessé de plaire. Non parce qu'elle foulait aux pieds le marxisme, mais parce qu'elle laissait Moscou sans arguments face à l'éléphantiasis mécanique et machiniste, à la conquête technique suprême de l' « automation » américaine et au lancement incessant de produits manufacturés toujours plus raffinés sur le marché mondial.

C'est pourquoi tous les orateurs du XX^{e} Congrès ont préconisé l'imitation des méthodes techniques occidentales dans tous les domaines. A leurs yeux, elles représentent en effet l' « optimum » dans tous les cas, et il n'est même pas permis de penser que, dans certains secteurs, des raisons de classe ou imputables aux lois économiques dispensent de les prendre pour modèle. Dans la soi-disant « émulation » entre la Russie et l'Amérique, cette dernière aurait gagné dès le départ, et c'est donc seulement en marchant sur ses traces que l'on pourrait bien faire.

Ceci est vrai. Non parce que c'était une aberration de Staline de mésestimer la technique capitaliste soumise au joug du profit, mais parce que, dans les deux camps, le but est le même: développer le capitalisme industriel, accélérer l'accumulation, augmenter le volume de la production. Et, comme nous le disions à chaque pas dans notre *Dialogue avec Staline*, la voie suivie à l'Est est celle-là même que l'Ouest a empruntée il y a un siècle.

Les Russes sont donc arrivés à la même formule que les Occidentaux: mettre en vente des marchandises plus alléchantes pour l'acheteur, afin d'induire celui-ci à consommer plus. La raison en est que la formule bourgeoise: *la consommation est le moyen, la production est le but*, est également en vigueur chez eux.

LE MERCANTILISME

La critique adressée par le Congrès à l'économie stalinienne s'est donc limitée à la partie descriptive de celle-ci. Dans une certaine mesure, elle défend le capitalisme contre l'accusation de négliger, pour un plus haut profit, les ressources de la science et une efficacité majeure de la technique productive.

Mais, dans l'ouvrage incriminé, Staline ne s'était pas contenté de révolutionner les lois marxistes de l'économie capitaliste. Il avait également rudement malmené celles de l'économie socialiste, et c'est surtout là-dessus qu'avait porté notre contradiction dans le premier *Dialogue*.

Nous attendions que les discours-fleuve de Moscou fassent la lumière sur ces points. Il n'en a rien été. Et rien non plus n'est venu suggérer que le dangereux mercantilisme que nous avions dénoncé ait reçu la moindre atténuation. Tout au contraire, la description des progrès économiques en Russie et la présentation des nouveaux programmes et des nouveaux plans contiennent des formules qui soulignent à outrance le caractère commercial de l'économie russe. Rien n'a changé, même dans le ton des formules imputées à Staline sur la société socialiste, le pays socialiste, la construction du socialisme déjà réalisée. On doit donc en conclure que la thèse favorite de Staline reste intouchée: dans l'économie socialiste, les produits sont des marchandises et les objets de consommation se payent en monnaie.

Staline affirmait que l'économie socialiste est avant tout dominée par la loi de l'échange entre équivalents. Nous avons déjà démontré par une profusion de citations de Marx, Engels et Lénine et nous n'y reviendrons pas ici,

que même le socialisme du stade inférieur n'est pas mercantile et que l'on reste dans les limites sociales et historiques du capitalisme tant que l'on produit et que l'on consomme des marchandises; que chaque fois qu'il y a paiement d'un salaire en monnaie, la force de travail est elle-même une marchandise. Nous avons réfuté l'argumentation sophistique de Staline selon laquelle ceci cesserait d'être vrai dès le moment où celui qui paie le salaire est l'Etat prolétarien. Nous lui avons opposé la thèse exacte qui caractérise l'Etat comme prolétarien justement lorsque son intervention dans l'économie a pour effet de réduire et enfin de supprimer la forme *salaire*, au lieu de l'étendre.

Nous avons enfin montré qu'il existe, pour des sociétés comme la société russe, un stade historique où l'Etat du prolétariat édifie des entreprises à travail salarié (ce qui est alors *un pas* vers le socialisme) mais qu'alors cet Etat n'introduit pas en contrebande sous l'étiquette de socialisme ce qui est du capitalisme et que, comme Trotsky et Zinoviev, il appelle les choses par leur nom.

Silence au Congrès sur tout cela. Mais, naturellement, ce qui se cache derrière ce silence c'est un stalinisme pire encore.

Une autre loi que Staline appliquait au socialisme était celle de l'augmentation du volume du produit en proportion géométrique. Nous soutenions que c'était là la loi même de l'accumulation capitaliste et qu'elle allait à contresens du seul *plan* socialiste possible: arrêt de l'augmentation de la masse des produits, diminution du temps de travail. Le nouveau plan quinquennal présenté au Congrès suffit, comme tous les précédents, à montrer que là aussi on est en économie des staliniens endurcis.

Dans sa conclusion, Staline avait établi « *la loi fondamentale de l'économie socialiste* » dans les termes suivants: « assurer aux exigences matérielles et culturelles toujours croissantes de l'ensemble de la société le maximum de satisfaction grâce à l'augmentation ininterrompue de la production socialiste et à son amélioration qualitative sur la base d'une technique supérieure. » Opposant grossièrement cette loi à celle qu'il avait inventée sur le taux maximum de profit, il ne soufflait mot de la diminution de l'effort de travail. Le XX^{e} Congrès ne nous a pas dit si cette partie de sa doctrine serait, elle aussi, réformée, ni si elle le serait dans le sens du marxisme-léninisme. A cet égard, on ne peut trouver d'éclaircissements ailleurs que dans la présentation du plan quinquennal, dans les indices économiques qu'il se promet de modifier d'ici 1960.

Rien ne permet donc de dire que les erreurs énormes de Staline en matière d'économie aient été éliminées dans un sens marxiste ou qu'elles le seront par la suite, dans les nouvelles études économiques que le Congrès s'est proposé de faire. Les anciens traités seraient à refaire de fond en comble: mais Mikoyan n'a pas compris combien il était énorme de dire que les recherches statistiques du puissant appareil d'Etat russe sont bien en arrière de celles que Marx et Lénine avaient conduites avec les moyens du bord, en savants travaillant dans la plus dure misère. Qu'ils aient, en dépit de cela, obtenu de meilleurs résultats, quelle plus grande honte, pour un Etat « socialiste » ?

Là aussi: pas de *retour* au marxisme-léninisme, mais un coup de barre sur la même voie de déroute, celle de Staline, ayant pour effet de s'écarter plus

encore, dans tous les domaines, du chemin indiqué par les grands maîtres de la doctrine révolutionnaire.

En substance, la succession historique des positions est la suivante :

Lénine place au premier plan la lutte générale du prolétariat de tous les pays pour abattre le capitalisme, qui mourra.

Staline — première époque — place, lui, au premier plan la construction de l'Etat russe, sans renoncer à la guerre ouverte avec l'Occident, qui sera vaincu.

Staline — deuxième époque — pose comme objectif de dépasser dans la production, la technique et la culture, l'Occident qui déclinera et succombera.

Avec les démolisseurs de Staline, il n'est plus question que d'une compétition pacifique avec le capitalisme occidental auquel on reconnaît la supériorité et le droit à la vie.

LA COURSE A L'ACCUMULATION

Pour Moscou, ce n'est pas l'explosion de la lutte des classes et du contraste entre forces productives et rapports sociaux qui doit décider du sort du capitalisme. C'est le fait que Son Evanescence l'Opinion Publique de chaque pays du monde se *convaincra de la « supériorité de socialisme »* sur la base de données comparées concernant les rythmes respectifs de la production à l'Est et à l'Ouest. Ainsi, pour nos gens, tout se ramène à une confrontation de chiffres.

En présentant le nouveau plan quinquennal, Boulganine a défini les termes de la situation qui se présentera en 1960. Kroutchev, dans son rapport d'ouverture, a établi une comparaison entre les différentes nations sur la base des chiffres de 1955. Il n'a fourni ni les indices absolus de la production industrielle, ni ceux par tête d'habitants. Il s'est limité à indiquer le rapport entre la production actuelle et celle de 1929, c'est-à-dire l'évolution au cours des vingt-cinq ans des cinq plans quinquennaux russes, mettant à l'indice 100 la production de tous les pays en 1929. Tandis qu'en Russie, l'indice actuel monte ainsi à 2.000 environ (ce qui suppose une industrialisation vingt fois plus grande), celui des pays occidentaux double seulement par rapport à 1929 et, s'élèvant seulement à 200, il apparaît dix fois plus petit que l'indice russe. Naturellement, la comparaison impressionne !

A ce point, tout le discours de Kroutchev tourne autour de la loi de « progression géométrique » qui, selon Staline, caractériserait le socialisme alors que c'est tout simplement celle de l'intérêt composé, familière à n'importe quel comptable.

Si je veux doubler le capital (ou bien le revenu, ou le produit) en vingt-cinq ans, il suffit que je mette en réserve et que je lui ajoute annuellement non pas les 4 % comme la division arithmétique pourrait le faire croire, mais environ le 3 %. Après vingt-cinq ans, cela me donnera en effet non pas 175, mais, par le jeu de l'intérêt composé, 200.

Pour obtenir maintenant non pas le double, mais vingt fois le chiffre de départ en vingt-cinq ans, il faut réaliser annuellement une augmentation non pas de 76 %, mais de 13 %. Il en résulte que le rythme d'accumulation en Russie est tout simplement trois fois plus grand (au lieu de dix fois) que celui des pays capitalistes les plus développés. L'effet démagogique risible

qui est recherché est de donner à entendre que le « socialisme » accélère la production trois fois plus vite que le capitalisme, et, ce faisant, triple donc aussi le bien-être et la félicité de l'humanité. Il ne reste donc plus aux peuples et aux citoyens libres de toutes les classes qu'à l'appliquer en tous lieux par libre choix et sans résistance.

Mais c'est là une telle monstruosité pour la science économique et le marxisme que même Joseph Staline n'aurait pas osé l'écrire.

L'AGE DU CAPITALISME

Le capitalisme accumule à un rythme rapide à ses débuts, à un rythme lent dans sa maturité. Historiquement, le rythme d'accumulation décroît (de même que le taux moyen de profit) tandis que la *masse* du produit du capital, du revenu, du profit et la puissance mondiale du Capital augmentent. Avec le socialisme, le *rythme* tombe au minimum et en théorie, sinon à zéro, du moins au rythme de l'augmentation annuelle de la population, c'est-à-dire, pour les pays les plus prolifiques, à 1 % : telles sont les conclusions marxistes en la matière.

Il est vrai que le capitalisme était né bien avant 1929 en Russie. Mais c'est cette année-là qu'après la première guerre mondiale et la guerre civile le pouvoir soviétique reprit l'initiative de l'industrialisation.

Lors de la Constitution de 1936, Moscou déclarait que l'industrie était sept fois plus forte qu'en 1913. Donnant l'indice 100 pour 1929, l'indice 417 pour 1937 le XX^{e} Congrès permet de conclure que l'industrie russe était à peine plus forte en 1929 qu'en 1914, une fois et demi environ.

Si donc on part, pour tous les pays, non plus de 1929, mais de 1913, la période considérée devient de quarante-deux ans ; le rythme d'accumulation des pays capitalistes ne change pas sensiblement (4 % environ), tandis que celui de la Russie tombe à 7,5 % en moyenne. C'est probablement celui auquel procédait déjà... le Tzar ! (Nous verrons cela plus loin).

Si nous pouvions considérer les quarante premières années du capitalisme en Angleterre, par exemple, ou en France, nous ne trouverions pas un chiffre inférieur aux 7,5 % russes, ni même aux 13 % des plans (cf. ci-dessus).

La règle est donc qu'un pays à peine sorti du féodalisme a un rythme d'industrialisation plus élevé qu'un pays de capitalisme déjà ancien. Si ce rythme était proportionnel au bien-être (au lieu de l'être, comme c'est en réalité le cas, à l'exploitation et au tourment du travail salarié), c'est non seulement le système capitaliste, mais féodal — et non le socialisme — qui gagnerait la compétition ; et pour quiconque est indépendant de nos illettrés nationaux en fait de marxisme, cela n'est un paradoxe ni économique, ni historique.

Nous pouvons donc vérifier que non seulement économiquement, mais aussi historiquement la Russie est un pays peu industrialisé. C'est pourquoi elle est obligée de *courir* afin de rattraper les pays occidentaux ; non pour l'honneur du socialisme, mais du fait de la concurrence impérialiste normale entre les divers capitalismes nationaux qui entrent *successivement* en lice.

LES INDICES PAR TETE D'HABITANT

Supposons que la Russie arrive en 1960 au même rythme d'augmentation de la prospérité nationale qu'en 1955; supposons en même temps que la présente conjoncture favorable en Amérique et dans l'Occident européen arrive à sa fin, comme si nous admettions qu'en Russie les « crises » ont été abolies par la construction du socialisme, tandis qu'elles persistent dans l'autre camp.

Selon Boulganine, la Russie produira alors 593 millions de tonnes de charbon fossile, contre 222 en Angleterre et 456 aux Etats-Unis. Elle sera donc au premier rang. Ceci en *chiffre absolu.*

Mais les planificateurs super-capitalistes de Moscou ont bien précisé qu'il s'agissait de battre l'Ouest non seulement dans les chiffres globaux, mais encore dans la production par tête d'habitant. Avec 220 millions d'habitants pour la Russie (c'est le chiffre qu'on donne aujourd'hui); 50 pour l'Angleterre et 160 pour les Etats-Unis, les indices seront les suivants: en Angleterre, 4,4 tonnes par habitant; aux Etats-Unis 3, et en Russie 2,7, c'est-à-dire qu'en dépit de la formule de Staline, elle restera en queue.

Aujourd'hui, on a: Angleterre 4,4; Etats-Unis 3; Russie 1,8. En avant donc, Russie industrielle capitaliste!

Prenons l'énergie électrique: 1960, Etats-Unis: 612 milliards de Kw.; Russie: 320; Angleterre: 77. Par habitant cela donne, en ordre décroissant: Etats-Unis: 3,8; Angleterre: 1,54; Russie: 1,45. Donc, l'infériorité est à la fois absolue et relative. Mais à l'état actuel, on a respectivement: 3,8; 1,54; 0,77. Cours donc, Russie!

Mais l'indice le plus probant est celui qui concerne l'acier, Sa Majesté l'Acier qui gouverne la Paix comme la Guerre, l'industrie légère comme l'industrie lourde, l'équipement comme la construction des maisons. Avec le plan ou aura en 1960: Russie, 68 millions de tonnes (contre 45 en 1955); Angleterre, 20; Etats-Unis, 106, soit, par tête d'habitant: Etats-Unis, 0,66; Angleterre, 0,40; Russie, 0,31 (contre 0,20 seulement aujourd'hui). En avant donc, Russie! Mange moins et produis plus d'acier!

Dans tout ceci nous avons supposé — avec la bonne opinion que Boulganine et Kroutchev ont de la Russie, mais aussi avec la mauvaise que Staline avait de l'Occident (et que le XX^{e} Congrès a corrigé en faveur de ce dernier!) — que la *production* en Occident et la *population* en Russie ne varieraient pas pendant les cinq années à venir.

Kroutchev nous a montré pourtant qu'un nouveau personnage, l'Allemagne de Bonn, était entrée en scène en reconstruisant à un rythme rapide son industrie, avec une technique et un niveau culturel auxquels Russes et Américains peuvent tirer leur chapeau. Population: 52 millions (en comptant les 8 millions accourus de l'Est et de l'étranger). Production d'acier en 1955: presque 20 millions de tonnes. Indice par tête d'habitant: environ 0.40, comme pour l'Angleterre. Quant au rythme de progression, il est non pas lent comme en Angleterre, mais rapide comme en Russie! Les données pour l'Allemagne, absolues et relatives, en masse et en rapidité, sont donc de premier ordre. Un axe industriel Etats-Unis-Allemagne l'emporterait donc en 1960 comme aujourd'hui sur un axe Russie-Angleterre-France. Le Japon ne vient qu'après ces champions.

AVEC LES VAINCUS OU AVEC LES VAINQUEURS?

Une autre loi est que les Etats industriels battus dans la guerre se mettent à « courir », tandis que les vainqueurs vont au pas. Là où la gigantesque pieuvre du capitalisme a vu ses tentacules mutilées, elle les reconstitue avec un pouvoir juvénile de régénérescence.

Empruntons à Kroutchev son tableau des rythmes de progression (moyennes annuelles de la dernière période quinquennale) de la production industrielle.

L'Amérique avance calmement avec 4,3 % par an; l'Angleterre plus calmement encore avec 3,5. La France, bien maltraitée par la guerre, monte à 6 % : c'est le vaincu qui gagne. L'Italie, battue militairement et mal dotée pour l'industrie a déjà atteint les 9,3 %. Le Japon et l'Allemagne, archi-vaincus, procèdent au même rythme impressionnant que la Russie, c'est-à-dire respectivement de 15 et 12,5 % par an. Avec 15 % par an, on gagne en cinq ans, non 75 % mais, comme nous l'avons vu plus haut, 100 %. En effet, d'après le tableau de Kroutchev la Russie est passée de 1082 à 2049 (de 100 à 190), l'Allemagne de 117 à 213 (de 100 à 182), le Japon de 115 à 239 (de 100 à 207). Sont-ce là les miracles du « *socialisme* » ? Sont-ce les miracles que Boulganine appelle et attend du prochain plan quinquennal, avec son augmentation de 65 % — de 100 à 165 — ce qui correspond au rythme modeste de 11,5 %? Dans les plans d'avant-guerre, ce rythme oscillait entre 10,5 et 13 %. (1)

Ce coup de frein aux investissements dans l'industrie pourrait en liaison avec la condamnation de Staline, sembler avoir un sens socialiste (le bluff propagandiste mis à part) au cas où il servirait à élever un niveau de vie désastreux, domaine où la comparaison avec les indices occidentaux est pessimiste. Mais, en réalité, il s'agit seulement d'une part de céder à la pression prolétarienne (par force!) et d'autre part, d'accuser l'infériorité militaire de la Russie face à l'Ouest impérialiste.

A propos de cette pression, il nous faudra dire par la suite quelque chose de l'agriculture et de la consommation, et souligner que, sous le couvert de leur prétendu « retour à l'économie marxiste », les discours du Congrès ont rendu un hommage plein d'envie à l'économie américaine, à la moderne théorie de Keynes, ainsi que, comme on peut le démontrer, à Malthus qui, par rapport à Marx, appartient à la préhistoire de la science économique.

Les lois du matérialisme historique contraignent l'idéologie à se mouler sur la structure sociale de base, en dépit des vaines résistances qui se manifestent dans les formulations fabriquées en série par les fanfarons du monde capitaliste tout entier. Voilà *la véritable confession* du XX^{e} Congrès, et non pas celle qui concerne les procédés bestiaux qui ont servi à extorquer leurs aveux aux accusés des procès des purges.

Société bourgeoise, congrès de style bourgeois, science économique bourgeoise : non, bien entendu, au sens *classique*, mais au sens *vulgaire*, *néo-vulgaire*, *super-vulgaire* de l'expression dont Marx usait avec un mépris inégalable.

---

(1) Les chiffres donnés pour 1950-55 diffèrent peu de ceux de 1946-55 dont nous parlons plus loin.

Dialogue avec les Morts

TROISIÈME JOURNÉE : après-midi

AGRICULTURE : AVANCE REDUITE

Les chiffres triomphaux des plans industriels, tant pour le dernier quinquennat que pour le nouveau, pourtant plus modeste (1), font place à des réticences manifestes et à un ton embarrassé dès que l'on passe à l'agriculture.

Comme de coutume, les chiffres fournis ne sont pas absolus, mais seulement relatifs à la première année des plans. Il ressort d'eux que les trois premières années du dernier quinquennat ont connu une stagnation, voire un recul de la production (spécialement dans les positions-clé des céréales et des textiles), tandis que les deux dernières (et particulièrement la dernière) étaient marquées par une certaine reprise. On a naturellement attribué celle-ci à de savantes mesures, alors qu'elle était tout simplement imputable à deux saisons qui, comme dans tous les pays, furent excellentes, la dernière étant même exceptionnelle.

Quoi qu'il en soit, l'augmentation réalisée pendant les cinq dernières années s'exprime par des chiffres bien modestes : 29 % pour les céréales ; 9 % pour le coton ; 49 % pour la fibre de lin ; n'ironisons pas sur les 107 % du... tournesol.

Exprimée par année, cette augmentation est beaucoup plus modeste que celle de la production industrielle dont le Congrès s'est tellement vanté et qui atteignait 13,1 % — au lieu des 12 % prévus (2), il est vrai. Pour les céréales en effet, l'accroissement annuel n'atteint même pas 3 % ; pour le lin, 8 %, et pour le coton, 1,8 %.

Encore ne faut-il pas oublier que pendant la même période, la population s'est accrue à un rythme supérieur à 1 %, si bien qu'il est permis de réduire d'autant les chiffres ci-dessus.

Voici ce que Kroutchev a rapporté. Voyons maintenant les prophéties de Boulganine.

---

(1) Il doit atteindre une augmentation de 65 % (et non de 70 %), alors qu'on prétend avoir maintenu le rythme de 85 % pour 51-56 : mais alors, pourquoi ralentir le rythme?

(2) Ce qui n'empêche pas que la prévision pour le prochain quinquennat ne dépasse pas les 11 %.

Avec lui, les chiffres ne sont pas absolument explicites. Par exemple, ils ne nous donnent pas les rythmes de l'augmentation annuelle escomptée pour la période 1956-60. Mais il nous en fournit un qui est si impressionnant qu'il s'agit naturellement de pure propagande: on veut augmenter la production globale du secteur agricole de 70 % au cours des cinq prochaines années, c'est-à-dire de 12 % par an!

En 1960, la récolte globale des céréales devra être portée à 11 milliards de pouds, chiffre qui, entre autres choses, « *permettra de satisfaire la demande croissante de la population en pain* ».

Au cours du dernier quinquennat, la production zootechnique est restée stationnaire, après un recul de plusieurs années, tant pour le bétail que pour les produits qu'on en tire (les seuls chiffres encourageants concernent les porcs: mais ne plaisantons pas!). Eh bien, on compte la *doubler* au cours du nouveau plan.

Selon une telle prévision, si du moins il était vrai que le prolétariat russe dispose aujourd'hui déjà du même nombre de calories que les prolétariats anglais et américains, il serait guetté, en 1960, par une épidémie d'indigestions et de maladies de foie (1er rang de l'U.R.S.S. pour les protéïnes animales)!

On croirait entendre le mot historique célèbre: « *S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche!* »

Pour permettre cette mirifique augmentation du cheptel (et de la qualité des repas du prolétaire russe!), on parle de défricher de vastes terres encore vierges pour les cultures fourragères, et spécialement le maïs qui représenterait 4 milliards de pouds sur les 11 milliards prévus (soit 1.800 millions de quintaux.)

Malheureusement, tel était déjà le but assigné au précédent plan, qui a été complètement manqué! Donc, même si l'on arrivait vraiment en 1960 à l'agmentation de 70 % promise, on serait toujours fondé à rapporter ce chiffre, non à une période de cinq ans, mais de dix: l'accroissement annuel tomberait alors de 12 % à 5,5 %. Mais c'est là un chiffre auquel on ne risque même pas d'arriver, si, comme on peut dès maintenant le prévoir, la campagne reste sourde à l'ordre de se mettre à courir.

Les plans d'avant-guerre s'en étaient tenus à la modeste prévision d'une augmentation de 1,4 % par an. Lorsque le cinquième Plan promit 8,5 %, ce n'était donc déjà qu'un simple bluff!

LA BRULANTE QUESTION AGRAIRE

Notre école a toujours présenté l'histoire de la question agraire comme la véritable clé de voûte de tout l'édifice de la géniale doctrine de Marx. En cela nous sommes fidèles à la lettre aux formulations de celui-ci, et nous avons beaucoup fait pour le démontrer. C'est de même la question agraire qui se trouve à la base de la conception défendue par Lénine sur les phases successives du développement historique et social en Russie, conception absoment orthodoxe et qui n'innove en rien par rapport à Marx.

Le magnifique effort scientifique de Marx dans le domaine de la question agraire a pour couronnement *une thèse historique de première importance:* LA FORME CAPITALISTE DE PRODUCTION REPRESENTE UNE IMMENSE CONQUETE EN CE QU'ELLE FACILITE A L'HOMME LA CONSOMMATION DES PRODUITS MANUFACTURES LES PLUS VARIES; PAR CONTRE ELLE LUI REND RELATIVEMENT PLUS DIFFICILE CELLE DES PRODUITS ALIMENTAIRES ET DE L'AGRICULTURE EN GENERAL.

Dans la civilisation mercantile et bourgeoise d'aujourd'hui, les hommes ont beaucoup de fer, mais peu de pain: de là le cri du grand agitateur Blanqui invitant les prolétaires à se libérer de cette condamnation: *qui a du fer a du pain!*, à condition d'apprendre à s'en servir dans la guerre de classe au lieu de le travailler à l'usine. Si chez Marx et Lénine, cette révolte généreuse et désespérée s'élève au niveau d'une science de la révolution et de la dictature du prolétariat, ils n'ont pas renié Blanqui sur ce point.

Pour développer sa lumineuse théorie, Marx constitue *le modèle ternaire de la société bourgeoise* (laquelle n'est pas composée de deux classes seulement) que Lénine adopte et revendique à chaque pas. Notons ici que seuls des imbéciles peuvent se trouver embarrassés par le fait que Marx fit sa découverte en étudiant la société anglaise du XIX^{e} siècle dont l'agriculture semblait libérée à tout jamais de la prolifération de formes rurales impures, caractéristiques de la féodalité, tandis que la plus brillante application en a été faite par Lénine pour la Russie du XX^{e} siècle où, justement, on butait à chaque pas contre les obstacles accumulés par un moyen-âge attardé.

Modèle ternaire, disions-nous; il se compose chez Marx du *propriétaire foncier*, qui a le monopole légal de l'ACCES A LA TERRE et qui touche la RENTE; de *l'entrepreneur capitaliste*, qui a celui des moyens de production (capital courant) aussi bien dans l'agriculture considérée comme industrie que dans l'industrie proprement dite et qui touche le PROFIT; du *travailleur salarié* (aussi bien agricole qu'industriel) qui, privé de terre et de capital, n'a que sa force de travail et touche le SALAIRE.

Tous les pays bourgeois sont pleins de formes hétérogènes qui échappent à ces trois types du modèle. Par exemple, le fermier et le métayer sont des types hydrides du deuxième et du troisième types: ils fournissent le capital d'exploitation et le travail personnel, et ils touchent, en nature ou en monnaie, un revenu cumulant profit et salaire. Le paysan propriétaire est un hybride des 3 types : il a la propriété de la terre, le capital d'exploitation et la force de travail : il devrait recevoir à la fois rente, profit et salaire. Le bilan de ces formes mixtes montre pourtant que leurs représentants sont non au-dessus, mais au-dessous du niveau historique, économique et social des salariés.

Dans une société pleinement bourgeoise, ceux-ci les dépassent de mille coudées parce que *seuls* ils possèdent le pouvoir magique découvert par Marx de faire sauter l'enveloppe dans laquelle cette société est enfermée. Les types hydrides, au contraire, sont rivés sans espoir à la conservation, aujourd'hui, et demain à la contre-révolution.

Ces couches paysannes ont joué, il est vrai, un grand rôle révolutionnaire dans les sociétés pré-bourgeoises et dans les périodes de transition au capitalisme : mais ce rôle est achevé. Marx et Lénine le savaient parfaitement,

sans pour cela se croire obligés de modifier le moins du monde la doctrine et le programme communistes.

LA SOCIETE RURALE EN RUSSIE

Décrivons donc la société rurale de la Russie d'aujourd'hui. Nous disposons pour cela de données irréfutables (1).

Le rôle tenu dans le modèle par le propriétaire foncier de même que celui de l'entreprenur capitaliste est, dit-on, passé à l'Etat. Toute la population de la campagne serait donc constituée par des travailleurs salariés?

En fait, une telle réponse s'applique tout au plus à une minorité encore restreinte de cette population, aux travailleurs des sovkhoses, c'est à dire des des entreprises agraires collectives gérées par l'Etat.

Une minorité réduite (mais l'est-elle tellement?) reste répartie entre des formes petites bourgeoises, hétérogènes au modèle de Marx, sans parler de formes plus archaïques encore et échappant aux statistiques pour des raisons trop longues à développer.

La grande masse de cette population est groupée dans les kolkhoses. Or le kolkhosien est un personnage double, puisqu'il travaille dans sa propre petite entreprise en même temps que dans la vaste entreprise collective du kolkhose. Confrontons ces deux aspects du personnage avec notre modèle classique.

La propriété de la terre revient à l'Etat. Le kolkhosien ne serait donc propriétaire ni à titre collectif, ni à titre individuel. Il faut noter, toutefois, qu'une distinction entre *propriété* et *jouissance* n'a, dans le domaine économique, aucun sens. En tant qu'entreprise collective, le kolkhose est le véritable propriétaire du sol, puisqu'il vend ses produits à l'Etat et qu'il ne lui paie pas de loyer pour la terre. De même, le kolkhosien est propriétaire de son champ, puisqu'il en consomme ou en vend les produits sans payer de loyer ni au kolkhose, ni à l'Etat.

Mais même si nous renoncions à cette position (en faveur de la thèse de la « propriété étatique de la terre »), il n'en resterait pas moins qu'après comme avant le XX^{e} Congrès, la maison d'habitation est remise en *propriété* véritable à la famille kolkhosienne *fondée sur l'héritage.*

On peut se référer pour preuve aux promesses des orateurs du récent Congrès (2) d'augmenter le nombre des habitations rurales en autorisant la constitution de Mutuelles foncières, semblables en cela aux Mutuelles occidentales et au lourd système américain des hypothèques. Il est possible d'ailleurs, que la « lutte émulative » ait sous peu pour effet une extension du même système aux villes, où les salariés industriels pourraient bien devenir propriétaires de leur logement.

---

(1) Pour un rappel plus détaillé des vues de notre école et de notre parti sur la question agraire voir les articles parus dans *Programma Comunista,* décembre-janvier 1953, et du n° 1 à 12 (janvier à juillet 1954).

(2) Ainsi qu'à la réponse de Staline à Notkin (*Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*) et à la Constitution de 1936 de l'U.R.S.S.

Il est donc indiscutable que le kolkhosien se présente tout d'abord sous l'aspect d'un *propriétaire foncier.*

Il a, en second lieu, l'aspect d'un *capitaliste.* (Nous ne voyons pas que, sur ce point, le XX^e^ Congrès ait démenti Staline!). Le kolkhose dispose en effet d'un capital d'instruments agraires et de matières premières diverses qui est *propriété d'entreprise, et non d'Etat.* Seules les grandes machines appartiennent à l'Etat, et les kolkhoses doivent lui en payer la location. En tant que producteur indépendant, enfin, le kolkhosien a la propriété du capital d'exercice (animaux, instruments agricoles, semences). S'il est propriétaire du capital d'exercice agricole, il est donc aussi, tout comme le fermier occidental, *entrepreneur* et il touche, comme lui, un profit.

Le kolkhosien a en troisième lieu l'aspect d'un *salarié.* Il est tel quand il abandonne son lopin de terre pour faire des journées au kolkhose. Ce dernier porte à son crédit les heures de travail effectuées et les lui paie au moment où l'entreprise répartit son produit brut entre ses membres selon les normes en vigueur.

Pourquoi donc le kolkhosien, c'est-à-dire le paysan russe (admettons, pour simplifier, que les travailleurs des sovkhoves sont « compensés » par ceux qui travaillent sur des terres n'ayant même pas atteint le niveau du kolkhose) devrait-il donc être différent des paysans des autres pays, petits bourgeois jusqu'à la moelle ?

Quel sens cela a-t-il de parler de *propriété socialiste,* qu'il s'agisse du kolkhose comme ensemble ou de la famille kolkhosienne? C'est encore moins le cas de le faire que pour les entreprises industrielles de l'Etat: pour l'industrie, notre objection s'appuie sur la forme de production *salaire* et sur la forme de distribution *marché.* Ainsi, le seul terme marxiste qui convienne est celui de *capitalisme d'Etat.*

Dans l'agriculture, seuls les sovkhoses en sont au stade du capitalisme d'Etat: la forme du kolkhose, elle, n'est que semi-capitaliste, parce que seul son aspect coopératif est capitaliste; dans son aspect familial au contraire, se mêlent des formes de capitalisme privé et des formes hétérogènes au modèle de Marx, c'est-à-dire des formes hybrides de rente foncière, de profit du capital d'exercice et de salaire individuel.

Le XX^e^ Congrès a-t-il trouvé à redire à cela? A-t-il là aussi « annulé » les thèses de Staline?

UNE INFORMATION AMERICAINE

Le 21 mars 1956 (le XX^e^ Congrès s'était terminé le 25 février), l'Associated Press communiquait de Moscou une information dont nous n'avons pas trouvé confirmation de source soviétique, mais que nous ne traduisons pas moins mot pour mot:

« *Les rouges administrent une amère pilule aux paysans:* Le Kremlin est désormais lancé dans la phase décisive de la guerre qu'il mène depuis 29 ans contre la paysannerie soviétique.

» L'objectif est de transformer toute la population rurale soviétique en travailleurs sans terre et en salariés de l'Etat.

» Le gouvernement soviétique a publié un nouveau recueil de directives pour les collectivités agricoles. Certaines d'entre elles, les plus importantes,

tendent à réduire sévèrement les dimensions des champs et des maisons privées appartenant aux paysans kolkhosiens et à limiter (et éventuellement à abolir) les droits des paysans à posséder un capital d'exercice privé.

» Les paysans des kolkhoses et leurs familles forment la grande majorité de la population agraire soviétique: ils constituent environ la moitié de la population totale.

» A présent, la plus grande partie du pays est cultivée par les kolkhosiens. La distribution des produits des terres kolkhosiennes est strictement contrôlée par l'Etat.

» Un pourcentage important des kolkhosiens ne pourrait pas vivre avec ce qui leur échoit en contre-partie de leur travail sur les terres collectives et assure son existence en cultivant des lopins de terre individuels avec un petit capital d'exercice privé qui souvent consiste en une vache, un porc et quelques poules.

» Les nouvelles directives communistes (!) tendent à réduire de façon draconienne ces lots individuels et à éliminer le capital d'exercice privé. Le but est de contraindre les paysans soit à travailler uniquement sur les terres collectives, et donc à tomber entièrement sous la dépendance de l'Etat, soit à abandonner la campagne pour aller travailler dans les usines.

» C'est une amère pilule pour les paysans russes.

» En dernière analyse, le Kremlin peut se tenir prêt à user de la force brutale pour mener à bon terme son plan, tout comme Staline le fit à l'époque de la collectivisation des petites entreprises agricoles, quand des millions de paysans à qui on avait confisqué leur grain mouraient de faim, époque qui ne prit fin qu'avec la soumission de toute la classe paysanne.

» Cette fois, le gouvernement n'aura probablement pas besoin d'user de la force. »

Cette information suggère deux questions difficiles:

1. La collectivisation générale de l'agriculture par l'Etat est-elle dans les plans du gouvernement soviétique?
2. Si oui, un tel plan aurait-il quelque chance de succès?

Dans l'affirmative, on pourrait poser une troisième question: cette transformation économique aurait-elle un contenu socialiste?

Eh bien, nous répondrons NON! les trois fois.

LES CISEAUX DES PRIX

Ce qui a été dit au XX[e] Congrès suffit indubitablement à établir que la question du rapport entre industrie et agriculture est inquiétante et que l'avenir est, à cet égard, très sombre.

Beaucoup d'orateurs ont déploré que les coûts de la production industrielle soient trop élevés par rapport à ceux des pays bourgeois. Malgré cela, il est certain que les prix des objets manufacturés baisse et c'est ce qui permet d'affirmer, bien qu'avec des exagérations évidentes, que le standard de vie moyen et celui des ouvriers urbains connaît une certaine amélioration. Par contre, le prix des produits alimentaires vendus au détail par les magasins d'Etat n'a pu être maintenu suffisamment bas que grâce à un important sacrifice budgétaire.

C'est pourquoi on propose aujourd'hui deux choses: en finir avec la réduction des prix de détail; augmenter, comme on l'a déjà fait, les prix de gros auxquels l'Etat achète les produits aux kolkhoses. En même temps, on sonne l'alarme parce que les produits distribués par le réseau des sovkhoses sont trop chers, et l'on décide que le troisième type d'institutions agricoles, les stations de Machines et Tracteurs devra accéder à l'autonomie économique, c'est-à-dire vivre de la location saisonnière des grosses machines agricoles aux kolkhoses.

Evidemment, tout ceci ne peut que retomber sur l'économie d'Etat et sur ses dépendants, salariés de la ville et de la campagne, et se concilie donc mal avec la perspective d'une augmentation du salaire réel moyen.

Les seuls qui puissent, en général, retirer un avantage de cette situation sans issue, soit comme consommateurs, soit comme épargnants, et peut-être comme accumulateurs de capital (1) sont les membres des kolkhoses qui cumulent le revenu de leur travail et le produit direct de leur petite exploitation familiale.

On n'a rien dit au Congrès qui puisse constituer une menace pour les kolkhosiens de plus en plus attachés à la possession des terres. Au contraire, on a parlé avec insistance non seulement de l'amélioration de l'habitat rural, mais aussi de l'augmentation (et non de la *réduction*, contrairement à l'information américaine) du cheptel et d'autres réserves privées. En tant que collectivités, les kolkhoses ont, en outre, été vivement encouragés à augmenter la quantité des produits et les rendements globaux tant pour les cultures que pour l'élevage, et ceci, comme à l'habitude, en faisant de la publicité à de bons exemples aussi sporadiques que propres à encourager l'émulation.

La transformation draconienne de tous les kolkhoses en sovkhoses ne semble donc pas prévue par les milieux officiels. La seule chose que l'on ait apprise est que les sovkhoses se sont beaucoup développés et cultivent 24.5 millions d'hectares en 1955 contre 14,5 millions deux ans auparavant. On ne peut pourtant en déduire que la différence ait été enlevée aux kolkhoses, étant donné la surface encore plus grande des terres nouvellement mises en culture, paraît-il, et de l'absence d'une véritable statistique de la population et de la répartition des terres qui sont évaluées de façon contradictoire et interdisent une analyse plus approfondie.

Les chiffres indiqués concernent les surfaces ensemencées. Pendant les deux premiers plans quinquennaux, les sovkhoses se sont beaucoup développés; ensuite, les kolkhoses l'emportèrent de beaucoup. En 1935, les surfaces ensemencées par les sovkhoses atteignaient déjà 10 millions d'hectares, c'est-à-dire guère moins que dix-huit ans après, en 1953.

C'est donc la forme du kolkhose qui a triomphé en Russie. Pourtant on nous annonce une avance remarquable des sovkhoses en 1953-1955. Pourquoi alors se taire sur l'extension qu'on entend leur donner en 1960? Veut-on aller ou non à un capitalisme d'Etat à la campagne? En 1938, les kolkhoses possédaient déjà, à coup sûr, plus de 500 millions d'hectares, dont presque

---

(1) L'accumulation ne disparaît qu'avec l'abolition du droit d'épargne. Et c'est aussi avec cette abolition que naît le socialisme.

200 *millions* étaient ensemencés, tandis que l'économie agraire d'Etat était largement minoritaire. Selon des chiffres de la F.A.O., les surfaces cultivées en Russie se seraient élevées en 1947 à 225 millions d'hectares; le chiffre est aujourd'hui bien supérieur, mais le système du kolkhose continue à prédominer nettement: voilà le fait essentiel.

En 1938-39, l'Etat industriel a acheté les 88 % de ses grains aux kolkhoses, les 11 % à *ses* sovkhoses et le 0,2 % à des entreprises individuelles. Cette quantité globale représentait, selon Staline, les 40 % de toute la production.

Les surfaces ensemencées ont été, en 1913, de 105 millions d'hectares; en 1941, de 137 millions d'hectares, dont, respectivement, 94 et 102 millions pour les céréales. Kroutchev a admis que ce dernier chiffre n'a pas varié en 1950 (102,9 millions); il s'est élevé à 126,4 en 1955.

Avec l'amélioration des rendements, la récolte totale des céréales est passée de 800 millions de quintaux en 1913 à 1.200 millions en 1937 (Cf. *La Coltura sovietica*, Einaudi, N.I, luglio 1945).

Elle s'est donc accrue d'une fois et demie en 24 ans, ce qui représente une augmentation annuelle d'à peine 1,5 %, c'est-à-dire du même ordre de grandeur que celle de la population.

Si on atteint réellement en 1960 les 1.800 millions de quintaux de céréales promis, cela signifie qu'aujourd'hui on n'en est encore qu'à 1.050 millions environ: où est donc « l'avance »? Rappelons simplement que le but de Staline, avant que la guerre ne ravageât les greniers russes, était d'atteindre une production de 8 milliards de pouds (soit environ 1.300 millions de quintaux). En fait d'avance, nous voilà en nette régression!

Le travailleur russe d'aujourd'hui a à manger grâce à *un* fait historique — imputable pour moitié à la révolution bourgeoise et pour moitié à des éléments sous-bourgeois — que nous laissons à Pawlovsky, auteur des écrits cités, le soin de dire: « L'industrialisation a eu cet effet certain que l'agriculture de l'Union soviétique n'est plus contrainte *par insuffisance de la demande intérieure à vendre ses produits sur le marché mondial, avec des prix d'achat au producteur extrêmement bas.* » L'industrialisation... et le rideau de fer!

L'ouvrier russe a fait la révolution, mais il paie le pain plus cher que le capitaliste étranger.

Il n'en reste pas moins (cf. « *Dialogue avec Staline* ») que, dans les économies asiatico-féodales, la formation de marchés nationaux est une révolution authentique.

ANTITHESE INSOLUBLE

La politique agraire du régime de Moscou prendra-t-elle le chemin du grand capitalisme ou du petit sous-capitalisme? Cette incertitude traduit à nos yeux l'impossibilité, pour une forme de société résolument mercantile, de sortir de la contradiction entre agriculture et industrie manufacturière. Dans l'exposé « énergique » présenté par Mikoyan, c'est le remède petit-bourgeois et non pas le totalitarisme rural d'entreprise de salariés annoncé par l'Associated Press, solution audacieuse à la Ricardo, qui a semblé prévaloir. A son époque, Ricardo voulait en effet que l'Etat capitaliste confisquât toute la rente foncière et réduisît à deux les grands types de la société bourgeoise:

l'entrepreneur et le salarié. Marx démontra prophétiquement que ceci ne serait pas une victoire pour le prolétariat qui aurait continué à supporter tout le poids de l'exploitation et que c'était en outre une utopie dans les limites du capitalisme mercantile: aucun code bourgeois n'a en effet aboli le droit de posséder la terre, et le droit soviétique pas davantage. Sur la base de la même doctrine, ce dernier ne pourra pas sortir de la forme kolkhosienne dans laquelle une fraction considérable de la terre — et avec elle le capital investi — reste morcelé.

Les paroles de Mikoyan sont les suivantes: « La principale tâche (lisez: après la mort de Staline) consistait à liquider le retard de l'agriculture, d'éliminer le déséquilibre existant entre le développement de l'agriculture et celui de l'industrie, déséquilibre *particulièrement dangereux* pour notre pays et dont l'accentuation ultérieure serait un *obstacle sérieux* à notre développement. »

Que faire alors? « Cette tâche a été remplie par une série de mesures telles que l'élévation de *l'intérêt matériel* des kolkhosiens, et le défrichement de terres vierges et incultes. En deux ans, 33 millions d'hectares de nouvelles terres ont été mises en culture. Pouvions-nous rêver de semblables résultats dans le passé? »

Ce que ces messieurs ne peuvent même pas *rêver*, c'est de résoudre la contradiction insoluble existant entre l'industrie et l'agriculture, tout en maintenant entre elles le lien mercantile.

Mikoyan trouve un réconfort dans une comparaison avec ce qui s'est passé en Amérique où le gouvernement résoud le problème, non pas en défrichant des terres nouvelles, mais en enlevant 10 millions d'hectares à la culture, sous le prétexte qu'elle produit trop de denrées. Il en déduit que les contradictions du capitalisme sont inguérissables. Mais du point de vue marxiste, cette explication vaut également pour la Russie: si l'on se pose pour but l' « émulation » avec le capitalisme, comment échapper à la loi qui veut que dans ce régime l'agriculture régresse tandis que l'industrie « court »? *Dans l'agriculture*, donc, l'émulation va-t-elle être à qui sèmera le plus, ou à qui sèmera le moins? Lorsque Mikoyan rompt à son tour une lance en faveur de la cause de l'émulation dans ces termes catégoriques: « Nous, citoyens soviétiques et le peuple américain acceptons avec plaisir cette émulation », n'est-ce pas pure rhétorique?

REVOLUTION ASINESQUE

L'Unita (1) du 10 avril 1956 donne la nouvelle de l'appel du XX[e] Congrès aux soviets sous la forme d'une invitation à doubler (*sic!*) la production agricole en 3 et même en 2 ans — et pour l'Ukraine, aussi fertile qu'on veut, en seulement 1 an! Voilà ce que devient la science de la planification après une cuite « émulative » au whisky!

Quelle est la prévision sur le rythme à observer, dont nous avons vu qu'il était pratiquement rivé au maximum de 1,5 % par an? Au lieu d'augmenter de 70 % en 5 ans, la production agricole devrait donc — après calcul — doubler en 3 ans? Alors on a calculé que le rythme annuel d'augmentation

(1) *Unita*, organe central du Parti communiste italien.

serait de 26 %? En deux ans, le rythme s'élèverait à 42 %, et en un an l'accroissement devrait être de 100 %, c'est bien clair? S'il existe des programmes, comment un simple « appel » peut-il quadrupler le rythme qu'ils avaient simplement *prévu* et multiplier par « 12 » celui qu'avait promis le VI[e] Plan, déjà truqué pourtant?

Selon la même source, il serait également certain qu'en 1956 la production de viande aura doublé: on peut seulement en déduire que la consommation de whisky a quadruplé, puisqu'il serait peu... émulatif de parler de vodka. Si l'on veut deux fois plus de viande, il faut doubler le patrimoine zootechnique national: c'est faisable pour les lapins et les rats, mais même pas pour les porcs. Quant aux bovins, ils comprennent les taureaux, les bœufs, les veaux et les génisses, et naturellement les vaches. Or une vache met presque un an à faire un veau et produit du lait pendant presque autant de temps. Celui qui veut augmenter la quantité de bétail pendant ce temps ne peut aller contre ces limites naturelles. Même la technique de la fécondation artificielle ne peut pas faire gagner beaucoup de temps. Mais pour ne pas nous rendre fastidieux à force de chiffres, nous nous contenterons de relever que le meilleur zootechnicien du monde n'a qu'un seul moyen de produire deux fois plus de viande: ou d'acheter du bétail à l'étranger ou de manger les animaux de son élevage... et voir le cheptel se réduire de 100 %.

La Hollande est un pays d'élevage de premier plan. En 1938, elle possédait 2.817.000 têtes de bovins. Les Allemands s'emparèrent d'une bonne partie de ceux-ci, et en 1948, son cheptel ne se montait plus qu'à 2.222.000. En 1953, elle avait de nouveau porté celui-ci à 2.930.000, ce qui est, pensons-nous, un record technique imbattable, car cela donne une augmentation de 31 % en 4 ans, soit 7 % par an.

Comment donc expliquer les énormes mensonges des 26 ou 42 et 100 % d'augmentation du cheptel diffusés par la presse communiste d'Occident? Par le fait que le nombre des ânes en Italie va bien « miraculeusement » doubler, lui, en l'espace d'un an, grâce à cette presse à sensation qui bavarde de la « révolution culturelle » advenue à Moscou? Ne plaisantons pas! La réponse sérieuse est: par une digne émulation avec les grandes bourriques yankees!

L'appel lancé aux kolkhosiens pourrait toutefois rappeler dans le ton la nouvelle lancée par l'agence Associated Press. La quantité de bétail russe n'est pas inférieure à celle du bétail hollandais. Il s'agit peut-être de menacer les paysans russes, afin qu'ils ne mangent pas, *dans le sanctuaire de leurs foyers*, la viande qui devrait être distribuée au prolétariat des usines? Il serait alors plausible qu'en un an l'ouvrier qui n'a aucune réserve alimentaire reçoive une quantité double de viande. Que déduire de cela? Des conclusions immenses!

Selon Staline et contrairement à Jarochenko, la propriété paysanne individuelle engendre, dans la forme hybride du kolkhose, des rapports de production et donc de classe. Le prolétariat salarié des usines comme des sovkhoses — auxquels apprenons-nous, aurait été étendu le droit de posséder de petits jardins privés — est la classe exploitée non seulement par l'Etat, mais par une paysannerie privilégiée.

Elle a faim non de viande, comme nous le savons, mais de pain et pourtant elle ne peut plus envoyer dans les campagnes les bataillons d'approvisionnement des années glorieuses de la Révolution.

Aujourd'hui que l'on renie la dictature, ces bataillons seraient un objet de scandale; en effet un Nenni ne pourrait plus prétendre, en âne qu'il est, qu'il s'agit de « liquider le communisme de guerre » pour introduire une démocratie constitutionnelle et soumettre l'Etat et plus encore le parti à une magistrature en toge!

L'Etat qui réclame de participer à « l'émulation » mondiale, est donc une basse démocratie rurale, sordide et béotienne, qui fait montre de sa servitude à l'égard du grand capitalisme international et qui lui vend la peau de l'héroïque prolétariat de Russie et du monde poignardé dans le dos de façon pire encore qu'en 1914, par les dirigeants syndicaux et parlementaires qui ont grandi sur sa démoralisation. Il n'est pas encore temps de mettre fin par le fer à la sinistre carrière de cette clique: c'est une joie qui attend la génération naissante.

QU'EN PENSAIT STALINE?

Staline était un partisan décidé de la conservation du kolkhose et dans sa brochure, il repoussait toutes les propositions tendant à « réformer » ce système. Les camarades Sanina et Vengser avaient demandé que « l'on exproprie le kolkhose », c'est-à-dire que l'on déclare sa propriété « propriété de tout le peuple » et ceci « à l'exemple de ce qui, à l'époque, avait été fait pour la propriété capitaliste (lisez: industrielle) ». Staline est net: cette proposition est absolument erronée, et indiscutablement inacceptable.

C'est pourtant cette proposition que reprend l'information de l'Associated Press, mais répétons-le, rien ne prouve encore que le XX^{e} Congrès ait donné raison à ces deux camarades contre le *quos ego* de Staline.

Les arguments de Staline étaient pourtant ineffables: la propriété kolkhosienne est une propriété socialiste (voir plus haut) et nous ne pouvons nullement en user avec elle comme à l'égard de la propriété capitaliste. Et il ajoutait: la propriété kolkhosienne n'est pas la propriété de tout le peuple, mais il ne s'ensuit pas du tout que la propriété kolkhosienne ne soit pas socialiste! Evidemment, puisque nous sommes dans le régime du Grand Prêtre qui laisse sur tout ce qu'il touche l'empreinte du « socialisme »! L'usine, propriété de l'Etat, le territoire du kolkhose et ses installations, les lopins de terre des paysans et leurs maigres réserves sont propriété, oui, mais avec l'estampille du socialisme. Et nous qui avions toujours cru que socialisme signifie propriété d'aucun, système de non-propriété!

Pour combattre l'idée d'une étatisation du kolkhose, Staline pontifiait, tout en se permettant de citer Engels sur le passage de la propriété de groupes et de personnes à l'Etat qui n'était pas la meilleure forme de socialisation! Et ceci sous le prétexte que l'Etat est voué au dépérissement! Dans notre premier Dialogue, nous avons montré que la même critique d'Engels à l'étatisation (celle que Bismarck imposa aux chemins de fer) peut également prouver que les formules de transfert de la propriété à la Nation, au peuple et même à la société (formule pourtant meilleure) n'ont rien à voir avec le programme communiste. En termes marxistes, on ne pourrait parler que de

la propriété d'un Etat de classe, du prolétariat dominant et exerçant la dictature. Mais la division de la société en classes — l'Etat politique et la dictature et la propriété quelle qu'elle soit disparaîtront en même temps.

Pour revenir aux formules de Staline, le XX^e Congrès les considère-t-il comme correctes? Sans aucun doute; les siennes sont même encore plus pro-capitalistes.

EMULATION DANS L'ANTI-MARXISME

Staline avait consacré un des chapitres les plus longs et les plus vifs de ses « *Problèmes économiques* » à la critique de L.D. Iarochenko. Celui-ci s'étant offert à composer le Traité d'Economie politique dont la publication avait été décidée, il lui avait refusé son accord avec sa grossièreté habituelle. Or la presse non-soviétique raconte qu'après le XX^e Congrès, ce Iarochenko a relevé la tête. Mais la *Pravda* l'aurait averti qu'il ne suffisait pas de prendre part au chœur des insultes contre Staline pour récolter des applaudissements. Elle aurait taxé les déclarations antimarxistes de Iarochenko de « provocations dirigées contre le Parti » et rappelé que Staline l'avait accusé de suivre les idées économiques de Boukharine que Lénine lui-même avait condamnées.

Nous ne prendrons certainement pour arbitre ni Staline, ni le rédacteur de la *Pravda* d'aujourd'hui ou d'hier car avec eux pour chaque juste appréciation il faut compter au moins quatre falsifications.

La condamnation de Boukharine par Lénine à propos de sa théorie de l'économie russe et du nouveau programme du parti bolchvik remonte à 1919: on la trouve dans un écrit d'un intérêt exceptionnel que nous utiliserons à fond dans notre rapport sur la Russie en cours de publication (1). Staline fit tuer Boukharine bien plus tard, en 1934; mais entre 1919 et 1934, Boukharine fut le « grand économiste » de Staline quand, Lénine une fois mort, se posa la question de garroter par les méthodes habituelles les Trotsky, Zinoviev, Kamenev et autres économistes marxistes de valeur. Lorsque Boukharine — qui ne le leur cédait en rien — ouvrit les yeux sur la ruine théorique et politique du parti, il fut assassiné à son tour et déshonoré comme marxiste.

On ne peut donc faire taire personne en lançant le nom de Boukharine: les morts et les vivants devraient d'abord se regarder un peu eux-mêmes, avant de s'en servir comme d'un symbole de dégénérescence théorique! C'est d'une autre façon qu'il faut départager Staline et Jarochenko et, si nos nouvelles sont exactes, ce dernier et la *Pravda* style XX^e Congrès.

Quelle était donc la position de Jarochenko? Aussi convaincu que Staline que la société russe offrait une pure image du socialisme, il affirmait qu'on ne devait plus parler d'économie marxiste, puisque seul le capitalisme peut avoir une économie politique. Aujourd'hui, disait-il, nous n'avons plus

---

(1) Cette étude sera publiée en français. Cf.: « *Russia e rivoluzione nella teoria marxista* » du n° 21 de nov. 1954 jusqu'au n° 8 de mai 1955 de « *Programma Comunista* ». « *Struttura economica e sociale della Russia d'oggi* »: du n° 11 de juin 1955 au n° 22 de décembre 1955; n° 2, n° 3, n° 4 et n° 12 de 1956; du n° 15 ou n° 18; du n° 20 au n° 26 de 1956; la parution continue dans *Programma Comunista*.

besoin que d'une science de la « planification rationnelle », ou quelque chose d'approchant. Dans le même ordre d'idées, il soutenait également qu'il ne fallait plus parler, en Russie, de forces productives entrant en contradiction avec les rapports de production ou les formes de propriété, puisque seules les forces productives restaient en question dans la « société socialiste » russe.

Staline rétorquait à juste titre qu'il existait toujours en Russie des rapports de production « entre les hommes », et non pas des problèmes concernant uniquement les « choses », ceci ne devant arriver qu'après la totale disparition des classes sociales, puisque c'est seulement alors que les hommes ne seront plus esclaves des lois économiques et contrôleront de façon rationnelle la production et la distribution. Les rapports de production sont les formes de propriété; en Russie, c'est la propriété étatique des usines et — justement — la propriété des kolkhoses et des kolkhosiens qui constituent les rapports de production.

C'était une grande ânerie de la part de Jarochenko de ne pas voir « un rapport de production » dans le salaire donné au travailleur industriel contre son temps de travail, ou dans l'achat d'une vache par le kolkhosien grâce à la vente de produits de son sol ou au salaire reçu dans le kolkhose.

Mais Staline avait tort de dire que, dans une société socialiste, les lois de l'économie politique marxiste qui décrivent le capitalisme mercantile et le système salarié qui lui est attaché, continueraient à avoir une existence concrète.

Il est facile de conclure ce débat verbeux. Ils avaient tort tous les deux si l'on formule la véritable thèse marxiste: la société russe est une société de classe, mercantile et capitaliste, régie par les lois de l'économie marxiste relatives au mode de production capitaliste et dont Marx démontra le premier qu'elles n'étaient « pas éternelles comme les lois physiques, mais destinées au contraire à disparaître ». Il est alors possible d'identifier en Russie en même temps que les forces productives, les rapports de production ou formes de propriété avec lesquels elles entrent ouvertement en opposition. On n'y trouve plus par contre cette prétendue « construction socialiste » à laquelle aussi bien Staline que Jarochenko croyaient.

Sans doute poussé par son subconscient marxiste, Staline s'efforçait dans cet étrange débat de soutenir que la bourgeoisie elle-même, consciente des lois économiques, construisait le capitalisme industriel dans sa révolution, contribuant ainsi (bien qu'il soutînt alors contre Jarochenko une thèse concrète exacte), à la terrible confusion doctrinale qui pèsera sur sa mémoire plus encore que la série d'assassinats qu'il a commis et dont jamais les survivants de sa Cour ne pourront se débarrasser.

LENINE ET BOUKHARINE

Lénine fut bien des fois féroce à l'égard de Boukharine, à des moments tragiques pour la Russie et le parti. Mais alors l'atmosphère était autre : on était entre marxistes éprouvés. Aussi ces discussions ont-elles laissé une trace valable et encore aujourd'hui précieuse et disons même « actuelle ».

Boukharine avait préparé pour le 8e Congrès du P.C.R. (b) du 19 mars

1919 le rapport sur le programme. Rapporteur avec lui au nom de la Commission, Lénine fit la critique de son projet de programme.

Influencé par les deux grands faits de l'époque: l'extension au monde entier de la phase impérialiste et l'avènement en Russie de la pleine dictature du prolétariat, Boukharine avait présenté la lutte que devait mener le parti révolutionnaire comme exclusivement dirigée contre la forme avancée du capitalisme. Décrivant la structure de celui-ci, son processus de développement et sa chute selon les critères de la seule phase monopoliste, il faisait un silence complet sur le « vieux capitalisme concurrentiel et libéral ».

La rectification théorique de Lénine à cette occasion est un véritable modèle de force théorique et de réalisme:

« Ne vous emballez pas, Boukharine! »

C'est pour cela que Staline, parasite idéologique, traite bien des années plus tard Jarochenko de boukharinien qui s'empresse de tenir des raisonnements de « plein communisme » alors qu'on n'en est encore (d'après lui) qu'au socialisme:

« Ne vous emballez pas, Jarochenko! »

Avant tout, Lénine clarifiait un point auquel nous tenons beaucoup: le capitalisme reste le capitalisme, *l'impérialisme* n'est pas une nouvelle forme sociale typique, mais seulement une superstructure du capitalisme, c'est-à-dire une forme politique nouvelle, fondée sur l'agression et la guerre, d'un seul mode de production, le capitalisme resté inchangé. Puis abordant le problème de la Russie, il expliquait à Boukharine qu'on n'était même pas encore au capitalisme pleinement monopoliste et impérialiste en Russie et qu'il fallait encore subir le capitalisme concurrentiel et même le souhaiter. Mais quelle vigueur révolutionnaire dans ce diagnostic que l'on retrouve encore plus impitoyable dans son discours fondamental de 1921 sur l'impôt en nature, autre pierre milliaire de notre long chemin et de notre étude.

Mais quand Staline, singeant Lénine, dit à Jarochenko, non pas que l'on a finalement atteint, au moins pour l'industrie, le stade de la phase impérialiste du capitalisme que Boukharine voyait déjà 35 ans auparavant, mais le socialisme lui-même, ils font vomir tous les deux.

Certaines citations ont une telle force contre les hommes sans pudeur qui ont osé taxer de retour à Lénine leur honteuse attitude du XX[e] Congrès, qu'il faut absolument les rappeler ici:

« Le capitalisme monopoliste n'a jamais existé et n'existera jamais » en aucun lieu du monde sans que la libre concurrence n'existe également dans plusieurs branches de l'économie.

» Nous disons être parvenus à la dictature. C'est compréhensible. » Cependant il faut savoir *comment* nous y sommes parvenus. Le passé » nous tient, *il nous enserre dans des milliers de tentacules* et il nous » empêche de faire un pas en avant ou il nous contraint à le faire mal, » de quelque façon que nous nous y prenions...

» C'est le capitalisme, dans ses formes primitives d'économie mer» cantile, qui nous a dirigés et qui continue à nous diriger. »

A VOUS, LENINISTES!

Dans sa démonstration, Lénine va tout droit à la conclusion: nous sommes en retard, même en Allemagne, pays pourtant très avancé. Pourquoi?

« Prenez par exemple l'Allemagne de 1919, modèle de pays capi-
» taliste avancé, supérieure à l'Amérique elle-même en ce qui concerne
» l'organisation du capitalisme, du *capitalisme financier.* Bref, un
» *modèle.* Or qu'arrive-t-il, là aussi? Le prolétariat allemand s'est-il dif-
» férencié de la bourgeoisie? Non! En effet, c'est seulement dans quel-
» ques grandes villes que la majorité des ouvriers se déclare hostile aux
» responsables de la venue de Scheidemann (social démocrate de droite.
» assassin de Liebknecht et de Luxembourg) au pouvoir. »

Mais comment cela a-t-il pu se produire! s'exclame Lénine, cherchant à freiner l'*extrémisme* du bouillant Boukharine?

Sa réponse est un soufflet qui atteint en pleine figure les hommes du XX[e] Congrès, avec leur soi-disant retour au léninisme; car leur appel au front populaire et au bloc de gauche est identique à la politique qu'il condamne en ces termes:

« GRACE A L'ALLIANCE DES SPARTAKISTES AVEC CES
» MAUDITS MENCHEVIKS INDEPENDANTS D'ALLEMAGNE QUI
» EMBROUILLENT TOUT ET VEULENT MARIER LE SYSTEME
» DES SOVIETS AVEC L'ASSEMBLEE CONSTITUANTE! »

Résumons. Comme théoricien, Lénine caractérise la Russie comme un capitalisme du premier stade. En même temps, comme révolutionnaire, il fustige l'alliance avec les Indépendants de gauche, qu'il devait par la suite écraser comme ils le méritaient au II[e] Congrès de l'I.C. Aujourd'hui, nos « communistes » de Moscou profanent ce « sépulcre blanchi » de Staline et s'imaginent acquérir ainsi le droit de se revendiquer du nom de Lénine: mais c'est à ce même cadavre qu'ils empruntent leur langage quand ils affirment que l'économie russe en est au stade du plein socialisme et qu'ils se livrent en Europe à des embrassades avec des gens encore plus à droite que nos Scheidemann actuels, prostituant la Dictature prolétarienne dans une sale coucherie avec la *Constitution* bourgeoise. On devrait leur tatouer sur le groin ces autres paroles de Lénine, à qui ils prétendent impudemment retourner:

« Si nous comparons l'ensemble des forces et les classes essentielles
» avant et après l'insurrection; si nous examinons les changements
» apportés par la dictature du prolétariat dans leurs rapports récipro-
» ques, nous voyons QUELLE ABSURDITE HISTORIQUE, QUELLE
» STUPIDITE REPRESENTE LA CONCEPTION PETITE-BOUR-
» GEOISE SUR LE PASSAGE AU SO-CIA-LISME « AU-TRAVERS-DE-
» LA-DE-MO-CRA-TIE », EN GENERAL, CONCEPTION QUE NOUS
» RENCONTRONS CHEZ TOUS LES REPRESENTANTS DE LA SE-
» CONDE INTERNATIONALE. »

Les traits d'union sont de chez nous, mais les guillemets à *au travers de la démocratie* sont dans l'original de Lénine, ô absurdes, stupides croque-morts « léninistes »!

Il n'y a donc rien d'étrange dans le fait que ces renégats se soient voués au fétiche mercantile en Russie et à l'idôle libérale ailleurs. Que les journalistes s'étonnent bêtement que l'on exalte les élections et la légalité d'un côté, tandis que, de l'autre, on cherche (tout se réduit pour eux à cela!) les hommes capables de reprendre énergiquement en main le pouvoir despo-

tique qui permettait à Staline d'ordonner en ricanant à Kroutchev : « Danse, khokol, danse donc la ghopak ! » Cela, ce sont les journaux du dimanche qui le racontent : ce que nous, nous offrons ici, c'est l'explication marxiste de l'histoire.

Une dernière citation :

« LES PHRASES GENERALES SUR LA LIBERTE, L'EGALITE,
» LA DEMOCRATIE EQUIVALENT EN FAIT A UNE REPETITION
» AVEUGLE DE REVENDICATIONS POLITIQUES CALQUEES SUR
» LES RAPPORTS DE LA PRODUCTION MERCANTILE. »

Que les délégués de Moscou se dédient donc aux élections ! Des votes, ils en ramasseront : que ceux qui, de tous les bords, spéculent sur le « nouveau cours » le sachent ! Plus on fait de saletés, plus on danse de « ghopaks », et plus aussi on ramasse de votes !

Il nous suffit à nous de savoir quelle est l'origine de la marque apposée sur leur répugnante livrée de larbins ; cela, c'est le déterminisme marxiste qui nous le dit : ce sont les *rapports de production* qui, non seulement existent en Russie, en dépit de Jarochenko, mais qui sont des rapports *mercantiles ;* et là, la vanité du troupeau des candidats aux élections est une marchandise facile à acquérir, et bien meilleur marché que les Prix Staline !

DE LA PRODUCTION A LA CONSOMMATION

Quand Staline veut convaincre Jarochenko que même en système socialiste il faudra appliquer le calcul économique, il cite la démonstration de Marx dans sa lettre célèbre sur le Programme de Gotha. Marx y explique comment, dans la production sociale, certaines quantités sont retranchées du produit total pour satisfaire une série de besoins généraux et publics, avant de pourvoir à la consommation directe des travailleurs, et, entre autres, une certaine quantité pour le remplacement des moyens de production usagés. Par cela, Marx n'entendait pas cependant admettre que ces comptes, préalables à l'attribution de leur quote-part aux consommateurs, se feraient selon le mécanisme mercantile et monétaire et sur la base de bilans individuels et d'entreprises. Il voulait seulement démontrer la vanité de la formule lassallienne et petite-bourgeoise du « fruit intégral du travail » qui aurait dû revenir, selon le programme critiqué, à tous ceux qui participent à la production ; c'est pourquoi il montrait que même dans une économie non-bourgeoise, on constituerait certaines réserves concrètes en les retranchant du « fruit », du produit non plus individuel, ni d'entreprise, mais *social*, avant de livrer le reste à la consommation *globale, sociale.*

Développant dans notre *Dialogue avec Staline* cette profonde distinction entre la mécanique économique bourgeoise et celle du socialisme, nous disions qu'il ne s'agit pas de poser la plus-value fournie par chaque travailleur à zéro, c'est-à-dire d'établir l'égalité entre le travail nécessaire, le travail payé d'une part, et la totalité du travail fourni, de l'autre. Ceci est une fausse interprétation du socialisme ; c'est une version insoutenable de l'économie individualiste. C'est ce que nous exprimions crûment en disant que le socialisme ne supprime pas en réalité la plus-value, mais qu'il tend à abaisser

justement les heures de travail nécessaire et payé au minimum possible et, finalement, à zéro.

L'analyse économique quantitative montre que le problème du socialisme ne réside pas dans une répartition différente du revenu, mais dans la socialisation globale de tout le travail et de tout le produit, en vue d'une satisfaction sociale de la masse des consommateurs. Le droit et la comptabilité de l'époque bourgeoise, qui survivront pendant une phase de transition, finiront par être supprimés.

Ce résultat évident n'est pourtant compris que par cinq socialistes sur cent. Il se relie à l'affirmation suivante de Marx dans le *Capital:* plus la richesse nationale est grande (thème sur lequel Adam Smith érigea le puissant édifice de la science économique capitaliste), plus donc est grand également le revenu national, plus la classe ouvrière tombe dans la servitude à l'égard du capital, plus l'augmentation de la quantité globale du produit pour un même effort productif (augmentation assurée par la science et la technique) est dilapidée dans l'anarchie absurde de la gestion mercantile et individuelle des rapports, plutôt qu'absorbée en majeure partie par la somme des capitalistes individuels et en partie moindre par la classe ouvrière.

Etant donné qu'en Russie la confrérie bourgeoise et l'Etat sont une seule et même chose, quel sens le *Manuel d'Economie politique* dont Moscou projetait la publication au XIX^e^Congrès va-t-il donner à la théorie du *revenu national* dans le chapitre réclamé par Staline et par le XX^e^ Congrès? Comment la doctrine officielle présentera-t-elle la répartition du revenu entre consommation et nouveaux investissements pour une reproduction du capital et un élargissement de son accumulation?

Ce n'est évidemment pas le langage de Marx dans sa lettre sur le Programme de Gotha, mais celui de Keynes et des économistes du « bien-être » et de la « prosperity » qui sera employé dans la rédaction de ce chapitre. La formule de « l'émulation mondiale », sommet de la construction boiteuse édifiée par le XX^e^ Congrès, signifie économiquement une seule chose: dans les deux camps, la course à l'augmentation du revenu total ou par tête d'habitant et de la marge destinée aux investissements productifs à un rythme plus rapide que celui auquel la population augmente (là est le lien avec ce vieux décrépit de Malthus) va dans un sens opposé aux intérêts immédiats et historiques du prolétariat, à la réalisation révolutionnaire du socialisme dans le monde et à la liquidation de la servitude de classe.

DEFI INSENSE ET PERDU

Le défi lancé par le VI^e^ Plan quinquennal à l'Occident n'est pas seulement défaitiste pour le socialisme en ce sens qu'il passe du terrain des antagonismes de classe à celui des rivalités nationales et qu'il substitue ostensiblement la « confrontation » économique pacifique à la collision des forces armées. Il est défaitiste parce que sur un tel terrain la partie est déjà perdue avant d'avoir été jouée. Il est donc triplement défaitiste.

Boulganine nous a annoncé que le « revenu national » russe augmentera, en 1955-60, de 60 %, c'est-à-dire de 11 % par an. Outre-Atlantique, les prévisions les plus « euphoriques » sont beaucoup plus mesurées quand bien

même une analyse marxiste rigoureuse doit démontrer que là aussi l'optimisme marche avec des bottes de sept lieues.

Une hypothèse comme celle de Boulganine dépend de trois choses: augmentation adéquate du produit brut de l'industrie, augmentation adéquate du produit brut de l'agriculture, répartition du produit net entre consommation et réinvestissement.

Le seul fait que le réinvestissement dans les installations productives soit considéré dans les schémas russes comme une *épargne* sur le revenu constitue déjà une preuve supplémentaire de la nature commune des deux économies. Dans le capitalisme d'Etat, le revenu de l'entreprise devrait revenir en totalité, non pas à des particuliers, mais à l'Etat patron. Si le réinvestissement est une *épargne*, cela nous donne l'étrange figure économique d'un Etat qui, au lieu d'absorber les économies réalisées par les citoyens sur leurs revenus, est lui-même un épargnant. Il ne s'agit que d'une épargne forcée et non du veto socialiste à toute possibilité d'accumulation privée, et même, finalement, publique.

EPARGNE ET JOUISSANCE

Si les concepts sont ardus, les chiffres le seront peut-être moins. Voici quels sont les points de départ de la compétition.

Nous savons que la première condition: augmentation du produit brut de l'industrie, peut être réalisée. Le rythme de l'augmentation est d'environ 5 % annuellement pour l'industrie américaine, de 11 % pour la russe. Quelle fraction de celle-ci entre-t-elle dans la consommation? Une information de l'*Associated Press* (encore) qui concerne l'heureuse année 1955 en Russie, dans les pays satellites et dans l'Europe de l'Ouest confirme les chiffres favorables concernant l'augmentation de la production et donne le tableau comparé suivant de la consommation du produit type, l'acier: aux Etats-Unis et en Europe occidentale, les 40 % de cet acier auraient été employés à la fabrication d'articles de consommation courante et à la construction, les 60 % restants revenant à la production de nouvelles machines industrielles et aux usages militaires.

En Russie, en 1955, 20 % seulement (9 millions de tonnes sur 45) seraient allés aux produits de consommation, et 80 % à l'industrie et à la guerre.

Boulganine pourrait répondre ici que la production devant atteindre en 1960 les fameux 68 millions de tonnes, l'augmentation de 23 millions de tonnes sera répartie autrement. Il n'y a qu'un seul moyen pour cela: le désarmement.

En ce qui concerne la production agraire, la question est différente. Aux Etats-Unis, le rythme d'augmentation est minime: 0,5 %, comme l'indique une enquête du *Manchester Guardian* et comme la critique de Krouchev le confirme. Mais au cours des plans d'avant-guerre, le rythme russe était également mesuré: *pas plus de* 1,4 %. Le vieux Marx l'avait bien dit: en régime capitaliste, l'agriculture marche à pas lents, l'industrie court. Corollaire: là où la statistique signale ces deux rythmes différents, il y a le capitalisme.

Donc, le projet d'une augmentation de 12 % de la production agricole en cinq ans ne pourra se réaliser. Mais si l'on ne peut rejoindre les 70 % d'augmentation du plan quinquennal agricole, si donc la seconde condition (augmentation adéquate du produit brut de l'agriculture) n'est pas remplie, l'augmentation du revenu de 60 % restera purement illusoire.

Les prévisions concernant l'augmentation de la consommation moyenne et l'élévation du niveau de vie ne sont donc pas toutes roses.

Les économistes occidentaux semblent avoir raison quand ils établissent que le pourcentage consacré aux investissements de capital est beaucoup plus grand en Russie qu'en Occident. Jusqu'en 1950, ce pourcentage fluctuait autour de: 1/5 en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, s'élevant à 38 % (c'est-à-dire presque au double) en Russie. En Italie, si l'on suivait le « plan Vanoni », on obtiendrait un rythme élevé, mais inférieur au russe.

Il ne s'agit pas ici d'établir une comparaison entre capitalisme et socialisme (dans ce cas, c'est le second qui perdrait à celle-ci) mais entre le capitalisme des pays développés et (maudits soient-ils!) vainqueurs dans toutes les guerres d'hégémonie, d'une part, et le capitalisme des pays jeunes, ou de ceux qui ressurgissent des dévastations de la défaite, d'autre part.

CONSOMMATION POPULAIRE

Le côté équivoque des théories « euphoriques » est qu'elles font la chasse aux indices moyens et qu'en réponse aux questions concernant les indices extrêmes, elles affirment qu'il y a nivellement du revenu et amélioration de la consommation à l'échelle nationale. Ici, Russes et Américains sont fort suspects les uns et les autres. De toutes façons, pour un marxiste, l'injustice dans la distribution est encore le dernier des maux du capitalisme; dès qu'on a bien compris cela, on peut désormais les laisser à leur libre émulation dans le mensonge.

Selon Boulganine (et en ajoutant foi au 70 % d'augmentation de la production agricole), l'augmentation du revenu national de 60 % permettrait d'élever les salaires réels de 30 % et les recettes des kolkhosiens de 40 %. Nous resterions donc, même dans ce cas, dans les tenailles de la contradiction capitaliste qui fait que celui qui fabrique d'abondants produits manufacturés reçoit moins, et que celui qui produit les rares denrées alimentaires reçoit plus. Où est donc, même au sens immédiat, la fonction de *guide* de la classe ouvrière à l'égard des classes petites-bourgeoises?

Aux dires de Kroutchev, le V^e^ Plan quinquennal aurait vu le revenu global s'élever de 68 %, les salaires ouvriers de 39 % et les gains ruraux de 50 %. Le rapport est le même que celui cité plus haut. Donc, aucun « tournant » dans cette économie de capitalisme industriel qui, avare avec les ouvriers, est relativement généreuse avec la petite-bourgeoisie paysanne.

Kroutchev affirme que les trois quarts du revenu servent à satisfaire les *exigences* de la population. Il resterait donc, selon lui, 25 % pour les investissements, au lieu des 38 % calculés par les économistes d'Oxford. Mais en mettant en réserve seulement un quart du produit *net* d'une année au moyen d'un appareil bureaucratique dispendieux (les critiques récentes l'ont dit), peut-on arriver à ce que l'année suivante le produit *brut* monte de 12 %, c'est-à-dire à augmenter la valeur-capital des moyens de production

d'autant ou même d'un peu moins, du fait de l'accroissement de la productivité technique? Le produit total devrait atteindre la moitié du capital (au sens bourgeois du mot), ce qui, spécialement en Russie, est absurde. La folie qui se déchaîne là-bas est de sublimer l'investissement et de fouler aux pieds la consommation.

LE FORÇAT MODERNE

S'il faut donc prendre les chiffres concernant l'amélioration de la consommation sous bénéfice d'inventaire, il en va de même des promesses de réduction des heures de travail.

Il faudrait, paraît-il, attendre 1957 pour arriver à la semaine de six jours de sept heures, c'est-à-dire de 42 heures, ou de cinq jours de huit heures, c'est-à-dire 40 heures? Outre que l'on peut douter fortement des hypothèses qui sont à la base de ce calcul, il s'agit là d'un but que l'industrie italienne, par exemple, s'est déjà proposé, et le fait de « l'absence de chômage » en Russie ne suffit pas à faire oublier la petitesse d'un tel résultat. Les délices de la civilisation moderne et la sollicitude de l'assistance sociale et du crédit (autre domaine dans lequel la Russie va largement singer l'Occident) consistent à faire osciller, au milieu de terribles incertitudes, l'armée du travail entre deux extrêmes: la pleine liberté de crever de faim et la forme esclavagiste de l'emploi, qui n'est *plein* emploi qu'autant qu'il est *forcé*. Dans ce monde, dont ces Messieurs de Moscou prétendent qu'on peut le conquérir à force de « persuasion », le travail forcé tend en effet à gagner, de l'atmosphère de guerre dans laquelle il est né, les périodes de paix, de l'horrible paix du capitalisme.

L'esclave antique et le serf commencent à pouvoir regarder de haut le travailleur moderne! Il est vrai qu'ils ne pouvaient pas quitter le lieu de leur travail; mais ils n'étaient pas non plus contraints d'aller à la guerre. L'esclave moderne, lui, vit dans l'obsession de la guerre où il a de grandes probabilités de mourir, d'être blessé, d'aller en prison ou au travail forcé. En outre, si la guerre antique approchait des civils au pas, la guerre moderne « vole ». A des milliers de kilomètres des fronts, elle affame les non-combattants, tandis que, dans certaines conditions, le soldat moderne arrive même à se la couler douce.

En temps de paix, on nourrit le travailleur de prospérité statistique et de liberté commerciale. Même dans ce domaine, le Kremlin rêve d'une véritable orgie d'émulation: magasins sans queues, variété et apparence séduisante des marchandises. La mode doit venir flatter les goûts normaux ou tarabiscotés de la clientèle. Bientôt, on arrivera au chef-d'œuvre du mercantilisme américain: la vente à crédit. Avec ce système, le travailleur — qui en outre s'imagine peut-être participer aux bénéfices de son entreprise — n'est plus propriétaire, mais débiteur de son mobilier, et s'il possède également la maison, de la valeur de celle-ci. Pratiquement, il est donc comme l'esclave qui était débiteur de la valeur nette de sa personne, nourriture déduite.

Ce système américain de crédit qui lie le travailleur à son lieu de travail par les dettes a déjà été défini comme un féodalisme industriel. C'est un nouveau pas dans la « misère croissante » qui signifie la perte de toute

« réserve » économique. Si le prolétariat classique a une réserve nulle, le prolétariat moderne en a une *négative:* il doit payer une forte somme pour pouvoir s'en aller nu où bon lui semble. Mais comment payer, sinon, comme à Shylock, en se tranchant un morceau de fesse?

Le haut standard de vie et le bien-être est un idéal commun aux deux mondes en compétition dans la « civilisation de la quantité » actuellement en vigueur; c'est une chaîne qui vaut le fil de fer barbelé des camps de concentration de tous les pays.

DANSE DE LA FAIM DES CALORIES

Nous avons vu que, selon l'*Unità*, la consommation alimentaire du peuple russe atteindrait déjà — et non pas en 1960 seulement — le niveau de 3.020 calories — contre 2.340 en Italie — dépassé de peu seulement par l'Amérique et l'Angleterre avec 3.100 calories. Le Russe recevrait 92 gr. de protéïnes par jour, l'Italien seulement 75; il serait battu seulement par le Français avec 99 grammes.

Au XX^{e} Congrès, ils n'ont pas donné les chiffres concernant les produits alimentaires, se contentant d'affirmer que pendant le dernier quinquennat les quantités écoulées par le réseau commercial de l'Etat et des coopératives avaient doublé; ce qui ne signifie du tout que la quantité des denrées ait, elle aussi doublée.

Les statistiques montrent que tout peuple faiblement alimenté, comme le peuple italien, souffre d'une carence en viande, lait et matières grasses, tandis qu'il reçoit une ration moyenne de céréales et de sucre. Les pays qui se placent au premier rang pour le nombre de calories sont l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et aussi la France, spécialement parce qu'ils ont une forte production zootechnique. Les pays dont l'alimentation est surtout végétale tombent au-dessous de 2.500 calories.

La ration de viande dépend, surtout pour les économies fermées, du nombre des bovins, des porcs, etc... par rapport à la population.

Limitons-nous à une comparaison entre les Etats-Unis, la Russie et l'Italie.

Bovins: Etats-Unis, 0,66 par tête d'habitant; Russie, 0,25; Italie, 0,20.

Porcs: Etats-Unis, 0,34; Russie, 0,13; Italie, 0,10.

On peut faire la même chose pour les céréales. En admettant avec Boulganine que la production s'élèvera en 1960 à 1.800 millions de quintaux, elle se monte aujourd'hui à 1.050 quintaux, soit 4,7 quintaux par habitant. Etats-Unis: 1.400 millions de quintaux, soit 9 quintaux par habitant. Italie: 160 millions, soit 3,5 par habitant.

Cela suffit à établir que si en Russie les rations sont supérieures aux rations italiennes, elles sont très inférieures à celles qui existent en Amérique et dans les pays comparables à elle. C'est donc une pure invention que de prétendre que le nombre des calories est voisin en Russie de celui de l'Amérique, c'est-à-dire supérieur à 3.000. Etant donné qu'il est en Italie de 2.430, il ne peut dépasser en Russie 2.500, et ceci en exagérant délibérément.

On sait d'ailleurs comment ces indices varient selon que l'on considère le Nord ou le Sud de l'Italie. Récemment, on en a encore attribué la cause

à la fécondité spectaculaire du Sud. Accroissement de 891.000 hommes sur une population de 12 millions en cinq ans: c'est-à-dire 7,5 %.

Kroutchev a dit qu'au cours du V[e] plan quinquennal la population de l'U.R.R.S. avait augmenté de 16.300.000. En admettant qu'elle ait été en 1950 de 202 millions, l'augmentation s'élève à 8 % en cinq ans, c'est-à-dire à 1,5 % par an. (1)

Kroutchev en conclut que c'est là une preuve que les Russes mangent beaucoup! Même à ce niveau banal, il parle en anti-marxiste! Là où l'on a beaucoup d'enfants, on mange peu, c'est bien connu. Kroutchev veut-il les indices de l'Angleterre, l'Amérique, la Nouvelle-Zélande et la Scandinavie en fait de procréation? En Russie, non seulement on mange peu, mais la ration s'améliore peu, puisque (dans la réalité, et non dans les vantardises du Congrès) la production agricole n'augmente même pas au même rythme que la population.

La faim russe est du même ordre que la faim de Partinico, Venesa, Barletta (2) à laquelle ces Messieurs de l'*Unità* consacrent une littérature bien différente, mais tout aussi pharisienne.

Là encore, l'*émulation* conduirait à tirer son chapeau aux pays les plus ignoblement, les plus crassement bourgeois et anti-révolutionnaires du monde!

Et c'est à quoi, d'ailleurs, elle conduit l'U.R.S.S.

CHIFFRES ET PACIFISME

Après le XX[e] Congrès, les Russes ont annoncé une réduction de leurs effectifs militaires de plusieurs millions d'hommes. Les Américains ont répondu à la nouvelle par une argumentation serrée, à laquelle, à notre connaissance, il n'a pas été donné de réponse du côté soviétique.

Dans les huit dernières années, la population russe a crû à un rythme très rapide, égal à celui d'avant la dernière guerre. Mais la natalité et l'augmentation de la population se sont arrêtées brusquement en 1942, 43 et 44 du fait des terribles hécatombes de la lutte contre les Allemands. Or ce sont ces « classes » creuses qui arrivent maintenant à l'âge du service militaire. La diminution de la population mâle de 16 ans disponible de 1956 à 1960 est effrayante.

Nous citons les chiffres fournis par le *Rome Daily American* du 29 mai 1956 sans pouvoir toutefois les garantir. Le nombre des enfants mâles nés en Russie en un an est monté de 1934 à 1939 de 1.300.000 à 2.400.000 (l'augmentation nous semble trop forte). Il est tombé à 2.100.000 en 1940; à 1.800.000 en 1941; à 800.000 en 1942; à 300.000 en 1943 et 1944. En 1960, il y aura non seulement peu de soldats, mais aussi peu de travailleurs.

Quels que soient les chiffres exacts, un fait est certain. La Russie est un Etat capitaliste parce qu'elle a immolé des millions de prolétaires, ce qui constituait un énorme paiement de plus-value au capital occidental. Cela

(1) Si, comme on l'a annoncé récemment, la population de l'U.R.S.S. ne s'élève qu'à 200 millions, il est clair que le rythme de l'augmentation annuelle est encore plus fort.

(2) Voir la note ci-dessus, p. 40.

permit, en effet, à celui-ci d'épargner des millions de vies humaines, ce qui se traduit aujourd'hui par un bénéfice de milliards de dollars. Là, Staline lui-même, tout malin qu'il était, a été roulé. Seule une ligue mondiale des ouvriers peut annuler ce bénéfice sanglant de l'infâme capitalisme international.

La Russie d'aujourd'hui a une population nombreuse, mais qui se compose surtout de vieillards et d'enfants. Elle peut consommer beaucoup, mais moins produire et moins se battre.

Elle offre la paix à ceux auxquels il faut offrir la guerre sociale, portant celle-ci en plein cœur de leur système.

Dialogue avec les Morts

TROISIÈME JOURNÉE: fin d'après-midi

QUESTIONS DE PRINCIPE

Nous abordons maintenant les grandes questions de l'histoire vivante: la politique mondiale des Etats, la paix et la guerre.

A cet égard, Kroutchev a déclaré devoir établir au XX^e^ Congrès « quelques questions de principe » et tous les autres orateurs ont fait chorus.

A la bonne heure! On reconnaît encore l'existence de *questions de principe* alors que pendant tant d'années le monstrueux appareil coiffé par le Kremlin a eu pour slogan de « cesser de porter des questions de théorie dans les masses » ! Dans les masses, on ne devait porter que des problèmes « concrets » intéressant des situations passagères; on avait sans doute le droit, quand c'était utile au succès du moment, de mobiliser les « principes », mais ceux-ci pouvaient tout aussi bien être ceux de Robespierre ou du Christ, de... Cavour et de Garibaldi ou du Pape que ceux de Marx, d'Engels et de Lénine; dans les expédients de ce genre, le seul critère est en effet la mode en vigueur dans l'opinion et la faveur populaire.

Ces *questions de principe*, le XX^e^ Congrès les a ostensiblement placées sur un plan nouveau par rapport à l'époque stalinienne et au XIX^e^ Congrès, ce que l'on pourrait encore admettre partiellement. Ce que nous entendons réfuter ici, c'est la prétention du « nouveau cours » (formule suspecte cent fois sur cent, en règle d'expérience) à se développer dans la direction des principes historiquement suivis par Marx, Lénine, le bolchévisme et l'Internationale Communiste.

En réalité, ce nouveau cours ne fait que balayer les quelques derniers principes que l'on ne s'était pas encore décidé à renier « sous Staline »: voilà notre nette appréciation du XX^e^ Congrès.

Nous croyons en avoir donné la preuve en ce qui concerne la question n° 3 de Kroutchev: « *les formes de passage au socialisme dans les différents pays* ». Là, pas une seule page de marxisme-léninisme n'a été sauvée. On n'a sans doute pas osé dire que la forme violente et dictatoriale du passage était désormais « prohibée ». (C'est le XXI^e^ Congrès qui le dira.) Mais on a établi tout bonnement que la voie « à travers la démocratie » était de règle dans tous les Etats avec lesquels Moscou entretient des relations diplomatiques.

Le corollaire de cette position a été l'abjuration et la retentissante déclaration de liquidation du *Kominform*. Lorsque, détruisant l'œuvre historique de Lénine qui depuis 1914 n'avait cessé de lutter contre la honteuse adhésion aux « guerres démocratiques », Moscou se rallia dans la guerre de 1942 à la politique social-patriote, on liquida l'Internationale fondée par celui-ci. C'est de la même façon qu'on renie aujourd'hui la scission entre communisme et social-démocratie qui, après la première guerre, s'était faite dans le monde entier et qu'on déplore la perte de l'*unité* fondée sur la collaboration mondiale des classes qui a caractérisé la IIe Internationale à sa pire époque. Car n'est-ce pas ce que fait Kroutchev en prétendant que, par suite des « modifications intervenues dans la situation internationale » la « tâche est de surmonter la *scission du mouvement ouvrier* et de renforcer l'unité de la classe ouvrière afin d'assurer le succès de la lutte pour la paix et le socialisme » ? Contrairement à ce qu'il pourrait sembler, ceci ne signifie pas que le but soit de constituer un parti *unique* de la classe ouvrière : ce à quoi l'on tend, c'est à noyer celle-ci, sur le plan national et social, dans un front beaucoup plus large englobant les classes moyennes pacifistes. Or l'assujettissement du mouvement communiste à un front des classes populaires est une formule historique dont tout le contenu ne peut être, répétons-le, que *l'assujettissement de toute la société au grand capitalisme.*

Vienne qui voudra affirmer que les modifications de la situation historique entre 1919 et 1956 conduisent à des conclusions et des perspectives opposées à celles qui ont déterminé en 1919 la lutte communiste internationale et qui lui ont donné son orientation. Nous ne nous attarderons pas ici à démontrer notre ferme conviction que cette situation confirme au contraire de façon écrasante les positions communistes d'alors. Ce que nous voulons, c'est seulement dénier tout droit à l'existence à des gens qui prétendent lier *leur* nouvelle orientation aux dites modifications de la situation sans déclarer pour autant faillie et périmée — non pour quarante ans, mais à tout jamais — la doctrine historique à laquelle les noms de Marx et de Lénine sont attachés.

COEXISTENCE SANS GUERRE

Après la question des *formes de passage*, il en restait deux autres, très importantes, que Kroutchev a intitulées « *coexistence pacifique des deux systèmes* » et « *possibilité d'éviter la guerre à l'époque actuelle* ». Il faut voir s'il y a eu du nouveau sur ces points, et dans quel sens. La nouveauté, disons-le tout de suite, c'est qu'outre Marx et Lénine, on a renié jusqu'à Staline lui-même.

Nous avons rapporté la position du Congrès de « non-ingérence » de l'Etat soviétique dans les « affaires politiques intérieures » des autres pays et donc de non-ingérence du parti réuni à ce Congrès. Nous avons montré ce qu'avait d'étrange la prétention de l'Etat, du Parti et du Congrès à continuer de *prévoir* (et de désirer) que le socialisme se substitue au capitalisme dans tous les pays, « en gardant les mains nettes de sang ». Cette attitude follement défaitiste continue pourtant à trouver crédit dans les masses ouvrières du monde dans la mesure où la bourgeoisie l'accrédite, précisément, par une campagne d'agitation contre Moscou qu'elle fait intentionnellement passer pour inspirée par sa terreur réelle du communisme. Cet état de fait n'est pas près

de cesser: ce ne sont pas en effet de nouveaux congrès dans le genre du dernier, mais un alignement nouveau et original des intérêts, un déplacement du front des conflits impérialistes qui pourront apporter quelque clarté.

Maintenant, il nous faut faire l'historique de cette question de la coexistence, ou même de la convivance: personne n'est assez aveugle pour affirmer que les deux groupes d'Etat puissent s'ignorer l'un l'autre.

En effet, la coexistence telle qu'on la prévoit aujourd'hui ne veut pas dire seulement: abstention de la guerre entre classes et entre Etats — paix internationale — désarmement des forces révolutionnaires et même partisanes. Elle signifie clairement collaboration économique, sociale et politique.

Historiquement, cette question dérive d'une autre dont on ne souffle mot aujourd'hui ou qu'on affecte de considérer comme allant de soi. Pourtant, c'est la seule véritable question et nous la posons en dépit du silence dont on l'entoure, dans l'attente du débat retentissant qui se déclanchera des deux côtés à ce sujet dans quelques trois nouvelles années. C'est la question du *socialisme dans un seul pays.*

Avant de prendre position sur ce problème bizarre: un pays à système socialiste et un pays à système capitaliste doivent-ils nécessairement se faire la guerre ?, il faut en effet se demander si une telle situation historique est possible et si elle s'est déjà présentée.

La question du *socialisme dans un seul pays* a connu trois étapes que nous allons rappeler ici: 1926, à l'Exécutif élargi de décembre de l'Internationale de Moscou (7e Session) — 1939, au XVIIIe Congrès du P.C.R., à la veille de la seconde guerre — 1952, au XIXe Congrès, avant la mort de Staline.

LE TOURNANT DE 1926

Cette première discussion a reflété un moment décisif. C'est alors que, renonçant aux efforts pour provoquer la révolution prolétarienne mondiale, la grande organisation qui, en Russie, tenait l'Etat solidement en mains s'assigne désormais deux tâches: sa défense intérieure et extérieure par la force armée — une direction de l'économie que les fauteurs de la thèse qui l'emportera appellent « édification du socialisme ».

Il y avait à l'époque deux thèses justes, et l'histoire les a confirmées: la révolution dans les pays capitalistes est « renvoyée » à plus tard — l'assaut armé de ces pays à la Russie est possible et probable.

Staline et Boukharine pensaient alors que même si la passivité du prolétariat international et l'activité des Etats capitalistes devaient se prolonger longtemps, on pouvait transformer l'économie russe en « système socialiste », à condition de conserver le pouvoir en mains.

La contre démonstration de Trotsky, Zinoviev et Kamenev fut particulièrement vigoureuse et elle reste encore aujourd'hui digne d'une étude attentive. Ils clarifièrent de façon irréfutable la doctrine de Marx et de Lénine sur ces points; nous la rappelons ici sans commentaire:

1. — Le capitalisme apparaît dans le monde à des époques différentes et s'y développe à des rythmes inégaux.

2. — Il en va par conséquent de même pour la formation de la classe prolétarienne et sa force politique et révolutionnaire.

3. — La conquête du pouvoir politique par le prolétariat peut se faire non seulement dans un pays *unique*, mais dans un pays *moins* développé que les autres, restés sous la domination capitaliste.

4. — La présence dans le monde de pays où la révolution politique du prolétariat s'est déjà produite accélère au maximum la lutte révolutionnaire dans tous les autres.

5. — Dans la phase ascendante de cette lutte révolutionnaire, les forces armées des Etats prolétariens peuvent intervenir de façon défensive ou offensive.

6. — En cas de pause dans les guerres civiles et d'Etats, un pays prolétarien isolé ne peut accomplir « en direction » du socialisme que les *pas* consentis par son développement économique antérieur.

7. — S'il s'agissait d'un des grands pays avancés, la transformation socialiste de son économie ne serait pas impossible en théorie; mais la guerre civile et d'Etat générale éclaterait avant qu'elle ne soit achevée.

8. — Dans un cas comme celui de la Russie, c'est-à-dire d'un pays à peine sorti du féodalisme, celui-ci ne pourra faire, avec la victoire politique du prolétariat, d'autre *pas* vers le socialisme que de construire les « bases » matérielles de celui-ci, c'est-à-dire d'accomplir progressivement une forte industrialisation. Il devra définir son programme de la façon suivante: attendre la révolution extérieure, et travailler pour elle; construire un capitalisme d'Etat à base mercantile à l'intérieur.

Sans la révolution mondiale, le socialisme était alors — et reste — impossible en Russie.

Nous avons résumé la position de façon volontairement crue. La chose remarquable dans ce débat de 1926 est qu'il prouva que personne, avant 1924, n'avait été d'une autre opinion. Démasquant leur fausse interprétation d'un ou deux passages de Lénine, on convainquit Staline et Boukharine d'avoir toujours écrit et parlé dans son sens jusque-là.

Nous ne reviendrons pas sur la partie économique de cette discussion: démontrer que la société russe est capitaliste, est aujourd'hui beaucoup plus facile qu'alors; c'est seulement l'*aveu* du fait qui demandera encore longtemps. Ce qui nous intéresse ici, aujourd'hui que Kroutchev parle de théorie « léniniste » de la coexistence pacifique, c'est de prouver que non seulement la théorie de l'édification du socialisme dans un seul pays n'a jamais été de Lénine, mais qu'en 1926 ni Staline, ni Boukharine ne défendaient celle de la paix *entre les deux systèmes*.

Ceci apparaît de façon indubitable dans leurs discours d'alors, tous deux faibles, bien que le second, dont nous ne citerons qu'un passage, ait été prononcé avec un feu qui contraste avec la froideur de l'autre:

> « L'existence perpétuelle d'organisations prolétariennes et d'Etats capitalistes est une utopie. Une telle existence simultanée est un phénomène temporaire. C'est pourquoi notre perspective est forcément celle d'une *lutte armée entre les capitalistes et nous*. Je déclare catégoriquement que la victoire définitive du socialisme est la victoire de la révolution mondiale, ou du moins la victoire du prolétariat dans tous les centres névralgiques du capitalisme ».

Voilà ce qu'on disait en 1926! Aujourd'hui on flirte avec le capitaliste

Oncle Sam, comme si les Etats-Unis n'étaient pas un centre « névralgique », comme si on pouvait les *négliger!*

Ces paroles de Boukharine étaient marxistes. Il péchait seulement par excès d'ardeur quand il ne voulait pas attendre davantage la réalisation du socialisme dans l'immense Russie. Il a payé plus tard de sa vie son droit au titre de grand, de vrai communiste révolutionnaire.

Mais s'il est vrai qu'on ait fait mourir Staline, il a, lui aussi, une certaine dette de reconnaissance à ses meurtriers, comme nous allons le voir.

FEUX DE VEILLEE

Le 10 mai 1939, Staline présentait à Moscou son rapport au XVIII[e] Congrès du Parti russe. Entre 1926 et 1939, ceux qui affirmaient que le socialisme serait construit en Russie avaient remporté dans la lutte une sanglante victoire. Non seulement Zinoviev et Kamenev, mais Boukharine lui-même avait été exécutés. Trotsky, qui avait fui la Russie, n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Dans un style chargé de répétitions rhétoriques, ce rapport montre que son auteur (homme non pas obtus, mais têtu, et qui perdit une grande occasion de prouver que l'entêtement est une qualité de révolutionnaire) est bien certain qu'enfermés dans la tombe, ou en passe de l'être, ses ennemis ne parleront plus: « L'épuration de la poignée d'espions, d'assassins et de saboteurs du genre Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Jakir, Toukatchevski, Rosengolz, Boukharine et des autres monstres qui rampaient aux pieds de l'étranger... » Mais que pensait donc Staline, en 1939, de la coexistence et de la guerre? Eh bien, dans ce discours, il voit celle-ci certaine, proche, *inévitable!*

Attachée aujourd'hui à le démolir, la *poignée* de ses vils adulateurs d'alors souligne qu'à quelques heures seulement de l'offensive allemande de 1942, Staline ne le prévoyait pas. L'embrassade germano-russe de 1939 se serait donc faite en toute confiance et le coup bas aux amis n'aurait été porté que par les Allemands? A quel triste état ces bousilleurs réduisent-ils la dialectique historique! Et quelle odeur infecte se dégage de tels dires! Comme si le signal donné en secret une nuit plus tôt pouvait expliquer la mise en branle de forces aussi immenses! Non, et c'est pourquoi nous devons nous en tenir au document dans lequel Staline, six mois avant l'invasion hitlérienne de la Pologne, fait preuve d'une sûre vision de l'avenir. La légèreté imprudente, avec laquelle des gens qui ont fondé la conduite politique de toute la guerre et de l'après-guerre précisément sur cette perspective le disqualifient, est très bizarre!

Dans son rapport, donc, Staline montre que le jeu de l'impérialisme mondial conduit avec certitude au déclenchement de la guerre. Il est explicite: « La nouvelle guerre impérialiste est devenue un fait. » Pourtant, les Etats capitalistes la craignent, parce qu'elle peut conduire à la victoire de la révolution dans un ou plusieurs pays ». A cette date, il se réclamait donc encore de la doctrine de Lénine sur l'impérialisme. Ce qui, par contre, mérite critique (mais c'est à nous, marxistes, qu'il revient de la faire, et non aux hommes *sans principes* qui l'entouraient alors), c'est la nette distinction qu'il introduit entre « états agresseurs » et « états démocratiques » et sur laquelle

sera édifiée par la suite la politique défaitiste de l'Antifascisme et de la Libération.

Pour lui, les « Etats agresseurs », c'est-à-dire l'Allemagne, l'Italie et le Japon dissimulent avec leur fameux « pacte Anticomintern » leur intention d'attaquer les « Etats démocratiques », c'est-à-dire l'Angleterre, la France et l'Amérique. Il va jusqu'à fustiger la docilité que ces derniers ont montré à Munich face aux exigences d'Hitler. Après de vagues paroles sur la volonté de paix de la Russie, il stigmatise la non-intervention dans la guerre comme une politique à la Ponce-Pilate. Quant à la Russie, elle prépare ses armes: « Personne ne croit plus aux discours mielleux selon lesquels les concessions faites à Munich aux agresseurs auraient inauguré une nouvelle ère de *pacification* ». De toutes façons, « nous ne craignons pas les menaces des agresseurs, et nous sommes prêts à répondre par des *coups doubles* aux coups des fauteurs de guerre qui chercheraient à violer nos frontières. »

Le marxisme est à mille lieues de la « théorie de l'agression » et de la distinction entre pays belliqueux et pays pacifico-démocratiques: engendrée par les rapports de production bourgeois, la guerre n'a nul besoin d'être « voulue » par des *criminels*, et une semblable position est tout simplement une injure à Marx et à Lénine. Nous ne pouvons pourtant pas ne pas noter que le langage actuel — coexistence pacifique, possibilité d'éviter la guerre — est infiniment pire que celui de Staline à la veille du second conflit mondial.

La double alliance, d'abord avec les Etats *agresseurs* et ensuite avec les Etats *pacifiques* a été un nouveau chef-d'œuvre d'abolition des principes. Le fait de serrer la main armée de Churchill et de Roosevelt fut trahison au même titre que d'avoir serré celle d'Hitler; dans les deux cas, la Russie, déjà devenue un Etat capitaliste, a plié le genou devant les impératifs de l'impérialisme; dans les deux cas, elle a manifesté son obéissance aux forces supérieures du déterminisme qui régit cette politique internationale que les niais disent entre les mains, pourtant bien débiles, de « quelques Grands ».

Il n'empêche que la façon dont on raconte aujourd'hui le drame qui va de Dantzig à Stalingrad est encore plus suspecte et produit une confusion pire encore.

LE TESTAMENT DE STALINE

La biographie de Staline ne nous émeut pas plus que celle de tout autre ennemi — ou ami — proche ou lointain. Mais elle est pour nous une arme historique qui nous sert à débarrasser le terrain d'un nouveau mensonge nullement moins indigne que celui des *purges* dans lesquelles nos glorieux frères de Russie ont été exterminés comme « monstres ». Ce mensonge, c'est celui du XX^{e} Congrès, lorsque rejetant loin de lui les responsabilités historiques auxquelles le nom de Staline est lié, il prétend ébaucher un retour salutaire à l'époque où, à la grande terreur du monde capitaliste, on tenait sans faiblir sur la ligne de Marx et de Lénine.

Dans ses « *Problèmes économiques* », Staline semblait vouloir soutenir que seule la destruction du capitalisme peut mettre fin au danger de guerre impérialiste, bien qu'il n'énonçât cette thèse qu'avec des contradictions et des concessions à la « coexistence » et au « pacifisme » dont il était déjà question.

Cet écrit est condamné aujourd'hui, mais, au fond, pourquoi? Douterait-on de l'existence du *socialisme* en Russie? Considérerait-on comme fausse et insensée la thèse de la persistance des lois du marché en plein socialisme? Certainement pas! Où l'on condamne Staline, c'est (on l'a déjà vu) quand il affirme depuis longtemps exclue toute augmentation de la production capitaliste. Nous constatons quelque chose d'autre: c'est que si l'on met sa brochure à la corbeille, c'est que l'on rejette le point dans lequel il affirme que l'impérialisme et la crise mènent à une *troisième* guerre.

Attendre une catastrophe économique et politique du monde capitaliste et ne pas la voir se produire est une *felix culpa*, une heureuse faute, pour les révolutionnaires.

Marx et Engels ont été déçus bien des fois dans leur attente des crises et de la catastrophe et bien d'autres fois par l'issue des guerres internationales qu'ils avaient pronostiquées.

En 1926, le premier concert d'insultes contre les futurs « monstres » tendait à les couvrir d'infâmie en les accusant de *pessimisme*, sous le prétexte qu'ils théorisaient la *stabilisation* du capitalisme. C'est pour cela que le premier Togliatti venu tournait Trotsky en dérision de façon pitoyable.

Dans son discours de 1939, Staline déduit la guerre - qui devait éclater en septembre - d'une crise de la production mondiale, manifeste dès 1937 (après la vigoureuse reprise qui avait succédé à la dépression de 29-32), années pendant lesquelles seule la production russe ne baisse pas.

La dernière erreur de Staline en 1952 a consisté à attendre une dépression en Occident, au lieu du « boom » imprévisible qui a suivi et à cause duquel les B.K. s'en vont par le monde faire d'onctueuses courbettes : mais ce n'est pas là, au grand jamais, la pire honte de sa vie! Tout cela montre seulement que les élèves ont, hélas, surpassé les maîtres de beaucoup!

Si donc la courbe de l'accumulation s'était infléchie vers le bas, on serait passé de la guerre froide à un conflit ouvert? Mais cela aurait peut-être donné lieu d'espérer la défaite historique finale ou de l'Angleterre ou de l'Amérique, ou à la fois de ces deux puissances, qui, toujours victorieuses depuis deux siècles, ankylosent le devenir de l'humanité.

Mais la courbe, pour l'instant, monte au lieu de descendre. Et elle ne monte pas seulement en Russie contrairement aux années 1937-38 et aux chiffres d'alors de Staline. De là le pacifisme idyllique et lacrymogène, l'ignoble pacifisme auquel, injuriant le marxisme-léninisme de façon dix fois plus horrible que Staline lui-même, l'état-major du XX^{e} Congrès s'est abandonné!

Citons de nouveau les phrases de Staline que nous rapportions dans notre *Dialogue* avec lui : « Pour que les guerres cessent d'être inévitables, il faut que l'impérialisme soit détruit ». C'est par cette conclusion énergique que Staline terminait sa réfutation résolue « des affirmations de quelques camarades qui prétendent que, du fait du développement de nouvelles conditions internationales après la seconde guerre mondiale, les guerres entre pays capitalistes ont cessé d'être inévitables ». Staline ne s'opposait d'ailleurs pas seulement à cette thèse à la Kroutchev, mais également à celle qui disait que « les contrastes entre le camp du socialisme et celui du capitalisme sont plus grands que les contrastes entre les pays capitalistes ».

Et voilà pourquoi le XX^{e} Congrès, détachant la tête embaumée de Josif

de son froid cadavre, s'en va la porter sur un plat d'or aujourd'hui à Londres et demain, la date de l'élection présidentielle une fois échue, à New-York, n'en doutons pas.

« Il s'ensuit que les guerres entre pays capitalistes continuent à être » inévitables. On dit qu'il faut considérer comme dépassée la thèse de Lénine » selon laquelle l'impérialisme engendre inévitablement les guerres, du fait » que de puissantes forces populaires se sont développées aujourd'hui et » qu'elles agissent pour défendre la paix, contre une nouvelle guerre mon- » diale. *Cela n'est pas vrai* ».

Cela n'était pas vrai, *et ne l'est pas davantage aujourd'hui.* Mais *cela,* c'est ce que dit Kroutchev: « Les guerres ne sont plus inévitables, ni fatales » parce qu'aujourd'hui... existent les partisans de la paix », et parce que » ceux-ci (et autres histoires semblables) n'existaient pas quand « *fut éla- borée* « *une* » thèse *marxiste-léniniste selon laquelle les guerres sont inévi-* » *tables tant que l'impérialisme existe.* »

Une thèse, misérables? *La* thèse sans laquelle marxisme et léninisme ne seraient rien!

VIVE STALINE, ALORS?

Nous avons déjà montré dans le *Dialogue* de 1953 les graves faiblesses de l'exposé de Staline. Il ne croyait pas encore possible de jeter par-dessus bord ce qui est, nous venons de le voir, non pas UNE thèse, mais LA thèse de Lénine; mais il voulait expliquer que la coexistence, déjà inventéee depuis plusieurs années, était possible et se débarrasser de la thèse de Boukharine, qui était aussi la sienne, sur l'inévitabilité de la guerre *entre* les deux systèmes. C'est pourquoi il se mit à déclarer plus probable la guerre ENTRE les états capitalistes; et ce n'est pas sans cohérence, qu'évoquant sa position de 1939, il répond à la question: pourquoi donc « la deuxième guerre mondiale n'a-t-elle pas commencé par la guerre contre l'U.R.S.S., mais par une guerre entre pays capitalistes? »

En tout ceci, Staline montrait avoir encore quelques lueurs sur la dialectique, tandis que le XX^{e} Congrès s'est mis, à cet égard, un bandeau sur les yeux qui l'empêche de rien voir du tout: la descente continue sans arrêt dans les ténèbres. Le soir et la nuit tombent maintenant sur les grandes journées historiques d'Octobre dont l'œil las de Staline a été le dernier à percevoir les rayons. En 1952, en effet, Staline expliquait à la Lénine l'irrésistible attaque allemande, c'est-à-dire non par la criminologie historique des imbéciles, mais par un motif économique, par le manque de marchés et de débouchés; et il montrait que les Etats occidentaux avaient aidé le capitalisme allemand à se réorganiser après 1918 afin de le lancer contre la révolution russe.

Pourtant, cet homme qui, dans l'action, avait une poigne d'acier n'était, en fait de théorie, qu'un mou, comme Trotsky l'a déjà prouvé de sa plume insurpassable. Le fragile édifice de ses positions contenait déjà tous les éléments de la dégringolade jusqu'aux derniers échelons de la contre-révolution qui a suivi et dont le XX^{e} Congrès prétend qu'elle se fait *contre* Staline.

Comment, nous étions il y a quatre ans déjà en mesure de l'indiquer clairement. Continuant à affirmer que la guerre dérive de l'impérialisme et désignant ce dernier comme l'ennemi, Staline n'en préparait pas moins le travestissement complet de la « théorie » léniniste « du défaitisme » en disant que « le mouvement pour la paix » (dont il réduisait la portée au résultat bien mince de freiner et de retarder la guerre) « se distingue du mouvement qui existait lors de la première guerre mondiale, et qui, visant à transformer la guerre impérialiste en guerre civile, allait plus loin et poursuivait des buts socialistes » (1).

En 1952 donc, la thèse de Staline était mi-chèvre, mi-chou, alors que de 1848 à 1917, de la thèse de Marx contre les démocrates bourgeois de « paix et liberté » de l'époque à celle de Lénine contre les jusqu'auboutistes de la première guerre, la position était restée la même. C'est que nous, marxistes, nions qu'il y ait un but de PAIX distinct de celui du SOCIALISME et de l'émancipation de la classe ouvrière. Nous attendrions plutôt la Révolution de la Guerre, que la Paix du Capitalisme. Nous ne connaissons pas d'autre voie pour « enterrer la guerre » que de détruire le système bourgeois.

Staline, lui, détachait déjà le mouvement pour la *paix* de l'action pour le *socialisme*, prétendant que *celle-là* était possible — mais pas certaine — avant celui-ci. Kroutchev et les siens, tombés encore plus bas, veulent la Paix *sans* Socialisme: revendication idiote en même temps qu'impossible.

Aussi bien aujourd'hui qu'hier, notre position permet de débrouiller immédiatement l'imbroglio et de dissiper la confusion. La Russie est tout aussi capitaliste que les Etats d'Occident et la guerre éclatera *aussi* entre elle et eux. Staline la voyait proche, mais préférait ne pas être le premier à tirer; il espérait qu'à l'aide du *mouvement populaire*, les choses iraient comme en 1939. Il attendait, assurant les Etats bourgeois que les contradictions qui existaient entre eux étaient plus fortes que celles qui opposaient les deux systèmes et leur souhaitant la crise intérieure et la guerre. Dernière illusion! Les gens d'aujourd'hui ne croient plus à la crise, ni à l'intérieur du système, ni entre les Etats capitalistes. Ils ont perdu les dernières lueurs d'espoir auxquelles Staline croyait encore devoir s'accrocher. C'est pourquoi ils offrent de renoncer à toute action perturbatrice et élèvent au rang de règle éternelle la théorie qui prétend qu'on pourrait éviter les guerres grâce à la volonté et la conscience populaires, et à l'action de persuasion. Ils se débarrassent ainsi des dernières pudeurs que même un homme aussi impitoyablement résolu que Joseph Staline ressentait encore.

La grandeur et la petitesse des hommes, la dureté et la sensibilité des âmes ne jouent aucun rôle dans tout cela. Staline voyait la troisième guerre plus proche qu'elle n'était en réalité et il manœuvrait en fonction de cette erreur. Pas plus que ses disciples et successeurs, il ne croyait à la seule force capable de barrer partout le chemin à la guerre: la Révolution. Comme eux, il vivait au jour le jour dans l'infâme et stupide paix bourgeoise, dont nous aurons peut-être encore pour vingt ans.

---

(1) Cf.: *Les problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.* p. 38, 39.

CONCURRENCE ET EMULATION

Aujourd'hui, pour se libérer des conditions auxquelles ce qu'il appelle « une » thèse de Lénine était liée, le pauvre Kroutchev affirme que si, en 1914, les facteurs agissants étaient économiques, en 1956, d'autres facteurs, relevant de la morale et de la volonté, joueraient *également:* ainsi disparaissent les dernières lueurs de marxisme qui soient jamais parvenues jusqu'à lui: « La guerre n'est pas un phénomène exclusivement économique. » et « Dans la question de savoir s'il doit y avoir ou non la guerre (en voilà une question!) les *rapports de classes*, les *forces politiques*, le *degré d'organisation* des hommes et *leur volonté consciente* revêtent une grande importance. »

Dans quel affreux méli-mélo on est tombé, pour retourner de Staline à Marx! Staline parcourait la bibliothèque des classiques le lance-flamme à la main: mais à la lueur de celui-ci, on pouvait encore déchiffrer quelque lambeau de page. Les Kroutchev et consorts, eux, y font irruption comme des taureaux auxquels on a bandé les yeux (mais ont-ils jamais appris à lire?) après avoir éteint toutes les lumières.

On serait marxiste, et on range d'un côté les facteurs économiques, de l'autre — selon un ordre révélateur — les *rapports de classe*, les *forces politiques*, l'*organisation*, la *conscience*, la *volonté*, en deux équipes rivales auxquelles on crie: « En ligne! », tandis qu'avec son sourire le plus photogénique, le maréchal Boulganine tire le coup du départ de cette nouvelle « lutte émulative »?

Dans son puissant et prophétique discours de 1926 (qui se situait sur un plan si élevé qu'on lui coupa la parole), Trotsky, pauvre naïf dans notre genre, avait fondé son argumentation sur les « facteurs économiques » du moment. La fin, qu'il rédigea par la suite dans le même style merveilleux, est, sans doute inférieure, car il y insistait sur d'autres aspects du drame russe, tels que l'avidité de la bureaucratie d'Etat et de parti et la férocité de Staline, choses secondaires par rapport aux thèmes traités tout d'abord. Mais dans la partie qu'il prononça à Moscou, il fut grand. Vous ne pouvez rien faire d'autre, dit-il, que de passer de notre société pré-capitaliste au mercantilisme, que de vous rapprocher du modèle que le capitalisme vous offre. Plus vous aurez fait de pas pour le rejoindre, *plus les influences qu'il exercera sur vous seront irrésistibles.* La guerre n'est pas son seul moyen de vous soumettre. Ou nous irons le déloger de ses tanières d'Occident, ou c'est lui qui viendra ici nous régler notre compte. Ni militairement, ni économiquement, notre évolution ne peut se faire sans se croiser avec la sienne. A l'interruption de quelque imbécile, ce géant de la doctrine marxiste de l'histoire répondit, tournant son regard vers l'avenir le plus lointain: je crois à la révolution mondiale plus que n'importe qui, mais si nous regardons les choses en face, nous pourrons attendre même cinquante ans. La condition est que pendant tout ce temps nous ne *dissocions* pas la réalisation du socialisme en Russie du renversement de la société capitaliste en Occident.

L'internationalisme, poursuivit-il, reprenant les termes de l'intangible doctrine, est fondé sur le caractère international des échanges que le capitalisme a introduits partout et dans le tourbillon duquel nous serons entraînés. Prétendre rester en dehors de cette influence ne serait qu'une vaine illusion.

Ses adversaires lui mirent le bâillon sans qu'il pût se défendre. Quittant la tribune pour la dernière fois, il dit : l'Internationale en discutera encore. Lui mort, il nous revient de poursuivre aujourd'hui le « dialogue » qui continue la réfutation de son esprit lumineux à tous les Kroutchev de l'avenir.

MARCHES ET COMMERCE

Coexistence signifie « pas de guerre », mais ne peut signifier « pas de contact », pas d'échanges. Trotsky l'avait bien souligné, et l'histoire le confirme.

A l'époque de Staline, la formule était celle du double marché mondial. La perspective de celui-ci était aussi naïve qu'audacieuse : la moitié du monde échappant désormais au capitalisme d'Occident, celui-ci se noie dans l'excès de production, il se déchire lui-même dans des guerres quatre fois plus pernicieuses ; pendant ce temps, nous, nous sommes toujours là, et nous avançons. Qui, NOUS, avons-nous demandé dans notre *Dialogue* de 1953? La seconde moitié du capitalisme, que seule une vitalité supérieure distingue de la première?

Aujourd'hui, on rejette résolument la théorie illusoire des deux marchés compartimentés et fixes : la patrie socialiste ne rend pas seulement ses armes : elle défait résolument sa ceinture : avec Staline, ce sont ses dernières menaces de sortir un poignard mortel de dessous ses jupes qui ont pris fin.

Ici, il nous faut écouter ce que dit l'économiste de service Mikoyan : « Nous sommes fermement convaincus qu'*une coexistence stable est inconcevable sans le commerce* (en italique dans le texte de *Rinascità*, de février 1956) qui peut constituer la base de cette convivence, même après la formation de deux marchés mondiaux. L'existence de deux marchés mondiaux — le marché socialiste et le marché capitaliste — non seulement n'exclut pas, mais présuppose au contraire le commerce à avantages réciproques entre tous les pays. L'interprétation exacte de ce problème a, sous l'aspect de la coexistence entre les deux mondes, une valeur de principe, mais il a également une importance pratique, économique. » Citons encore ce passage dont la formulation extrêmement négligée, inconsciente, évoque l'image d'un homme courant en toute tranquillité sur une mince pellicule de glace et mériterait des italiques et des points d'exclamation dont nous nous abstiendrons : « Nous pensons que notre commerce avec les pays capitalistes est avantageux pour les deux parties... Cela est imposé par la nécessité même de la division sociale du travail... par le fait qu'il n'est pas également avantageux de produire tous les types de marchandises dans tous les pays... » Mikoyan s'est-il jamais douté (et même seulement un lecteur de *Rinascità* sur mille se doutera-t-il jamais?) qu'en *système socialiste* (outre le fait bien connu qu'il n'y a pas de commerce, pas de marché) la division sociale du travail tant par professions et par entreprises que par régions et par nations, sinon sa division technique dans l'usine, doit être dépassée? Se doute-t-il que toutes ces formes — et en premier lieu celle qui veut que « la production soit *avantageuse* » — sont indissolublement liées au type capitaliste des rapports de production? Avantage et profit du capital sont deux termes qui veulent dire la même chose.

Toute cette critique, nous l'adressions déjà à Staline dont la vision sur le commerce et la *confrontation* entre les deux systèmes gardait encore quelque prudence et nous montrions que les économistes bourgeois de l'école libérale étaient d'accord pour que les deux productions soient écoulées sur les mêmes marchés et pour que celui qui aurait le plus gagné à la chose soit proclamé vainqueur (1). Mais alors, si l'on admet que par les canaux internationaux le profit du capital (capital d'autant plus avide qu'il est anonyme) traverse toutes les frontières, quel doute reste-t-il que l'argument selon lequel, en Russie, « les exploiteurs ont été anéantis » et qu'il « n'y existe plus de bourgeois » perde toute valeur?

ECHANGE DE CAPITAUX

Cette terrible grêle de thèses qui admettent des rapports de plus en plus larges entre les prétendues *deux économies*, les prétendus *deux systèmes*, montre comment tout le sens de la manœuvre de la « coexistence » et de « l'émulation a un contenu économique. La prétention de prévaloir sur le capitalisme occidental grâce à la pression des opinions « populaires » et à la diffusion de celles-ci dans la « conscience » des masses du monde entier et autres semblables homélies ne sont que des vantardises qui ne changent absolument rien au fait. Il y aurait, à la limite séparant deux systèmes, opposés et hétérogènes dans leur nature interne, une sorte de frange d'interférence? On ne peut en conclure qu'une seule chose: c'est que l'embrassade à laquelle la *persuasion* doit soi-disant conduire (en *alternative*, comme toujours, au conflit violent), est l'embrassade de systèmes identiques, de natures homosexuelles en quelque sorte. Ce n'est qu'une étape de la revendication idiote de *libéralisation* du commerce mondial, appuyée par tous les « opérateurs » de l'économie. En ce moment, même les milieux d'affaires américains réclament l'élimination des interdits frappant l'importation de produits étrangers. Si nous voulons que les Japonais, par exemple, nous achètent du coton grège, nous devons leur permettre, disent-ils, de « gagner des dollars » en vendant chez nous leurs cotonnades à bas prix. Dans la formule du « gain réciproque » lancée par le XX^{e} Congrès et par Mikoyan, on peut lire *tout* le capitalisme, même si l'on n'en est qu'à l'A.B.C. du marxisme.

Dans la bouche des Nenni, celle-ci entraîne avec elle une avalanche de revendications: on doit établir avec la Russie jusqu'au « marché des capitaux ». Il doit donc être permis d'exporter de Russie du capital « socialiste » et d'y importer du capital... capitaliste. Cela aussi est à mettre sur la conscience de Mikoyan et rend vraisemblable la nouvelle selon laquelle, entre deux tasses de thé, B. et K. auraient offert à Elizabeth d'Angleterre deux milliards de dollars d'or pour régler des achats de marchandises.

Naturellement, au moment de ces gigantesques exportations de capital financier, on continuera à dire qu'il ne s'*agit plus* du phénomène caractéristique du pire impérialisme, celui que Lénine a décrit. Pour sûr! c'était alors

(1) *Dialogue avec Staline* (éd. ronéotée en français, p. 26).

l'époque des vulgaires *facteurs économiques;* aujourd'hui, c'est toute autre chose! Il y a les valeurs *morales*, les poussées d'*émulation* à *avantages* réciproques; enfin la conscience générale de notre aimable et charmante époque ne permet plus les manœuvres d'autrefois pour se rouler les uns les autres par-dessus les frontières: *la guerre est évitable!*

Il est évidemment absurde de qualifier de socialiste, ou même de semi-socialiste un monde tout entier constitué par un réseau de bourses des marchandises et de bourses des capitaux. Mais il l'est encore plus d'admettre la possibilité d'y empêcher l'éclatement d'une troisième guerre générale en militant pour le seul maintien de la paix et sans toucher au capitalisme, contrairement à la thèse de Lénine.

En 1947, les Etats-Unis auraient eu le monopole du marché des capitaux, mais ils l'auraient perdu (en même temps que celui des armes nucléaires: cela c'est l'Américain Lippman qui le dit). Il apparaîtrait donc toujours plus difficile pour les Etats-Unis de réclamer des accords militaires ou politiques en contre-partie de leur aide économique.

Bien, nous voilà donc en pleine idylle! En effet, il apparaît si facile pour la Russie d'exiger, en contre-partie de deux milliards bien comptés de dollars, un demi-sourire de Sa Gracieuse Majesté Britannique!

SI, LA GUERRE EST EVITABLE

Nous considérons toujours comme pleinement valable la doctrine de Lénine sur la guerre. Elle n'est au reste pas autre chose que celle de Marx après la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris, événements qui mirent fin à l'époque des guerres révolutionnaires pour la formation des nations et ouvrirent historiquement celle de l'impérialisme: *toutes les armées nationales sont désormais coalisées contre le Prolétariat!*

Dès 1848, cependant, Marx avait démoli toutes les idéologies pacifistes et humanitaires qui prévoyaient de mettre fin aux guerres en « persuadant le monde » de leur inutilité. De 1848 à 1871, on assista à une série de guerres qui étaient encore utiles historiquement, du fait que la bourgeoisie gardait encore un certain radicalisme.

Pour Marx, la guerre entre nations ne devait pas aboutir à la Paix Universelle, mais à la révolution de classe supra-nationale.

Les marxistes de la Seconde Internationale avaient eux-mêmes cru sincèrement que le prolétariat pouvait empêcher la guerre, ce que Lénine leur rappelait depuis dix ans quand elle éclata. Mais personne ne pensait pouvoir arrêter la guerre par des forces « morales » et par la persuasion, et pourtant c'était alors une période d'évolution idyllique et pacifique où les votes socialistes s'accumulaient dans les Parlements. Empêcher la guerre, pour les socialistes de la II[e] Internationale, signifiait empêcher la mobilisation générale par une grève générale à outrance dans tous les pays, par la prise du pouvoir en vue de fonder le socialisme dans l'Europe unie.

Lorsque Lénine établit que l'étape impérialiste du capitalisme conduit à la guerre, il ne croyait pas encore lui-même à une série de guerres mondiales successives. Il s'attendait à ce que, dès la première menace, le prolé-

tariat se dressât, au moins en Europe, et étouffât la guerre dans l'œuf. Sa formule était de « transformer la guerre impérialiste en guerre civile », ce qui comportait l'alternative suivante : ou la guerre civile dans les différents pays, le renversement des bourgeoisies et l'étouffement de la guerre dans l'œuf, ou l'éclatement et le développement de la guerre entre nations. C'est donc en 1914 que fut perdue la grande *occasion* léniniste de « transformer la guerre impérialiste en guerre civile ». La responsabilité en revient à tous ou presque tous les partis ouvriers, qui non seulement ne bloquèrent pas les chantiers ni les chemins de fer et n'immobilisèrent donc pas les corps d'armée, mais allèrent jusqu'à donner leur adhésion à la guerre nationale. Quant à la révolution russe, elle naquit de la rencontre de deux conditions particulières : la survivance d'un régime féodal et une série de défaites militaires. En Occident, il aurait fallu plusieurs années pour la condamnation et la défaite des partis traîtres, la reprise du prolétariat et le renversement des bourgeoisies des Etats victorieux ou battus : on avait trop perdu de temps, et cela ne se produisit pas. C'est ainsi que la révolution russe fut condamnée à l'isolement.

Aucune résistance de classe ne s'opposa au déclenchement de la seconde guerre mondiale, et aucune révolution ne la suivit. Les monstres impérialistes ne trouvèrent pas l'obstacle des partis prolétariens sur leur route : les partis communistes nés après 1914 s'étaient complètement dénaturés pendant les vingt ans qui séparent les deux guerres. Ils avaient perdu la bataille décisive, celle qui leur fut livrée dans les répressions staliniennes.

Nous, qui soutenons toujours la thèse de Lénine, nous affirmons qu'une fois l'impérialisme reconstitué dans les pays vaincus, la menace de guerre se représentera à nouveau, au bout d'un certain cycle. Il n'existe qu'une seule autre issue : que la révolution prolétarienne la brise dès sa naissance. Mais ce serait là chose tout à fait impossible à proposer si la guerre devait éclater dès aujourd'hui.

La révolution pourrait naître d'une troisième guerre. Mais pour cela, il faudrait que le mouvement de classe ait ressurgi avant qu'elle n'éclatât. C'est là un résultat qui sera dur à obtenir et dont la première condition est que le prétendu *caractère* socialiste de la Russie soit mis hors de discussion.

A la thèse du XX^e^ Congrès sur la possibilité actuelle d'éviter la guerre, nous répondons non pas que celle-ci est *inévitable* dans un sens absolu, mais qu'elle ne peut être évitée grâce à un mouvement vaguement idéologique de prolétaires et de classes moyennes et pauvres, qui sont incapables de lui opposer une résistance sérieuse et sur lesquelles elle passerait comme un bulldozer.

La guerre générale est donc *évitable* historiquement, mais à condition qu'on lui oppose un mouvement provenant exclusivement de la classe salariée et que celui-ci attende d'elle, non pas l'occasion de lui substituer la paix, mais celle de détruire le vieux capitalisme infâme en même temps qu'elle.

PALE UTOPIE

En conclusion, les objectifs historiques que le XX^e^ Congrès s'est assignés : *paix stable* dans un monde capitaliste (et pire encore, dans un monde « moitié capitaliste et moitié socialiste »), « choix » entre capitalisme et socialisme

sur la base d'une comparaison entre les deux systèmes effectuée par la « conscience humaine » en général, représentent un recul bien plus grand par rapport à Lénine que celui de Staline. Au moment de sa mort, en effet, celui-ci laissait encore un espoir aux prolétaires du monde, dont la conscience et la volonté étaient plus flottantes que jamais: celui que, dans une prochaine conflagration, l'Armée Rouge tentât de submerger les frontières des Etats capitalistes *persuadant* le monde dans le langage du canon et des bombes.

Dans cette vaine espérance des ouvriers murmurant la vaine phrase: « Et pourtant, le Moustachu viendra! », il restait une dernière trace du marxisme, bien que la doctrine ait été obscurcie par les théories économiques dégénérées de l'époque stalinienne.

Du XIX^e^ au XX^e^ Congrès, on est tombé à une conception des luttes historiques qui non seulement est la négation de Marx et de Lénine, mais qui sous le prétexte des révélations apportées par les temps modernes, et des « créations » qu'imposerait la situation nouvelle descend au niveau des *utopies* antérieures au *Manifeste.*

L'idée selon laquelle le monde se déciderait entre deux *modèles* de société et d'économie à la suite d'une simple confrontation entre deux « maquettes » artificielles d'organisation de la vivante humanité ne peut en effet être comparée qu'aux premières tentatives du socialisme utopique. Ce dernier a pourtant cette supériorité énorme d'avoir représenté à son époque une anticipation audacieuse sur certaines revendications historiques de l'avenir. L'utopie actuelle n'est, elle, que le résultat d'un recul fabuleux.

Marx et Engels ont d'ailleurs parlé des utopistes sans aucun mépris et ils ont même eu pour certains d'entre eux, Saint-Simon, Fourier et Owen par exemple, une véritable admiration. Pourtant, toute leur théorie repose sur deux pierres angulaires: la critique de l'utopisme socialiste et celle de la démocratie bourgeoise, de la démocratie en général, comme disait Lénine. C'est sur elles que s'est constitué le socialisme européen des dernières décades du XIX^e^ siècle et le communisme russe de Plekhanov et Lénine.

Historiquement, deux voies au socialisme de type *émulatif* et *persuasif* ont déjà été proposées. La première est celle des vieux utopistes à la Cabet qui pensaient qu'il suffisait de visiter les Icaries et les phalanstères pour devenir socialiste. La seconde est celle de gens encore enivrés du rationalisme du XVIII^e^ siècle et qui juraient que la justice, l'égalité et la liberté sociale étaient les corollaires de la civilisation pacifique issue de la glorieuse révolution que la bourgeoisie avait accomplie au nom de ces principes, et qu'il suffisait de consulter le peuple souverain par des élections pour qu'elles fussent appliquées.

Ce furent deux grandes conceptions de l'histoire. Pourtant, les socialistes des générations précédentes sont passés sur leurs ruines pour arriver au déterminisme scientifique de Marx et revendiquer, aux côtés de Lénine, sa théorie de la nouvelle Révolution et de la Dictature.

Dictature ou persuasion: ou l'un, ou l'autre. On doit « dicter » à ceux que l'on n'a ni le temps ni les moyens d'amener à consentir. Plus le capitalisme s'obstine, s'entête à vivre dans l'histoire, moins il est possible d'en venir à bout autrement que par la violence.

La *Raison,* dans les formes vraiment fortes et séduisantes qu'elle revêtit à son origine, nous l'a amené par la main. Mais alors que la bourgeoisie lui

élevait des autels, les glorieux précurseurs de la Ligue des Egaux osaient déjà lui opposer la *Force*.

Une autre honte des proclamations du Congrès, c'est le passage au communisme non seulement à travers la démocratie, mais à travers l'utopie — sous le couvert du retour à Marx et à Lénine.

Au XX^e^ Congrès, ils ont déchiré également le *Manifeste* de 1848. Dans ses pages sur la littérature socialiste et communiste d'autres tendances, il avait enregistré le détachement définitif de la lutte ouvrière de l'utopisme. Nous ne pouvons rapporter ici les textes théoriques de Marx et d'Engels sur ce point. Qu'il nous suffise de citer quelques passages qui dépeignent l'erreur naïve des utopistes.

« Il suffit, selon eux, de *comprendre* leur *système* pour reconnaître qu'il constitue la meilleure des organisations possibles de la meilleure société possible. »

« Ils désapprouvent donc toute activité politique, c'est-à-dire révolutionnaire; ils veulent rejoindre le but par des moyens *pacifiques;* c'est pourquoi ils cherchent à frayer un chemin au nouvel évangile social par des expériences limitées, et donc sans signification (reconnaissons que l'expérience russe a été, elle, une expérience en grand... de construire le capitalisme) et par la *puissance de l'exemple.* »

De temps à autre, nous trouvons en flagrant délit de faux éhonté ces « pionniers de l'avenir » qui, pour justifier leurs trahisons et leurs abjurations, bavardent de formes historiques de transition d'un système social à l'autre autrefois ignorées et que les plus récents événements auraient *créativement* forgées, déduisant des changement de situations la *révision* de formules soi-disant surpassées. Ces gens-là finissent invariablement de la même façon, convaincus d'anachronisme honteux et de réactionnarisme vermoulu.

Avec vos conclusions qui ont tant ému les amateurs de nouveautés de dernière heure, vous pouvez retourner à cent ans en arrière, au moins, Messieurs du XX^e^ Congrès! Vos dernières trouvailles, la coexistence, l'émulation, la compétition qui, dans une entente « homosexuelle » avec le reste du capitalisme voudraient arrêter la féconde et vivante histoire, ne méritent qu'une chose: c'est d'être exposées au pilori avec toutes les idéologies rétragrades.

NAISSANCE DU CONTRE-OCTOBRE

Que reste-t-il donc de tout cet anti-stalinisme que le XX^e^ Congrès a présenté au monde? Rien d'autre — et encore — que les points que nous avons traités au début: la condamnation du « culte de la personnalité » et des « manipulations infligées à l'histoire ». Sur tout le reste, il a continué à descendre la même pente que Staline, et il est tombé à un niveau encore plus bas que lui. Sur ces deux points mêmes, la rectification a été tout autre qu'orthodoxe. Il nous faut y revenir avant de conclure notre chant funèbre pour tous ces hommes enlisés dans le même marais.

Staline mentait, déclare-t-on, quand il qualifiait les « monstres » trotskystes d'*espions de l'étranger.* Ils ne l'étaient donc pas? Mais alors, qu'étaient-

ils? La *réhabilitation* peut remédier à des jugements moraux ou à des sanctions pénales intéressant des particuliers, mais elle ne peut corriger un jugement historique et critique.

Selon des revues soviétiques (extrait de l'*Unità* du 15 avril), Staline aurait mal fait, non de mentir (on ne peut en effet affirmer en principe qu'aucune circonstance ne peut conduire le révolutionnaire à la nécessité de mentir), mais d'obscurcir la « lutte d'idées » menée contre le « trotskysme » par ses atroces calomnies.

Même là, Staline a été un marxiste plus conséquent que ses censeurs d'aujourd'hui! Que signifie « lutte idéologique » ? Pour un marxiste, il ne peut y avoir de lutte idéologique sans lutte politique, c'est-à-dire sans lutte dérivant du jeu des forces de classe. Du moment que la formation de l'opposition russe ne s'explique pas par l'influence corruptrice d'Etats étrangers, son extermination qui ne fut pas celle de quelques « monstres », mais de larges couches du parti bolchévik, correspond à un heurt de forces sociales. Staline disait la seule chose qu'il pouvait dire s'il ne voulait pas admettre que les partisans du mouvement antirévolutionnaire, n'étaient autres que lui et ses partisans. Et puisqu'il n'avait manifestement pas à faire à des insurrections contre le pouvoir, il ne pouvait parler que d'espionnage, d'attentats et de sabotages de grand style. Il est donc faux de dire que « la thèse de Staline, selon laquelle la lutte de classes devient plus aiguë à chaque pas en avant du socialisme, était erronée », et que « c'est cette thèse établie en 1937, alors que les antagonismes de classes avaient déjà disparu, qui a porté à d'injustes répressions ».

Une fois de plus, Staline ne mentait pas de façon aussi anti-marxiste que les gens d'aujourd'hui: car il s'agissait bien d'une phase de la lutte des classes, dans laquelle le gros du Parti et sa direction, Staline y compris, remportèrent la victoire.

Comment expliquer autrement que ces revues russes disent, ainsi que le rapporte l'*Unità*, « les trotskystes, etc... exprimaient les intérêts des classes exploitrices qui opposaient une résistance, et les tendances des couches petites bourgeoises de la population » ?

Les victimes de 1934 et 1937 exprimaient les intérêts des classes prolétariennes internationales contre la politique de l'Etat russe qui se détachait de la lutte prolétarienne mondiale et se dissimulait derrière le mensonge de la construction du socialisme. Dans tout ce qui reste de leurs déclarations, soigneusement étouffées depuis 1926, ils revendiquaient la ligne de Lénine, affirmant qu'il s'agissait de passer à une longue lutte de la dictature prolétarienne contre les forces intérieures des classes petites-bourgeoises, soutenues par l'influence multiple du capitalisme international. C'est là, pour des marxistes, que réside *toute* la controverse qu'il s'agit de trancher.

Le grand tournant, le moment du retournement de la lutte révolutionnaire en Russie, fut celui où cette voix-là fut étouffée. Aussi ne peut-on expliquer cet épisode essentiel, dont les racines plongeaient dans le sous-sol de la société, comme une simple canaillerie, une erreur ou une distraction de Staline: ou alors le marxisme s'écroule. La lutte fut ce qu'elle fut, et il est juste de dire que c'était une lutte de classe, aussi bien sous sa forme idéologique que sous sa forme violente. Il faut rendre à Staline le rôle qu'il y joua, mais le *même rôle* revient à ses fossoyeurs du XX^{e} Congrès qui se gardent bien

aujourd'hui de justifier *idéologiquement* les assassinats d'alors. Ce rôle commun au mort et aux vivants est celui de la contre-révolution capitaliste.

C'est précisément la contre-révolution qui est « créatrive » et on lui découvre, en vivant l'histoire, les formes et les manifestations les plus nouvelles, les plus inattendues. Un demi-siècle de trahison au prolétariat socialiste nous a appris beaucoup à cet égard.

La Révolution, elle, est *une*. Tout au long d'un arc historique immense qui se terminera comme il a commencé, et là où il se l'était promis, elle reste toujours identique à elle-même. Bien des hommes actuellement vivants seront peut-être au rendez-vous, et certainement ceux des générations futures; elle viendra, comme les morts qui savaient qu'elle ne manque, qu'elle ne trompe jamais, l'avaient attendue. A la lumière de la doctrine marxiste, elle apparaît dès maintenant comme une chose tangible, une chose vivante.

Dialogue avec les Morts

TROISIÈME JOURNÉE : Soirée

OH PHILOSOPHIE, TU T'EN VAS PAUVRE ET NUE!

Après des critiques corrosives à des dizaines d'années de travail des historiens et des économistes, le document de base du Congrès, c'est-à-dire le rapport de Kroutchev au Comité Central s'en est pris aux « philosophes » d'Etat. Que le marxisme soit considéré comme une « philosophie » parmi tant d'autres, c'est-à-dire *comme* tant d'autres, est une chose sur laquelle nous avons déjà fait d'amples réserves; c'est pourquoi ce *service* philosophique de gouvernement, dont d'ailleurs on proclame la complète banqueroute, ne nous paraît pas une chose bien sérieuse.

Laissons cependant la parole à Kroutchev: « Les tâches inhérentes à la préparation et à l'éducation de nos cadres dans les instituts d'enseignement supérieur et dans nos cercles d'étude de parti rendent la création d'un manuel d'étude sur les principes du marxisme-léninisme nécessaire. Celui-ci devra exposer de façon concise, simple et claire, les thèses les plus importantes du marxisme-léninisme. Il faudra, de même, préparer des livres illustrant de façon populaire les *principes de la philosophie marxiste.* De tels livres auraient une grande importance pour propager la conception scientifique du matérialisme et pour lutter contre la philosophie idéaliste réactionnaire. »

Il en résulte que pour éviter que les super-professeurs des académies philosophiques ne disent des bêtises, il faut les dégrossir à l'aide de petits manuels populaires (pour ne pas changer!) de propagande contre les philosophies, fi donc! *réactionnaires.*

Il y a longtemps que les bourgeois eux-mêmes ont aboli les cours de philosophie théorique pour les remplacer par des cours d'*histoire de la philosophie,* ou, si l'on veut, des philosophies. Dans tous les schémas, on entend par philosophie réactionnaire celle qui servait de superstructure aux formes féodales de production: le fidéisme. L'idéalisme est au contraire la philosophie de la révolution bourgeoise. C'est même la *philosophie populaire* par excellence, la seule philosophie populaire, et les prétendus matérialistes de Moscou qui lui lancent de haut l'épithète méprisante de réactionnaire et — horreur! — d'antipopulaire prouvent à chaque mot qu'ils en sont tout imbibés.

Au pays de Kroutchev, rien ne fonctionne: ni les écoles *populaires*, ni les Ecoles Normales, ni l'Académie suprême d'où sortent les pédagogues des pédagogues, ou mieux, les « entraîneurs » des *activistes* affectés à la propagande dans les masses. En tous cas, notre historique Congrès a affirmé que tout cet appareil avait *dévié:* essayons de voir dans quel sens.

C'est là un *quiz* (1) dont il est facile de trouver la réponse. Les fidèles élèves du petit instituteur de campagne Staline le dégomment de son rang de Commissaire à l'Instruction populaire, mais, sans le savoir peut-être, ils répètent les morceaux de littérature qu'il leur avait fait apprendre par cœur.

UN REFRAIN DE JOSIF: DOGMATIQUES, TALMUDISTES

Si nous cherchons à extraire des longs discours de Kroutchev, Mikoyan, Souslov et Chepilov, le nouveau « Verbe » philosophique, nous ne trouverons que trois ou quatre des accusations favorites de Staline: dogmatisme, talmudisme, pédantisme, scolastique, etc... Le XX^{e} Congrès s'en est servi non pas contre Staline lui-même, mais contre une foule innombrable de philosophes et d'hommes de science ainsi que de chefs politiques, tous fonctionnaires accusés de n'être bons qu'à manger le traitement à eux alloué par l'Etat. Contre ce déplorable état de choses, tous nos orateurs ont brandi un drapeau bien connu et qui a traîné dans les mains de tous les véritables « confusionnistes »: le drapeau du réalisme, de la vie, du constructif, du concret. Si nous voulons à tout prix extraire de ces discours des thèses nouvelles, nous verrons qu'elles se réduisent à deux formules non moins frustes: le marxisme *créateur* (c'est-à-dire ce que l'on pourrait appeler le marxisme recréé) et l'*enrichissement* du marxisme. Il paraît que ce serait là des phénomènes qui se reproduiraient à chaque pas de l'évolution historique!

Soyons *clairs*, *simples* et *concis*, puisque c'est là la dernière directive imposée aux polémistes que les « cadres » russes recrutent en série.

Jouons pour notre compte le rôle des dogmatiques, des talmudistes, des scolastiques et même des pédants; assumons la défense d'un marxisme qui ne crée jamais rien de nouveau et qui est une constellation de thèses précises inébranlables; et le revendiquant tel qu'il est né, *rigide* et *pauvre*, non de la terrible misère de Marx, mais du sein de l'histoire, au moment précis où il devait naître.

Les discours creux des tenants de la *créativité* et des prétendus créateurs coïncident toujours, en effet, avec les périodes de contre-révolution, de recul de classe et d'involution historique des formes sociales, refusons-nous *ungibus et rostro* de l'abandonner en proie à ceux qui veulent l'*enrichir*.

Tous ceux qui se vantent de découvertes inédites et fécondes ne font jamais que remâcher de misérables formules du genre de celles que, dans l'histoire de l'opportunisme, Staline a été le dernier à venir nous débiter. Celles-ci ne sont jamais que de mauvais travestissements des formules célè-

(1) Terme anglais, désignant ici les questions du « quitte ou double ».

bres qui ont servi au marxisme à mener sa lutte acharnée successivement contre Proudhon, Lassalle, Bakounine, Dühring, Bernstein et Sorel; de ces formules dont Lénine, athlète de l'orthodoxie révolutionnaire, s'est armé, lors de la grande honte de 1914, pour faire mordre la poussière à tous ceux, innombrables, qui voulaient en *créer* les falsifications et les *enrichir* du prix de la trahison.

A VOUS, PETITS ELEVES DE STALINE

Les élèves ont vraiment dans le sang la phraséologie poussive du maître qui n'écrivait de façon ni faible ni maladroite, mais avec une vulgarité insurpassable, et son style d'école élémentaire (ou de « Quitte ou Double ») procédant par petites questions et sèches petites réponses répétées en série.

Voyons d'abord Kroutchev: « Luttant contre les manifestations de négli» gence dans l'*élaboration ultérieure* de la théorie marxiste (!) nous ne pou» vons aborder cette théorie de façon dogmatique, en gens détachés de la » vie... la théorie n'est pas un recueil de formules et de dogmes inertes... mais » un guide d'action et de lutte... détachée de la pratique, la théorie n'est qu'une chose morte ». *Aucun* des chefs ouvriers passés au service des gouvernements bourgeois n'a jamais tenu un autre langage que celui-là, ni parlé sur un ton différent de celui des autres citations que nous avons glanées dans les discours de Moscou. Mais aucun, non plus, ne phrasait de façon aussi triviale que nos gens d'aujourd'hui.

On lit plus loin chez Kroutchev: « Ceux qui pensent que l'on peut construire le communisme uniquement par la propagande (l'imbécile est en réalité celui qui s'imagine qu'on peut le *construire* dans un chantier, comme une vulgaire marchandise, sur une recette quelconque) sans lutte pratique pour accroître la production (une carte du parti tout de suite aux garde-chiourmes qui fouettaient les classiques galériens!) et pour augmenter le bien-être (vingt cartes pour l'école keynésienne), ceux-là s'engagent dans la voie du talmudisme et du dogmatisme ».

Passons maintenant au démolisseur de Josif, à Mikoyan: « Le Parti, le Comité Central appliquent *créativement* la théorie du léninisme dans la phase actuelle du développement de la société et *enrichissent* en même temps le marxisme-léninisme. »

Nous en savons déjà long sur cet « enrichissement »: passage démocratique du pouvoir aux « communistes »; impérialisme sans guerre; renonciation à l'usage de la violence; discipline constitutionnelle; imitation du capitalisme considéré comme une fabrique de bien-être; compétition honnête avec lui; promesse signée de ne pas le rouler, faite aujourd'hui à Londres, demain à Washington. *Enrichissez* encore un tout petit peu le marxisme de cette façon-là (au fait, quel est l'indice prévu pour le IV^{e} Plan quinquennal à cet égard?), et vous l'aurez mis complètement en pièces!

Mikoyan est trop brillant pour qu'on puisse le citer sans interruptions ni commentaires: « La majeure partie de nos théoriciens ne fait que répéter » et travestir, sous des formes diverses, des citations, des formules et des » thèses déjà connues ». Scandale énorme! Mais enfin, que signifie pour eux » le mot théorie » ? Une suite ordonnée de conclusions; littéralement: un « cortège » de gens, dont chaque rangée suit la précédente. On pourrait

adresser à des poètes, mais non aux vulgarisateurs d'une doctrine constituée, le reproche de « répéter ». Il est vrai que, comme le dit plus loin Mikoyan, les plus écœurants de tous sont encore les artistes!

« Peut-il exister une science sans création? Non, sans création, on ne » fait que de la scolastique, de l'exercice scolastique, non de la science, car » la science est avant tout création, construction nouvelle et non répétition » de choses anciennes ».

S'il nous incombait à nous d'écrire le *manuel* demandé de philosophie marxiste (avec de telles prémisses, il est certain que de Moscou il ne sortira que des livres écrits... avec les pieds), nous y accueillerions cette heureuse formule: la *science est la répétition de choses anciennes.* Quant à la scolastique, nous dirions que c'est la philosophie qui se fonde sur la « création », et que *sans création,* il n'y a plus de *scolastique.* La théorie de la création, voilà comment nous la faisons: nous doutons que Dieu ait créé Mikoyan; quant à lui, il n'a rien créé du tout, à moins qu'on lise ce qu'il dit à l'envers.

« Le XX^e^ Congrès donnera une sérieuse impulsion aux militants du front » idéologique (un front où même les caporaux sont invités à *militer* en impro- » visant des mouvements de troupe) pour qu'ils s'attellent à un travail *créa-* » *teur... enrichissent* le patrimoine d'idées du marxisme-léninisme... (et enfin, » dans un troisième point, *créée...* par rumination) pour assurer l'*enrichisse-* » *ment créateur du marxisme.* » Quelle fièvre d'originalité!

ET MAINTENANT, A CEUX DU FOND!

Cela suffit avec les premiers sujets; appelons maintenant ceux des derniers bancs.

Souslov: « Notre travail se développe... selon une répétition mécanique » de formules et de thèses connues, avec pour résultat de former des pédants, » des dogmatiques détachés de la vie. Notre propagande était surtout tournée » vers le passé, vers l'histoire (!) au détriment de *l'actualité* ». Nous y voilà! Voilà un *émulateur* authentique de la mode dégoûtante de ces *parvenus* bourgeois qui ne savent rien de rien, mais qui sont toujours en mesure de nous « coller » avec leur question idiote: ah, vous ne savez pas la dernière? Tenez-vous au courant!

« Le parti n'a jamais toléré le dogmatisme, mais la lutte contre lui revêt aujourd'hui une acuité particulière ». Et voilà le cri du cœur, un cri où perce toute la misère du carriérisme, de la lutte de l'individu pour « enfoncer » le voisin: « Il n'y a pas de doute que le *culte de la personnalité* a fortement contribué à la diffusion du dogmatisme et du pédantisme. Les fauteurs de ce culte ont attribué le développement de la théorie marxiste à quelques personnes qu'ils suivaient aveuglément. La seule tâche des autres mortels (*mais qui étaient-ils donc?*) était d'assimiler et de populariser les créations de ces quelques individus ».

Magnifique! Ces Messieurs ont décidé de liquider ces « quelques individus ». Mais ils ne savent que réciter la même *leçon.* Ah, qu'ils ont *assimilé!* Qu'ils ont *popularisé!* En attendant, ils déshonorent Staline dans la mesure où c'est ce qu'il a dit de pire qu'ils montrent gravé dans leurs petites cervelles quand, pris de délire, ils s'écrient: A nous! Nous aussi, nous voulons *créer!*

Comme disait le diable classique d'Anatole France exilé sur la terre: *Jéhovah, tu n'es qu'un misérable démiurge!*

Ainsi, Chepilov se porte candidat aux créations nouvelles; mais quand donc ces « créateurs » impatients, tenus jusqu'à présent en laisse, nous apporteront-ils une poignée de farine de leur propre sac? Ils ne font que profiter du fait que leur maître a été embaumé et ne peut leur crier: Zéro, le devoir a été copié mot pour mot!

« Nous, communistes marxistes, nous ne sommes pas des gardiens passifs de l'héritage marxiste-léniniste, nous ne sommes pas des archivistes de l'idéologie ». En somme, voilà des gens qui, pour ne pas être de vulgaires gardiens du patrimoine dont ils ont hérité, le mangent jusqu'au dernier sou; et c'est ce qu'ils appellent l'« enrichir »!

« Le travail idéologique qui n'est pas lié aux tâches vitales de l'édification économique et culturelle se transforme en une répétition *talmudique* » et *dogmatique* de vérités et de thèses connues, ou en radotage et en encensement ». Dans la Première Journée, nous avons donné un modeste échantillon d'« encensement » à Staline: les auteurs étaient tous des disciples dont nous avons vu plus haut qu'ils appliquent à la lettre son *antitalmudisme* et son *antidogmatisme.*

La *saison du radotage* est-elle close, ou ne s'ouvre-t-elle pas, au contraire, plus fertile que jamais?

RUMEURS HORS DE LA CLASSE

Ce n'est certainement pas sans raisons que tous ces fidèles élèves de Staline ont unanimement porté la main sur des extincteurs de la même marque. C'est que tout n'est pas mort dans la Russie de la Révolution, et qu'une flamme y brûle encore. Il y a encore là-bas de vieux marxistes, compagnons de lutte de Lénine et de tous ceux que l'on « réhabilite » aujourd'hui d'un geste suprêmement pharisaïque; d'authentiques bolcheviks qui croient encore à ce *dogme* de la révolution pour lequel il n'est pas de frontières. La tradition de ce passé dynamique est ineffaçable, et elle vit dans la jeune génération, tandis qu'à côté d'elles, le présent se montre sinistre, pâle et vil, en dépit des roulements de tambour congressuels.

Il y a de pédantes, de fastidieuses *citations* de Marx, Engels et Lénine, même si depuis des années, il est illégal de citer d'autres théoriciens du calibre de Trotsky, Zinoviev et Boukharine. Il y a encore des camarades qui ont foi dans les « archives », et qui ne pensent pas « se détacher de la vie » en s'alimentant à l'histoire de la lutte des bolchéviks, quand celle-ci avait pour buts Berlin et Vienne, Paris et Rome, et qu'elle posait l'alternative léniniste: domination mondiale de la bourgeoisie ou domination mondiale du prolétariat! Pas de moyen terme!

Il y a encore, par bonheur et par loi historique, des *dogmatiques* qui croient à ce que Lénine écrivit et promit; et même s'ils répétaient ces formules naïvement, voire *aveuglément*, ils seraient encore bien au-dessus de la cuisine congressuelle sur des recettes *modernes* qui font vomir, de ses attitudes sur commande et de ses ruses.

Les « créateurs » se donnent beaucoup de mal pour sembler défendre un reste de fidélité à la doctrine et bien que cet effort sonne complètement faux, le fait qu'il existe prouve à lui seul que telle est bien la situation.

Kroutchev : « Sauvegarder scrupuleusement la pureté de la théorie marxiste, mener une lutte décidée contre les survivances de l'idéologie bourgeoise dans la conscience des hommes. » Souslov : « Le marxisme-léninisme doit se développer... en respectant ses principes intangibles, en luttant de façon intransigeante contre toutes les tentatives de revision. » Et ainsi de suite.

Après avoir tant déploré que l'on considérât les textes comme sacrés, on a tenté de se sauver en citant Lénine (malheureuse tentative qui, elle aussi, sonne faux) que l'on a truqué en lui imputant les « créations » funestes qui lui sont en réalité postérieures (on confesse aujourd'hui que c'est uniquement à cette fin qu'on a sélectionné ses écrits, et qu'on en a écarté un grand nombre dans la préparation de ses Œuvres Complètes).

Même là, les petits élèves de Staline laissent passer le bout (de l'oreille). Leur système de citations, dont ils font plus qu'abuser, est *strictement copié* du maître et répond à son procédé classique.

LOUCHE UTILISATION DE LENINE

Tous les brocanteurs de la doctrine ont toujours procédé ainsi : on indique un volume de la série officielle, une page de ce volume, bien certain que purges et censures ont passé toute l'édition au crible, tout comme le catholique lorsqu'il cite le texte canonique des Evangiles. On tait intentionnellement la date et le thème de l'écrit cité, c'est-à-dire son arrière-fond historique, l'orientation de la lutte conduite par son auteur, qui n'était pas un archiviste, mais un militant (lui, oui !) de l'action révolutionnaire. *Quand* donc Lénine a-t-il écrit (vol. II, p. 492 de l'édition russe) ces paroles (sous réserve de contrôle) : « Nous ne considérons pas, en effet, que la théorie de Marx soit quelque chose de complet et d'intangible ; nous sommes convaincus qu'elle a seulement posé les *pierres angulaires* de cette science que les socialistes doivent faire progresser dans toutes les directions s'ils ne veulent pas rester en retard sur la vie. Nous pensons qu'il est particulièrement nécessaire pour les socialistes russes d'élaborer la théorie de Marx de façon indépendante, puisque cette théorie nous donne seulement les thèses *directrices* générales qui, en particulier, ne s'appliquent pas de la même façon à l'Angleterre qu'à la France, à la France qu'à l'Allemagne, à l'Allemagne qu'à la Russie » ?

Lénine était alors engagé dans une fière lutte contre les deux ailes du mouvement antitsariste en Russie : les populistes, qui refusaient d'admettre le marxisme, prétendant qu'en Russie les tâches socialistes incombaient aux paysans propriétaires, et non aux ouvriers ; les « marxistes légaux », avec leur habituelle version de l'Angleterre économique et de l'Europe politique, déduisaient du marxisme la conclusion que pour pouvoir lutter contre les entreprises capitalistes en Russie, il fallait respecter la légalité et maintenir la neutralité à l'égard du gouvernement autocratique. Contre eux, il fallait que Lénine établît la méthode révolutionnaire liant l'action armée immédiate aux

buts suprêmes de la classe prolétarienne; c'est contre ces deux tendances qu'il posa les bases de l'édifice monumental de sa doctrine historique de la révolution russe.

Lénine jeune ne pouvait encore savoir que, comme nous l'avons appris de Lénine adulte, la théorie est « complète et intangible » dès son origine, justement, et que quiconque lui retranche une seule lettre, la perd tout entière. De toutes façons, même dans cette formule de jeunesse, Lénine met déjà l'accent sur les *pierres angulaires* et les *directives générales* de la théorie de Marx, valables en tous lieux. Quelles sont-elles? Ce ne sont pas deux phrases qui peuvent fournir la réponse: c'est toute l'œuvre, toute la vie de Lénine!

Quels sont donc les « principes intangibles » même pour la *créativité* et l'*enrichissement*, faudrait-il le demander à son très lointain descendant Chepilov? Qu'est-il resté des « pierres angulaires » de Lénine, aux yeux du XX^e^ Congrès?

A cette façon déloyale de citer Lénine, nous avons opposé l'étude de ses écrits selon l'ordre historique où ils sont parus, tout au long du développement de la lutte révolutionnaire en Russie; les lecteurs y trouveront le nécessaire à propos, par exemple, des plaisanteries typiquement staliniennes que les Mikoyan et C° nous débitent sur une position de Lénine en 1917 pour la conquête pacifique du pouvoir.

Qu'il nous suffise ici de dire une chose: de même que toutes les citations manipulées au XX^e^ Congrès sont reprises en seconde main au maître Staline (alors que c'est soi-disant en s'appuyant sur elles que l'on prétend abandonner Staline pour retourner à Lénine!), de même, celle que nous venons de faire, nous l'avons empruntée à un discours de Staline au XVIII^e^ Congrès du 10 mars 1939.

QUE RESTE-T-IL D'INTANGIBLE?

Nous sommes en droit de compter Lénine parmi les « dogmatiques », car toute sa vie il considéra ce terme comme un titre d'honneur, comme l'opposé d'*opportuniste* et de « libre critique ».

Le premier chapitre de son classique « *Que faire?* », qui est de 1902, s'intitule précisément: *Dogmatisme et « liberté de critique »*. Il est tout entier une attaque contre le révisionnisme russe et international, et la note au bas de la première page dit exactement: « De nos jours, les frabiens anglais, les socialistes ministériels de France, les bernsteiniens allemands *mènent campagne en commun contre le marxisme dogmatique*. C'est la première bataille vraiment internationale contre l'opportunisme socialiste. »

En exposant la question agraire et en montrant l'orthodoxie marxiste de Lénine en cette matière, nous avons reproduit le passage initial de « La question agraire et *les critiques de Marx* », 1901, et son invective contre Cernov qui se vantait d'avoir délogé le « marxisme dogmatique » du domaine des questions agraires. Ce *marxisme dogmatique*, dit Lénine, a une propriété bizarre: les hommes de science le donnent continuellement pour mort, et puis le tir de barrage contre lui reprend toujours...

Par la suite, la vieille bombarde est passé aux mains de Staline (qui a génialement *créé* au marxisme dogmatique un supplément de son cru: le

marxisme talmudique), puis aux gens du XX^e Congrès qui, en dépit de leur hystérie d'enrichissement, n'ont rien créé du tout.

Ce que nous tenons pour notre part à établir, c'est qu'en faisant nôtre le drapeau du *dogmatisme*, nous ne nous attribuons le mérite d'aucune *création*, et à plus forte raison d'aucun *enrichissement* de la théorie, même pas de la théorie et de l'histoire de l'opportunisme, maladie incurable.

Avec ses pattes d'ours, Staline avait encore épargné quelques-unes des « pierres angulaires» de Lénine et laissé encore intacts quelques *principes*. Les commis-voyageurs en gants beurre frais du XX^e Congrès n'ont rien laissé d'intangible, eux; c'est bien clair si, comme l'affirmait le titre d'un article de l'*Unità*, Eden leur a dignement donné la réplique sur la coexistence pacifique par ces paroles historiques: « Aujourd'hui, le monde peut se sentir plus en sécurité! »

En effet, toujours dans son discours de 1939, Staline n'avait pas pu ne pas citer une nouvelle fois les paroles suivantes de Lénine (Œuvres-presque-Complètes, XXI, 393): « Les formes des Etats bourgeois sont extraordinairement variées, mais *leur substance est unique:* tous ces Etats sont, d'une façon ou d'une autre, mais, en dernière analyse, de façon *obligatoire*, une *dictature de la bourgeoisie* (ici, ce n'est pas nous, mais lui, ou Staline en personne, qui souligne). Le passage du capitalisme au communisme ne peut naturellement donner qu'une abondance et une variété énorme de formes politiques; *mais la substance sera inévitablement la même: la dictature du prolétariat* (même remarque que ci-dessus.) »

Donc, c'est avec une infâme mauvaise foi que l'on a prétendu au XX^e Congrès qu'il restait quelque chose que l'on ne voulait pas toucher, reviser, recréer, enrichir. Et savez-vous qui devait se montrer le plus bête et dire: « la voie que vous, Russes, avez suivie, fidèles aux enseignements de Lénine, n'est pas *obligatoire* pour les autres pays? » Question très facile; une lire pour la réponse exacte: le délégué du parti italien.

COMMENT ILS ONT ENRICHI MARX

On nous a procuré de France un exemplaire, sauvé *in extremis*, de la seconde édition du *Manuel d'Economie politique* achevé d'imprimer le 17 mars 1956, par les soins de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Economie, « pour vivre l'espace d'un matin ».

Texte stalinien typique, dont la moitié est consacrée à « l'économie politique du mode socialiste de production ». Il se peut d'ailleurs que tout cela reste officiel, sauf, à coup sûr, ce que nous allons en tirer pour clore cette question de l'*évolution de la théorie*.

Préface: après avoir rendu, bien ou mal, à Marx et à Engels ce qui leur revient, on attribue à Lénine l'*enrichissement* de la science économique du marxisme par la théorie de l'impérialisme, qui aurait fourni « les premiers éléments de la loi économique fondamentale du capitalisme moderne ». Quelle est-elle donc? Une loi qui n'effleura même pas l'esprit de Marx et qu'il laissa le soin de découvrir en plein... à Staline. Plus loin, Lénine est présenté comme l'auteur d'une théorie *nouvelle* complète, de la révolution socialiste (naturellement, sous réserve d'une plus *nouvelle* de Staline et des

Kroutchev-Togliatti). Il aurait par ailleurs donné une solution scientifique aux problèmes de l'*édification* du socialisme et du communisme. Après cela, n^ nous étonnons pas de trouver notre Chepilov parmi les académiciens de haut vol qui ont compilé le Manuel!

En effet, pour éviter tout *encensement*, on a ajouté à la fin que « Staline, le grand compagnon d'armes de Lénine, a formulé et développé un certain nombre de *nouvelles thèses* » (!).

Quant aux prochaines, nous croyons que l'Académie les mettra au concours par décret international.

Naturellement, il y a (p. 287 et suivantes) un chapitre sur la loi du *développement inégal*. On y trouve cet énorme mensonge que « Marx et Engels, étudiant le capitalisme *pré-monopoliste* du milieu du XIX^e^ siè» cle (1) furent conduits à conclure que la révolution socialiste ne pouvait » vaincre que simultanément dans tous les pays ou dans la plupart des pays » civilisés ». Plus tard, Lénine serait arrivé à la conclusion que la *vieille formule de Marx et Engels ne répondait plus* aux conditions historiques, et que non seulement la révolution socialiste pouvait triompher dans un seul pays, mais même (écoutez-nous ça!) que la victoire dans tous les pays ou dans le plus grand nombre d'entre eux ETAIT IMPOSSIBLE (!!!).

Eh bien, qu'est-ce qu'elle nous aurait raconté comme blagues, cette grosse ficelle de Vladimir Lénine, après cette année 1918 où c'est tout juste s'il ne nous prenait pas à coups de pied au derrière parce que nous ne lui apportions pas la révolution dans toute l'Europe... Mais s'il avait ensuite découvert scientifiquement que c'était IMPOSSIBLE? Du fait de la loi du développement inégal?!

(Au fait, connaissez-vous la loi du développement inégal des académies? Staline ne devait pas la connaître, car on la trouve dans une pièce italienne du brave Ferrari, qui date d'un siècle: on fonde des académies, ou on n'en fonde pas!).

C'est encore de la prose académique qu'il nous faut avaler. Le passage du *Manuel* dont nous venons de parler est suivi d'une véritable salade d'où il ressort que Lénine aurait découvert qu'à l'époque impérialiste, les pays capitalistes forment une chaîne *plus serrée* dont la révolution peut saisir l'anneau *le plus faible*. Bien, mais à quelles fins? Pour déclarer aux autres qu'il est impossible de les briser? Pour cela, il fallait un Staline, et pire que Staline, des Kroutchev, des Chepilov, des Togliatti ou des Thorez. Une autre palinodie attribue à Lénine une vision du développement de la révolution mondiale qu'on veut nous faire passer pour une anticipation de la méthode qui consiste à *détacher* des pays du « camp impérialiste » pour en faire des satellites de la Russie. Mais à en juger par l'exemple de Tito, il semble que ces satellites ne sont plus destinés aujourd'hui qu'à servir de lest.

De toutes façons, on joue encore une fois ici sur l'équivoque entre

---

(1) Cf.: Notre citation ci-dessus de Lénine sur le capitalisme unique, dont l'impérialisme n'est qu'une superstructure *politique, militaire, dictatoriale* que Marx avait parfaitement prévue.

triomphe de la révolution politique et transformation économico-sociale; et si l'on avance la fausse carte de l'édification socialiste, du socialisme « préfabriqué », c'est en la couvrant!

OU L'ON VOIT LES CONTRIBUTIONS DE STALINE BLACKBOULEES

A la fin de la partie traitant de l'économie capitaliste, le *Manuel* fait siennes les thèses de Staline qui ont porté sur les nerfs de Mikoyan. Pour Staline, la crise historique finale du capitalisme s'est rouverte après la seconde guerre mondiale, et il rappelle la formule de la surproduction chronique des entreprises capitalistes et du chômage permanent; thèses imprudentes, que le XX^e^ Congrès, tendant la main à la science économique d'Occident, a ravalées résolument, tout en se gardant bien de toucher aux autres.

La conséquence en est que le *Manuel* sera retiré de la circulation et refait, comme cela a été annoncé au XX^e^ Congrès, et que le Programme du Parti Russe subira le même sort.

Nous retenons que la fausse théorie économique stalinienne, c'est-à-dire la description de l'économie russe comme type d'économie socialiste restera sur pied et sera encore aggravée, ainsi que la nouvelle théorie apocryphe de Lénine sur la révolution socialiste et celle de Staline sur l'économie, où prolétariat et paysans apparaissent comme des classes *alliées à tout jamais*, dans la lutte politique, comme dans « l'édification » économique.

L'aspect le plus insidieux du tournant dessiné au XX^e^ Congrès consiste à prétendre qu'il a resserré le lien avec la doctrine de Marx et de Lénine qui s'était relâché au temps de Staline. Mais cette doctrine, on continue à la traiter comme sous Staline et de la façon que non seulement lui, mais toute sa bande ont introduite. Il n'y a aucun doute que, demain, on présentera le pas accompli par le XX^e^ Congrès vers ce que depuis des années nous appelons la Grande Confession, c'est-à-dire vers l'aveu de l'identité de l'idéologie et du programme social de la Russie avec ceux des pays capitalistes avec des arguments théoriques empruntés à l'école marxiste: et on reconnaîtra alors un rapport authentique, en effet. Mais, historiquement et politiquement, passer de la déclaration de guerre au capitalisme de tous les pays sur le front de classe à la coexistence avec lui sur le front des Etats (tout en retenant que l'impérialisme le conduira à la guerre et à l'écroulement); puis passer de cette position à celle de l'émulation pacifique et de la confrontation (dans la perspective d'une paix définitive entre les Etats) et à celle de l'entente démocratique des classes au sein de chaque Etat, ont été deux démarches dans la même direction.

L'un et l'autre de ces tournants donnent *raison* à Marx et à Lénine pour nous. Mais il est inévitable — bien qu'horripilant — que dans tout cela les pages des grandes œuvres du dernier et même du premier servent encore (et pour longtemps) de feuilles de vigne à la maladie honteuse d'un opportunisme nouveau, mais plus infâme encore que le précédent; d'un opportunisme qui, grâce à la fascination que ces grands noms exercent sur le prolétariat mondial tentera, une fois encore, d'entraîner celui-ci à l'abîme.

LA FONCTION DU PARTI

A lire les discours de Moscou, il semblerait qu'on ait laissé intacte du moins une des pierres angulaires de Marx et de Lénine: la nécessité et la fonction de premier plan du parti politique de classe.

Cette question du parti et de ses rapports avec l'Etat avait été au centre de la lutte impitoyable avec l'Opposition russe. L'Opposition, qui considérait le parti communiste comme le support de la dictature dans l'Etat et le « véritable sujet de la souveraineté », s'insurgeait contre le fait que l'appareil d'Etat et la police servissent à en frapper et à en mettre hors de combat les membres. De l'autre bord, c'est au nom du Parti et de son unité que l'on insultait couramment Trotsky et Zinoviev. Aux accusations d'être des « diviseurs » et des « saboteurs », ils répondirent fièrement en revendiquant la doctrine de Marx et de Lénine sur la nature et la fonction du parti de classe, à laquelle ils avaient toujours été fidèles.

Dans les congrès précédents, peu fréquents, il est vrai, Staline avait encore affronté le problème. Aujourd'hui, on ne dit plus rien sur la question de l'Etat et sur sa permanence massive en Russie. On prétend être arrivés à une société sans classes — destinées à disparaître et « objets de souveraineté » dans la théorie marxiste; mais on répète comme des perroquets — ce qui est contradictoire — que le parti doit continuer à être l'organe suprême et à guider l'appareil d'Etat selon ses directives programmatiques et ses décisions.

Il est pourtant clair que même cette position est en train de s'altérer complètement. On découvrira facilement les symptômes du fait chez les suivistes de l'étranger.

Comment, en effet, rester ferme sur ce point quand on lance par ailleurs au-delà des frontières le mot d'ordre de réparer les scissions léninistes du premier après-guerre en reconstituant l'unité des partis « ouvriers » et en entraînant sur le même front ceux des classes *moyennes?* La labilité des formulations de Moscou même sur ce point ressort clairement de l'attitude de leurs partisans les plus cyniques. Le pire exemple vient, comme d'habitude, d'Italie: Nenni en a dit de dures sur ce qui, pour sa courte vision, constitue le cours nouveau; mais, dans sa trivialité même, il a dit la vérité. Il est trop au-dessous du niveau de ses compères « communistes » pour avoir leurs scrupules théoriques, et il ne sait pas non plus feindre d'en avoir.

On envoie promener de deux coups de pieds la vigoureuse conception du rapport entre parti et Etat, qui se trouve contenue toute entière dans les textes marxistes et dans l'histoire de la lutte de classe depuis le *Manifeste*. « La conception léniniste de la fonction dirigeante du Parti dans l'Etat est-» elle encore valable? Le Parti est-il encore l'instrument adéquat » pour diriger l'action créative des masses, tant vantée? « Le Parti doit-il se placer, » comme il le fait, au-dessus de l'Etat, et, même du point de vue hiérar-» chique » (voyez un peu où l'on tombe!) « le secrétaire du parti doit-il » passer avant le Président du Conseil? »

On répond sans hésiter: le parti doit cesser d'être unique; il doit, comme tout autre, se subordonner à nouveau à l'Etat parlementaire; et, bien pis, plus qu'à la loi *démocratique* de succession des partis, se soumettre à l'autorité supérieure d'une *magistrature en toge*.

Ces stupidités « magistrales » sont le comble du ridicule dont le laborieux tournant russe éclabousse les positions sur le parti, l'Etat, la dictature conquises par le prolétariat depuis déjà trente ans. Alors, ces questions étaient parfaitement claires; aujourd'hui, il suffit des braiements de quelques ânes assemblés en congrès pour qu'on n'y comprenne plus rien.

MANUEL DES PRINCIPES

Toute cette misère théorique est associée au passage de la direction personnelle de Staline, soutenue par le culte de la personnalité, à la nouvelle direction *collégiale*, liée, on ne sait d'ailleurs pas comment, à une nouvelle *légalité communiste* dans l'Etat et à la *démocratie interne* dans le parti. Ici, il n'y a pas un seul mot qui soit à sa place; aussi cette lutte contre le culte de la personnalité ne nous donnerait-elle aucun motif de satisfaction, même si elle ne se réduisait pas à une écœurante comédie, comme c'est en réalité le cas.

Que peut bien signifier « culte de la personnalité » et qui donc l'a instauré ou affermi, en Russie et ailleurs? Ce super-pouvoir individuel a-t-il jamais existé? C'est une plaisanterie, un roman qui n'ont été inventés que pour diffamer le concept vigoureux et sain de la dictature, et le réduire à l'idée philistine de contrainte autocratique. Le croyant réserve le culte à des entités situées en dehors de la nature et au-delà de la vie: il ne divinise pas le chef social. Le rationaliste de l'ère des lumières et l'idéaliste critique démolissent la notion de l'origine divine du pouvoir: le roi de droit divin, même si c'est un roi-soliveau, personnifie une institution dépassée. Ils mettent tous les individus sur le même plan de départ, et s'ils divinisent quelque chose, c'est la volonté populaire, l'équivoque « Demos ». Le marxisme (ici nos congressistes auraient bien besoin du petit traité historico-philosophique dont il a été question plus haut!) ne considère comme sujets de la décision historique ni la Personne, ni une collectivité de personnes. Il fait dériver les rapports historiques et les causes des événements des rapports des hommes avec les choses. Or, dans ces rapports, ce sont les *résultats communs à tous les individus* qu'il met en évidence, négligeant les caractéristiques personnelles de ceux-ci.

Le marxisme nie qu'une quelconque formulation « constitutionnelle » et « juridique » transcendant le cours concret de l'histoire puisse représenter une solution de la « question sociale ». C'est pourquoi il considère comme mal posée la question de savoir si c'est un homme, un collège d'hommes, tout le *corpus* du parti ou tout le *corpus* de la classe qui doit décider. Il n'a pas de réponse pour une pareille question et ne marque aucune préférence entre ces formules. Avant tout, personne ne décide si ce n'est les rapports économico-productifs communs aux grands groupes humains. Il s'agit non de guider, mais de déchiffrer l'histoire, d'en découvrir les courants. Le seul moyen de participer à la dynamique de ceux-ci est d'en avoir la science, chose possible seulement à des degrés très divers selon les phases historiques considérées.

Qui donc alors est le plus à même de déchiffrer l'histoire, d'en faire la science, d'en expliquer les nécessités? Cela dépend. Il se peut qu'un individu le fasse mieux que le comité, le parti, la classe. Consulter « tous les travail-

leurs » n'avance pas plus que de consulter tous les citoyens comme dans cette comptabilité insensée que la démocratie bourgeoise fait des opinions. Le marxisme combat le labourisme, l'ouvriérisme, parce qu'il sait que, dans bien des cas, les résultats d'une pareille consultation seraient en majeure partie contre-révolutionnaires et opportunistes. On ne sait si, aujourd'hui, le vote serait favorable à la peste ou au choléra, c'est-à-dire à Staline ou aux anti-Staline; il est même difficile d'exclure que la dernière solution soit la pire. En ce qui concerne le Parti, la solution du problème de son fonctionnement n'est pas non plus donnée par la formule selon laquelle « la base a toujours raison »; le fait que ceux qui nient les « principes intangibles » l'aient choisie pour dernière pierre angulaire n'y changera rien! Le parti est une unité historique réelle, non une colonie de microbes-hommes. A la formule du « centralisme démocratique » attribuée à Lénine, la Gauche communiste a toujours proposé de substituer celle de centralisme *organique*. Quant aux *comités*, nombreux sont les cas historiques où la direction collégiale a été dans le tort: nous ne développerons pas ici les rapports entre Lénine et le Parti en avril 1917 et Lénine et le Comité central en octobre 1917 (1).

En conclusion: dans certains rapports sociaux et productifs, le meilleur détecteur des influences révolutionnaires peut être indifféremment la masse, la foule, ou un conseil, ou un seul homme; le critère discriminant est ailleurs.

PETIT SCHEMA ELEMENTAIRE

Il est bien connu que nous sommes schématiques: que l'on se réfère à cet égard aux thèses soutenues par la Gauche à l'époque de l'Internationale Communiste dans les congrès communistes italiens et mondiaux. On a assisté, certes, à des révoltes très saines des partis contre les comités, comme par exemple, à cette Conférence illégale du Parti Communiste d'Italie qui fut tenue dans les Alpes en 1924, alors que le courant de centre détenait la direction depuis un an. Non seulement la grande majorité des inscrits, mais également celle de l'appareil central, vota pour l'opposition de gauche. Personne ne s'en étonna ni d'un côté ni de l'autre, mais le comité ne « tomba » pas pour autant. S'il est « tombé », c'est dans un tout autre sens: il a dégénéré. Mais c'est encore lui qui commande, avec ou sans Staline!

La question de l'*action* et des facteurs qui la guident (?) peut être ramenée à trois principaux moments. Premier stade: apparition d'un nouveau

(1) *Avril* 1917: *Lénine rentre en Russie et présente «en son nom personnel » les positions connues sous le nom de « Thèses d'Avril » qui font l'effet d'une bombe au Comité Central et parmi les « vieux bolchéviks ». Elles se résument ainsi:* 1°. *Aucune concession à la « défense nationale révolutionnaire »* (*cette position était, depuis février, celle de la* Pravda!) 2°. *Aucun soutien au Gouvernement Provisoire.* 3°. *République des Soviets et non république parlementaire.* 4°. *Contrôle de la production et de la répartition, et non « introduction » du socialisme comme tâche directe.* 5°. *Rénovation de l'Internationale.*
Octobre 1917: *Lénine est de nouveau seul à reconnaître que « la situation internationale, la situation militaire, la conquête de la majorité dans les Soviets par le parti du prolétariat, tout cela joint au soulèvement paysan met l'insurrection armée à l'ordre du jour ». Il menace de s'adresser au Parti par dessus la tête du Comité Central si celui-ci ne prend pas une résolution et n'oriente pas son action dans ce sens.*

mode de production, tel le capitalisme industriel. Révolution politique par laquelle la classe qui, dans ce système, contrôle les moyens de production, accède au pouvoir et fonde son Etat. Apparition de la classe qui, dans cette nouvelle forme de société donne son travail sans participer au contrôle social : le prolétariat.

(Pour Marx, le concept de *classe* ne réside pas dans cette constatation et cette description, mais dans l'apparition historique d'actions communes déterminées par des conditions communes, actions qui, tout d'abord, ne sont ni voulues, ni décidées par personne.)

Formation d'une nouvelle théorie-programme de la société qui s'oppose à celles qui font l'apologie de la classe dominante. C'est seulement à ce moment (avec, naturellement, des complications infinies, des avances et des reculs) que l'on a la « constitution du prolétariat en parti politique » ; seulement à ce moment, une *classe historique*. Donc, les conditions historiques pour qu'agisse une nouvelle classe sont : théorie-organisation politique de classe.

Second stade : Dans ces conditions, la nouvelle classe mène la lutte pour chasser l'autre du pouvoir. Dans le cas que nous examinons : constitution du prolétariat en classe dominante. Destruction de l'ancien Etat. Nouvel Etat. Dictature de classe, dont le sujet est le parti. Terreur. La révolution bourgeoise elle-même a connu ces phases, comme toutes les autres.

Troisième stade. Il est transitoire à l'échelle historique, mais long et complexe. Sous la dictature du prolétariat, les rapports de production défendus par la vieille classe et qui barraient le chemin à de nouvelles forces productives sont anéantis les uns après les autres. L'influence des idéologies, et des coutumes de toutes natures auxquelles la classe ouvrière était soumise sont graduellement extirpées. Après la révolution du prolétariat moderne, les classes disparaissent, mais avant de le faire,, elles continuent à lutter, dans un rapport inversé. Avec elles, l'appareil de coercition de l'Etat disparaît.

Tout ceci peut sembler une répétition bien inutile. Si nous nous sommes attardés à remettre en place ces éléments de la doctrine, c'est pour qu'on nous pose la vieille question : où prendrons-nous la conscience, la volonté, la « direction » de l'action? et, si vous voulez, l'*autorité?* Nous n'avons laissé aucune pièce hors de l'échiquier.

Citant Lénine, nos congressistes ne se sont pas avisés d'un magnifique passage qui conduit à bien autre chose qu'au... Comité central (vol. II, p. 374-375, *Pravda*, 28-3-56) :

« La classe ouvrière... dans sa lutte *dans le monde entier*... a besoin d'une *autorité*... dans la mesure où le *jeune* ouvrier a besoin de l'expérience de ceux qui luttent *depuis plus longtemps* contre l'oppression et l'exploitation... de militants qui ont pris part à de nombreuses grèves et à *diverses révolutions*, à qui les *traditions* révolutionnaires ont donné de la sagesse et qui ont donc une *ample vision politique*. L'*autorité* de la lutte *mondiale* du prolétariat est nécessaire aux prolétaires de chaque pays... Le corps collectif des ouvriers de chaque pays qui mènent directement la lutte sera toujours l'autorité suprême sur toutes les questions. »

Au centre de ce passage on trouve les concepts de *temps* et d'*espace*, portés à leur extension maxima : tradition historique et arène internationale de la lutte. Nous ajouterons à la tradition l'*avenir*, le programme de la lutte

de demain. Comment convoquera-t-on, de tous les continents et de toutes les époques, ce *corpus* dont parlait Lénine, auquel nous donnons le pouvoir suprême dans le parti? Il est fait de vivants, de morts, d'hommes encore à naître; cette formule, nous ne l'avons pas « créée », puisque la voilà dans Lénine, dans le marxisme.

Qu'a-t-on alors à bavarder de pouvoirs et d'autorité confiées à un chef, un comité directeur, une consultation de groupes contingents, dans des territoires contingents? Toute décision sera bonne à nos yeux si elle est dans la ligne de cette *ample vision mondiale;* mais celle-ci peut tomber dans un œil ou dans des millions d'yeux.

C'est Marx et Engels qui érigèrent cette théorie lorsque, dans leur lutte contre les libertaires, ils expliquèrent dans quels sens sont *autoritaires* les processus de la révolution de classe, dans laquelle l'individu, et ses caprices d'autonomie, disparaît comme une *quantité négligeable* mais ne se subordonne pas à un chef, un héros ou une hiérarchie d'institutions.

C'est là bien autre chose que l'histoire stupide et mesquine des ordres féroces donnés par Staline et du respect qu'il fallait lui témoigner, facteurs dont seuls des imbéciles peuvent croire qu'ils ont déterminé dix ans de l'histoire.

SENS DU DETERMINISME

Pour le déterminisme, la conscience et la volonté d'un individu comptent pour rien: son action est déterminée par ses besoins et ses intérêts, et peu importe la façon dont il formule l'impulsion dont il croit après coup qu'elle a éveillé sa volonté; une volonté dont il s'aperçoit d'ailleurs avec retard. Cela vaut aussi bien pour ceux d'en bas que pour ceux d'en haut, pour les pauvres et les riches, les humbles et les puissants. Nous marxistes, nous n'avons donc rien à chercher dans la personne, ni dans les personnes; et dans la « personnalité », pauvre marionnette de l'histoire, encore bien moins, car plus elle est connue, plus nombreux sont les fils par lesquels elle est manœuvrée. Dans notre jeu grandiose, elle ne représente même pas un *pion.* Mais dira-t-on, aux échecs, il y a un *roi?* Oui, mais sa seule fonction est de se faire mettre mat!

Dans la *classe,* l'uniformité et le parallélisme des situations crée une force, constitue une cause de développement historique. Mais là aussi, l'*action* précède la *volonté,* et à plus forte raison la *conscience* de classe.

La classe devient sujet de conscience (c'est-à-dire de buts programmatiques) quand s'est formé le parti, quand s'est formée la doctrine. C'est dans la collectivité plus restreinte constituée par le parti que l'on commence, en tant qu'il est organe unitaire, à trouver un sujet d'interprétation de l'histoire, de ses possibilités et de ses voies. Non à tout moment, mais seulement dans de rares situations dues à la complète maturation des contrastes de la base productive, le parti est non seulement un sujet de science, mais aussi, nous l'admettons, de *volonté* dans le sens où il peut choisir entre divers actes, choix influant sur les événements. Pour la première fois apparaît la *liberté,* qui est liberté du parti, non la *dignité* des personnes. La classe trouve dans l'histoire un guide, dans la mesure où les facteurs matériels qui la meuvent se cristallisent dans le parti, et où il possède une théorie complète et continue, une organisation elle aussi universelle et continue. qui ne se fait

ni ne se défait à chaque tournant par des agrégations et des scissions. Ces scissions sont cependant la fièvre, c'est-à-dire la réaction utile de l'organisme du parti à ses crises pathologiques.

OU SONT LES GARANTIES?

Où trouverons-nous donc les *garanties* contre le dévoiement du mouvement et la dégénérescence du parti? Dans un homme? Mais l'homme est peu de chose: il est mortel et les ennemis peuvent l'abattre. Même si l'on pouvait croire un instant qu'il est susceptible d'en représenter une, ce serait une garantie bien fragile, surtout s'il était seul.

Faut-il donc croire sérieusement qu'avec la direction collégiale on a découvert, après la disparition du chef qui pratiquait l'arbitraire personnel, la garantie cherchée? C'est ce dont Moscou se vante, mais tout cela n'est qu'une plaisanterie. En Russie, il ne reste plus rien à sauver, puisque tout a déjà été perdu. Le tournant effectué par rapport à Staline se présente sous des dehors pires encore que la dégénérescence stalinienne, dont il n'a corrigé — ni ne pouvait corriger — aucune des tares.

Nos *garanties* à nous sont bien connues et fort simples:

1. Théorie. Comme nous l'avons déjà dit, la théorie ne surgit pas à n'importe quel moment de l'histoire — et elle n'attend pas non plus pour le faire la venue du Grand Homme, du Génie. Elle naît à certains tournants du développement de la société humaine, mais si l'on connaît la date de cette naissance, on ignore à qui en revient la paternité.

Notre théorie ne *pouvait pas* ne pas naître après 1830, sur la base de l'économie anglaise. Même si l'on admet qu'il est vain de se donner pour but la vérité et la science intégrales, et que tout ce que l'on peut faire est de progresser dans la lutte contre l'*erreur*, elle constitue une garantie, mais à condition qu'on la maintienne fermement sur *les lignes directrices qui font d'elle un système complet*. Historiquement, elle est placée devant *une* alternative: ou se réaliser ou disparaître. La théorie du parti est le système des lois qui régissent l'histoire passée et future. La garantie que nous proposons est donc la suivante: interdiction de revoir et même d'enrichir la théorie. Pas de *créativité*.

2. Organisation. Elle doit être continue au cours de l'histoire, c'est-à-dire à la fois rester fidèle à sa propre théorie et ne pas laisser se rompre le fil des expériences de lutte du prolétariat. Les grandes victoires ne viennent que lorsque cette condition est réalisée dans de vastes espaces du globe et pour de longues périodes.

Contre le centre du parti, la garantie consiste à lui dénier tout droit de créer, et à ne lui obéir qu'autant que ses directives rentrent dans les limites précises de la doctrine et de la perspective historique du mouvement, qui a été établie pour de longs cycles et pour le monde entier. Il faut donc réprimer toute tendance à exploiter les situations locales ou nationales « spéciales », des événements imprévus, des contingences particulières. En effet, ou il est possible d'établir que dans l'histoire certains phénomènes généraux se reproduisent d'un lieu et d'une époque à l'autre, aussi éloignés qu'ils soient dans l'espace et le temps, ou bien il est inutile de parler d'un parti révolutionnaire luttant pour une forme nouvelle de société. Comme nous l'avons souvent déve-

loppé, il existe de grandes subdivisions historiques et « géographiques » qui déterminent les cycles fondamentaux de l'action prolétarienne, cycles qui s'étendent à des moitiés de continents et à des cinquantaines d'années, et qu'aucune direction de parti n'a le droit de proclamer changés d'une année à l'autre. Nous avons un théorème, qui s'appuie sur mille vérifications expérimentales: annonceur de « cours nouveau » égale traître.

Contre la base, la garantie est l'action unitaire et centrale, la fameuse « discipline »: on l'obtient quand la direction est bien attachée aux règles théoriques et pratiques dont il vient d'être question et quand les groupes locaux se voient interdire de « créer » pour leur compte des programmes, des perspectives et des mouvements autonomes.

Cette relation dialectique entre la base et le sommet de la *pyramide* est la clef qui assure à l'organe impersonnel et unique qu'est le parti la faculté exclusive de déchiffrer l'histoire, la possibilité d'y intervenir et la capacité de signaler celle-ci lorsqu'elle apparaît. *De Staline au comité actuel de sous-staliniens, rien n'a été renversé dans cette relation.*

3. Tactique. Le mécanisme du parti interdit les « créations » stratégiques. Le plan des opérations est public et notoire, ainsi que les limites précises de celles-ci dans l'histoire et dans l'espace. Un exemple facile: en Europe, depuis 1871, le parti ne soutient plus aucune guerre d'Etat. En Europe, depuis 1919, le parti ne participe pas (ou n'aurait pas dû participer) aux élections. En Asie et en Orient, aujourd'hui encore, le parti appuie dans la lutte les mouvements révolutionnaires démocratiques et nationaux et l'alliance du prolétariat avec d'autres classes, y compris la bourgeoisie locale elle-même. Nous donnons ces exemples pour qu'on ne puisse par parler de la rigidité d'un schéma qui soi-disant resterait le même en tous temps et en tous lieux, et pour éviter l'accusation courante selon laquelle notre construction doctrinale dériverait de postulats immuables d'ordre éthique, esthétique ou même mystique, alors qu'elle est intégralement matérialiste et historique. La dictature de classe et de parti ne dégénérera pas en formes « oligarchiques » à condition d'être ouvertement une dictature, de se déclarer publiquement liée à un stade historique que la doctrine prévoit de longue durée, et enfin de ne pas conditionner hypocritement son existence à des contrôles majoritaires, mais seulement à l'issue de l'épreuve de force avec l'ennemi. Le parti marxiste ne rougit pas des conclusions tranchantes de sa doctrine matérialiste et aucune position d'ordre sentimental ou décoratif ne peut l'empêcher de les tirer.

Le programme doit contenir de façon nette les grandes lignes de la société future comme négation de toute l'ossature de la société présente et déclarer qu'elle constitue le point d'arrivée de toute l'histoire, pour tous les pays. Décrire la société présente n'est qu'une partie des tâches révolutionnaires. Ce n'est pas notre affaire d'en déplorer l'existence ou de la diffamer, non plus que de construire dans ses flancs la société future. Mais les rapports de production actuels devront être impitoyablement brisés selon un programme clair: la doctrine du parti prévoit scientifiquement les nouvelles formes d'organisation sociale qui apparaîtront sur leurs ruines.

MECHANCETE DE L'HOMME

Que, dans l'avenir, des partis prolétariens révolutionnaires ressurgis de la crise actuelle aient à subir de nouvelles régressions, de nouvelles dégénérescences, non seulement nous ne le nions pas, mais nous affirmons qu'il n'y aura jamais aucune recette pour l'empêcher.

Une fois reconstituées toutes les *garanties* que nous proposons et que nous n'avons appelées ainsi que pour répondre à des invites polémiques courantes; une fois donc reconstituées (ce qui n'est pas pour demain) ces garanties, la plupart de ceux de l'autre bord et beaucoup de gens qui se croient nôtres viendront dire, n'en doutons pas, avec un hochement de tête: « Inutile! Aucune mesure ne peut remédier à la soif de pouvoir de l'*homme*. L'Etat, le Parti, l'organisation finissent toujours, partout et dans toutes les situations par consolider les privilèges de la hiérarchie dominante attachée à la richesse, au bien-être et aux satisfactions d'une vanité inépuisable. L'homme est une canaille. Il cherche le plaisir et la puissance, et pour les conquérir il passe sur le corps de son semblable et se moque de sa faim. »

Un tel argument ne mérite pas une seule ligne de réponse. Si l'on croit cela, si cela est tant soit peu vrai, si l'homme n'est pas virtuellement aussi bon que son ancêtre si diffamé la « bête »; si la « canaille » n'est pas, justement, l'organisation sociale qui naît dialectiquement d'une série de phases historiquement nécessaires de « canaillerie », alors nous voilà beaux et tout est fini! Marx, Engels, Lénine et nous, nous tombons, et l'on peut faire un feu de joie de toute notre littérature, à la fois illustre et ignorée!

Ceux qui propagent par le monde la nouvelle légende due à la théorie *criminologiste* de l'histoire en prétendant que « les erreurs de Staline étaient *évitables*, qu'il aurait suffi qu'il fût moins dur, moins féroce »; ceux-là remporteront un facile succès. Ils ont beau continuer à placarder de façon aussi stupide qu'hypocrite les portraits de Marx et de Lénine à tous les carrefours où ils sont allés prostituer l'ancienne foi: cette légende est la pire insulte qu'ils leur aient jamais lancée! Et cela, l'histoire de la révolution communiste et des dures voies qui y mènent le dira.

Ces gens-là espèrent battre monnaie pendant quelques années encore avec le truc de la « créativité » et de l' « enrichissement » et c'est pourquoi ils tentent de le placer sous la grande autorité de Lénine. Aussi, à les en croire, celui-ci aurait été le premier à affirmer qu'il était juste de se soustraire aux fermes principes de la doctrine pour donner libre cours à cette « créativité ». Tel est le dernier et le nouveau mensonge: le mouvement ne parviendra à sortir réellement de l'état d'enlisement auquel le culte de la personne et, pis encore, la vile courtisanerie à l'égard de la foule le condamnent, qu'en l'éliminant.

Il faut débarrasser la figure de Lénine du faux mythe dont on l'a entourée, et en particulier de la légende qui lui attribue la *re-création* de l'*enrichissement* d'une doctrine dont il a magnifiquement défendu chaque ligne jusqu'à son dernier soupir: le vieux marxiste qui, depuis des décades, travaille et apprend dans sa grande œuvre, dans sa parole et son action toujours vivante, prouve la profondeur de son effort justement par là.

La tâche de « re-créer » et d' « enrichir » reviendrait-elle maintenant aux sous-hommes de notre époque pourrissante, de cette époque de décadence

de la théorie, de la science, de l'art qui, aux époques fertiles de l'histoire, dont l'épopée russe et mondiale de 1917 fut la dernière et la plus haute, aux temps des renaissances et des luttes bourgeoises de libération, parlaient par des voix dont les échos retentissaient? Ce sont ces sous-hommes qui osent s'attribuer le droit de manipuler la doctrine, un droit que nous dénions même aux géants, même à Joseph Staline qui, lui, n'était tout de même pas un pygmée? Devant cette prétention, notre vieux marxiste sent les armes dialectiques lui tomber des mains; et il les lâche peu héroïquement pour se tenir le ventre et conjurer l'accident dont son rire énorme le menace!

BOUFFEE D'OXYGENE

Les « provocateurs » devaient nécessairement avoir beau jeu sur le terrain alléchant de la philosophie et nous croyons leur avoir trouvé quelque chose à se mettre sous la dent en nous dressant contre la manie stupide de chercher à résoudre le problème d'aujourd'hui par cette question inquiète: qui sera le maître demain? et de donner des noms au drame présenté sur la scène de Moscou, auquel, pour notre part, nous avons trouvé une signification fondamentale et tout autre.

Pour clore cette journée, revenons enfin sur notre terrain, sur la terre ferme des faits économiques et de la lutte corps à corps des intérêts matériels de classe. C'est au point suprême de leur conflit que notre école a trouvé la clef du présent, du passé et du futur, unis dans une seule vision que, si nous ne sommes pas incurablement aveugles, nous devons avoir acquise dans sa totalité.

Selon la « théorie » de l'émulation, le *système* russe bat le *système* capitaliste occidental par son rythme d'augmentation de la production et au bout d'un certain temps, il le dépasse dans les chiffres absolus de celle-ci. C'est à l'issue de cette confrontation platonique qu'elle laisse le soin de décider des destinées du monde. Cet édifice colossal de mensonges se recouvre d'une thèse insensée: c'est la *première fois* dans l'histoire du monde que l'on voit un pareil rythme et c'est la preuve qu'un principe nouveau a remplacé les anciens.

C'est là une immense mystification qui sert à merveille la défense et la conservation de ce système capitaliste que l'on affecte de vouloir déconfire. Comment expliquer autrement que les publications les plus franchement occidentales lui fassent écho?

Il existe en Amérique un Institut de Recherche (le *Research Institute, Inc., de New-York*) qui a adressé un *rapport spécial*, suggestivement intitulé « *The toughest challenge* » (c'est-à-dire « *Le défi suprême* ») à « trente mille firmes appartenant pour la plupart aux corporations industrielles dont l'Institut est le conseiller en matière d'économie, de législation, de direction (management), de relations industrielles et humaines, de technique de vente et de conquête des marchés » (Sales and Marketing).

Ce rapport débute par une déclaration significative: la recherche qu'il a conduite se développe sur la base des faits, en dehors de toute adhésion à une *doctrine économique* et à une *politique gouvernementale* quelconque.

Tout le matériel que nous avons examiné ici en partant de tout autres prémisses s'y trouve exposé comme une chose extrêmement sérieuse et fondée,

et les chiffres de Kroutchev et Boulganine y sont soupesés avec un extrême respect. Ces experts du capitalisme concluent en admettant que la palme pourrait bien revenir au système soviétique. Ils ne réclament contre lui ni répression ni guerre ; ils se bornent à étudier à fond la ressource que des commandes d'armes en série représenteraient pour les firmes ; ils finissent par conseiller d'accepter ouvertement l'invitation des terribles rouges au « marketing » commun. Ils se mettent à calculer eux aussi en combien d'années l'U.R.S.S. pourrait, grâce à ses plans, dépasser les indices occidentaux de production globale et par tête d'habitant. Ils ne dissimulent pas les points faibles du système oriental, surtout dans l'agriculture, mais ils exposent également ceux de l'Occident, et ils évaluent la marche du rythme économique dans l'avenir et les possibilités de crise, se plaçant avec décision sur le plan de la « détente ».

Ces conseillers du grand capitalisme disent donc qu'il faut accueillir l'invitation russe à l'émulation en raison du parallélisme des deux systèmes et que, pour les deux impérialismes, il y a beaucoup à faire avant de combattre.

Dans ce rapport qui mérite attention, une chose nous a frappés : c'est que sa perspective coïncide avec la nôtre en ce qui concerne la durée de la paix, évaluée à une vingtaine d'années. Partant de calculs sur le volume des matières premières disponibles dans les deux camps et sur l'importance de l'industrialisation à réaliser dans les zones sous-développées du monde, le rapport admet en effet que la double accumulation capitaliste des U.S.A. et de l'U.R.S.S. trouvera certainement des débouchés pendant vingt ans encore.

Qui l'emportera en 1975, de la guerre ou de la révolution? D'ici là, la lutte théorique aura tranché entre l'économie de l'*explosion* et celle du *bien-être* croissant. Mais les deux adversaires *progressistes* qui se mettent en ligne dans le « challenge » combattent théoriquement côte à côte!

EXPERTS DU MARCHE

Les économistes et les instituts offrent leurs services contre argent sonnant aux deux parties en cause. Nous ne croyons pas que ceux du *Research Institute* envoient leur note à Moscou également, mais les auteurs des opinions qui sont rapportées dans l'*Unità* du 12 avril 1956 au milieu des chiffres sempiternels et fastidieux ne manquent certainement pas de le faire. Les éditeurs de la revue française *La Nef* qui y est citée sont sans doute suspects, mais peu nous importe ici. Ce que nous voulons relever, c'est le mensonge économique énorme qu'il y a à inscrire sous le tableau évaluant à 10 % et plus l'augmentation annuelle de la *production industrielle* et du *revenu national* russes (le triple des chiffres américains, prétend-on) que « *rien de semblable ne s'est jamais vérifié dans l'histoire des économies capitalistes* ». Selon ces experts, les économistes bourgeois ont perdu la partie, car tout ce qui pouvait les sauver était de prouver que les chiffres russes étaient faux et les rythmes plus bas.

Si tout le vilain monde qui compile et accueille un pareil matériel avait jamais ouvert — ne serait-ce que par hasard — le premier volume du *Capital*, il saurait deux choses. Primo : *Des choses absolument semblables se sont vérifiées dans l'histoire de toutes les économies capitalites.*

Secondo: *Quand elles se sont vérifiées pour la première fois, nous en avons déduit que l'économie capitaliste était destinée à sauter, et le marxisme prolétarien lui a déclaré une guerre à mort.*

LA PREMIERE INTERNATIONALE

Y a-t-il des marxistes qui ignorent l'Adresse Inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs écrite de la main de Marx?

Le premier congrès de celle-ci se tint à Martin's Hall le 28 septembre 1864. Le texte de Marx commence ainsi: « C'est une grande vérité de fait que » la misère des classes travailleuses n'a aucunement diminué dans les années » qui vont de 1848 à 1864, bien qu'il s'agisse précisément d'une période » sans précédents dans les annales de l'histoire en ce qui concerne » le développement de l'industrie et l'augmentation du commerce de ses pro- » duits. En 1850, un organe conservateur de la bourgeoisie britannique, doté » de connaissances plus qu'ordinaires à ce qu'il semble, a prophétisé que si » le commerce anglais d'importation et d'exportation avait augmenté de » 50 %, le paupérisme serait tombé à zéro en Angleterre. »

« Mais, le 7 avril 1864, M. Gladstone, Chancelier de l'Echiquier anglais, souleva l'émotion de son auditoire en démontrant que le montant total des exportations et des importations anglaises s'était élevé à 443.955.000 livres sterling, c'est-à-dire avait triplé par rapport à 1843, date relativement récente. Malgré tout cela, il fut obligé de s'occuper encore de la misère sociale. »

Arrêtons-nous là. Une augmentation du triple en vingt ans, cela fait une *moyenne* annuelle de 5,7 % si l'on calcule comme nous l'avons indiqué plus haut et si l'on s'abstient du jeu auquel l'aulique Varga se livre de temps à autre et qui consiste à diviser 200 par vingt, obtenant ainsi une moyenne annuelle de 10 %.

Ces 5,7 % ne représentent pas encore l'indice le plus haut, mais ils nous permettent d'établir comment le capitalisme se développe rapidement au début, selon le *type russe* actuel, puis fatalement ralentit.

Les conseillers économiques de l'*Unità* jouent un jeu inutile quand ils donnent les rythmes des pays capitalistes à partir de 1870. Ils ne peuvent eux-mêmes pas dissimuler que dans certaines périodes, qu'ils appellent de « montée cyclique », on a pu constater, et ceci encore récemment, un progrès annuel d'environ 8 %. Ce fut le cas de la Grande-Bretagne en 1946-50 (après-guerre); du Japon, 1907-1913 (après la guerre contre la Russie; mais nous verrons qu'aujourd'hui, où le Japon est non plus vainqueur, mais vaincu, il court encore plus vite, dépassant même la Russie); des Etats-Unis 1880-85. Et — voyez un peu! — de la Russie 1890-1900, en système... tzariste!

A quoi sert d'établir que dans des périodes ultérieures et « à long terme » le capitalisme occidental s'en tient au rythme de 3 à 5 %? La Russie en fera autant si, en vingt ans, sa production par tête d'habitant rejoint celle de l'Amérique, de l'Angleterre et de l'Allemagne et... s'il n'y a pas de complications; l'*émulation* ne peut pas aller plus loin.

Ce que nous voulons montrer ici, c'est la mystification contenue dans la partie inférieure du tableau de l'*Unità* qui, se référant « au stade initial de l'industrie » choisit indifféremment pour la Russie, la Suède, les Etats-Unis et l'Allemagne les dates de 1855-1913 (!) et trouve 5 % d'augmentation annuelle.

LA REVOLUTION INDUSTRIELLE ANGLAISE

Notre parallèle entre la Russie d'aujourd'hui et l'Angleterre nous reporte à l'étonnante période qui va de 1830 à 1860, pendant laquelle la Grande-Bretagne était la première et presque la seule à déverser les produits de l'industrie mécanique dans le reste du monde. L'Europe continentale était alors pour elle ce qu'est aujourd'hui pour l'U.R.S.S. l'immense Asie. La révolution politique antiféodale s'était produite au siècle précédent et avait été suivie de périodes de grandes guerres; la crise internationale qui leur avait succédé en 1848 avait été surmontée. Les analogies sont remarquables: le révolutionnaire cherche les *constantes* des fonctions historiques parce qu'elles lui confirment — et d'autant mieux qu'il s'agit de périodes plus longues et même de siècles entiers — que l'histoire peut être ramenée à des lignes générales uniformes correspondant à des tournants uniformes dans l'économie qui en est la base. L'opportuniste, lui, cherche au contraire les discordances afin de justifier ses écarts; et le conservateur se réjouit avec lui s'il voit s'affaiblir les fondements de la prévision selon laquelle une nouvelle et puissante révolution sociale fera suite à l'épanouissement de la grande industrie.

Marx savait fort bien qu'il fallait considérer les rythmes et les indices d'augmentation. Tenons-nous en aux indices du commerce extérieur, baromètre certain d'une industrialisation impétueuse. Marx traite la question dans le premier volume du *Capital*, au paragraphe 5 du XIII[e] chapitre: *Illustration de la loi générale de l'accumulation capitaliste: l'Angleterre de* 1846 à 1866. Que voulez vous de plus fondamental?

A la page 620 de l'édition italienne, on trouve que le montant des importations et des exportations s'est élevé en 1854 à 268 millions de livres sterling, et en 1865 à 490 millions. Le petit calcul habituel nous dira que de 1854 à 1865 le rythme de l'augmentation annuelle moyenne fut de 6,2 %. Si l'on consulte maintenant les chiffres concernant uniquement l'exportation pendant cette même période, on y trouve des rythmes de type... russe. De 1849 à 1856, elle passe en effet de 66 à 116 millions de livres sterling: soit une augmentation annuelle de 9,1 %. De 1865 à 1866 on a un bond formidable: 14 % en une seule année (de 167 à 189 millions de livres sterling). Engels observe que c'était là le prélude de la crise qui devait éclater immédiatement après. Nous savons que la crise précédente remontait à 1856, et, avant encore, à 1846. Les chiffres le confirment, et les rythmes oscillent en liaison avec ces crises, mais ils ne fléchissent pas quand on considère l'ensemble de la période.

Demandons-nous ce qui s'est passé entre la date à laquelle Marx établissait son tableau et aujourd'hui. En 1953, le commerce britannique total s'est élevé à 5 milliards 925 millions de livres sterling; c'est-à-dire qu'il est devenu plus de treize fois ce qu'il était au temps de Gladstone, en 1863. Il en a parcouru du chemin, le système capitaliste! Mais si nous cherchons comme il se doit le rythme moyen, c'est celui d'un capitalisme adulte: *trois pour cent.*

Dans la même page, Marx étudiait les chiffres concernant la production du charbon et du fer, et la longueur des voies ferrées. Pour la période de 1855-1864, il obtient des chiffres qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui donnent des rythmes de 4 à 5 %.

Marx détermine ensuite lui-même (selon le procédé correct, naturellement) les rythmes globaux et annuels de l'augmentation du revenu de diverses industries pendant la même période: maisons, 3,5 %; carrières: 7,7; mines de charbon: 6,3; mines de fer: 3,6; pêcheries: 5,2; gaz: 11,5; voies ferrées: 7,6. Miracles, mais non du système « socialiste » !

Il montre ensuite qu'en partant des impôts enregistrés, ce qui, comme toujours donne un résultat inférieur à la réalité, on trouve que les revenus ont augmenté de 9,30 % par an entre 1861 et 1864.

Marx ne traite pas à cet endroit des chiffres propres à la période initiale du capitalisme anglais, qui commence en 1830 et peut-être même avant et dont il parle pourtant de façon diffuse dans toute son œuvre, ainsi qu'Engels. Mais on peut les trouver dans tous les livres d'histoire, chez le vieux marxiste Barbagallo, par exemple, et pour ne pas chercher plus loin. Donnons-en quelques-uns.

Coton, 1796-1800: 11,2 %. Laine, 1829-30: 11,5 %. Machines exportées, 1855-65: 8,5 %. Et ainsi de suite.

LES AUTRES CAPITALISMES

Le phénomène auquel on n'aurait assisté qu'en Russie un siècle plus tard est général. Les capitaux investis aux Etats-Unis dans l'industrie lainière à ses débuts se sont accrus au rythme de 31 % par an: celui qui copie la technique d'autrui (technique qui, à l'époque bourgeoise, est du domaine international) dépasse la vitesse du premier exemple historique. L'extraction du charbon passe d'un demi-million de tonnes en 1835 à 6,266 millions en 1850, soit une augmentation de 12 fois et demi en 15 ans, c'est-à-dire un *rythme annuel de* 18 %. Si nous remontions même aux pauvres 365 tonnes de 1820, nous trouverions un rythme ahurissant: 1.500 fois plus en 15 ans. Et aujourd'hui? Nous le savons: 465 millions de tonnes, c'est-à-dire une augmentation de plus d'un million de fois. Cela ne donne, sur 140 ans, qu'une moyenne annuelle de *dix pour cent*. On voit à quoi on s'amuse à Moscou: on prend pour années de départ celles où l'industrie venait de naître.

En France, entre 1830 et 1860, la production de fonte augmente 8 fois, soit 7 % d'augmentation annuelle, et celle de l'énergie en chevaux-vapeur de 58 fois, soit 15 %.

En Allemagne, de 1871 à 1913, la production de charbon augmente de 7,5 fois; rythme de l'ensemble de la période: 4,5 %. Si nous voulons un chiffre plus grand, il suffit de reculer dans le temps: la production de sucre en Prusse en 1831 fut d'environ mille tonnes, en 1843 de 9.000 environ. Une augmentation de 9 fois en douze ans donne le rythme de 19 %.

Nous avons vu que l'invention balourde de l'émulation est tirée des « phénomènes nouveaux » des toutes dernières années qui justifieraient soi-disant la vaniteuse prétention de *créer* un marxisme nouveau et d'*enrichir* l'ancien. Mais il suffit de la traiter avec la science marxiste d'il y a cent ans, et voilà l'émulation réduite à rien et ridiculisée!

Revenons au Japon; déjà avant la guerre avec la Russie, pendant les quatorze années qui vont de 1893 à 1907, il commence à déverser dans le

monde sa magnifique soie, dont l'exportation passe de 38 à 450 millions de yen, soit 12 fois plus, ce qui donne un rythme annuel de 19 %. D'autres indices sont encore plus spectaculaires. Le Mikado pensait-il dès cette époque à *édifier la société socialiste?*

LOI DE L'ACCUMULATION

La loi fondamentale du marxisme apparaît plus *intangible* que jamais. Plus les pays considérés sont différents, plus éloignées les époques historiques, et plus aussi la relation entre les causes et les effets apparaît précise et uniforme.

Lorsque l'industrie capitaliste apparaît, le rythme annuel d'accumulation est maximum; ensuite, il va en décroissant.

Le rythme n'étant pas uniforme, mais progressant par bonds nombreux, il apparaît plus bas pour de longues périodes, s'accélérant à nouveau après les crises économiques, les guerres et surtout les défaites et les dévastations du pays considéré.

A égalité d'*âge* de la forme capitaliste, le rythme est le plus élevé pour les pays qui ont été industrialisés et mécanisés les derniers. Cela est dû au fait que la technique qui est immédiatement à leur disposition est plus évoluée et que, par suite, la *composition organique* du capital est changée: plus de matières transformées pour un même emploi de main-d'œuvre.

Selon la source américaine plus haut citée, on s'attend à un rythme superrusse en Amérique du Sud dans les années à venir, toujours si ce sont bien vingt années de *paix*.

La petite histoire selon laquelle le miracle de l'accumulation rapide serait dû à la planification, c'est-à-dire à la forme monopoliste et impérialiste du capitalisme et à l'industrialisme d'Etat lui-même (1) est de marque stalinienne. On trouve d'ailleurs dans le discours-rapport de Staline les tableaux de chiffres habituels.

Pour confirmer nos vieilles thèses marxistes bien connues, nous avons fondu en un tableau unique les chiffres de Staline, ceux de Boulganine et d'autres, présentés par Varga. Ce tableau inclut différents pays et concerne les périodes suivantes: 1880-1890, paix; 1900-1913, paix; 1913-1920, première guerre mondiale; 1920-1929, première « reconstruction »; 1929-1932, crise générale; 1932-1937, reprise; 1937-1946, seconde guerre mondiale; 1946-1955, seconde reconstruction.

Suivons la courbe des différents pays dans ces phases, en donnant toujours les rythmes annuels.

Grande-Bretagne: 1880-1900, 3,5 %; 1900-1913, 3,0 %; première guerre: 0 (la production n'augmente pas); première reconstruction: *idem*. Crise de 1929-1932: chute au rythme de 11 %! Reprise de 1932-1937: augmentation annuelle de 10 %! Deuxième guerre: stase, augmentation nulle ou plus exactement diminution de 0,6 %. Phase actuelle: augmentation de 4,8 %.

---

(1) Celui-ci ne peut qu'égaliser, dans une certaine mesure, le rythme dans le temps et compenser, jusqu'à un certain point, les secousses dûes aux crises — ceci, non seulement en Russie, mais n'importe où; mais c'est là un thème que nous traiterons ailleurs.

France : avant-guerre : 6,5 et 6 % ; première guerre : chute à 6,6 % ; après-guerre : remontée à 9,5 % ! Crise 1929-32 : chute au rythme de 11,6 % ; reprise 1932-37, montée lente avec 1 % ; seconde guerre : nouvelle chute avec 3 % ; dernière phase : remontée au rythme de 8 %.

Allemagne : premier avant-guerre, 7,5 et 7. Première guerre : chute au rythme de 8,2 % ; première reconstruction : reprise avec 7,3 % ; crise 1929-1932 : chute en flèche à 13,8 % ! ; reprise : remontée à 13,4 % ! ; seconde guerre : chute à 12,2 % ! ; phase actuelle : reprise au rythme record *de* 22,2 % sans aucun socialisme et peu de *dirigisme.*

Etats-Unis : premier avant-guerre : 8,5 et 7 ; première guerre : *augmentation* au rythme de 3,4 % (ah, pauvre vieille idiote d'Europe !) Après-guerre : l'augmentation continue à 3,6 % ; grave crise en 1929 : dégringolade avec 18,5 % ! ; reprise à 11 ; seconde guerre : nouvelle reprise (voir au contraire l'Europe !) à 4,8 % ; phase présente : avance impassible au même rythme !

Japon : violente avance jusqu'à la première guerre ; au cours de celle-ci, *avance* à environ 7 % (voir l'Europe !) ; après-guerre : même rythme ; pause pendant la crise, rythme de 12 % pendant la reprise ; seconde guerre : chute à 12,5 % ; phase actuelle : reprise marquée à 18,8 %, rythme russe.

Russie : 1880-1913 : rythmes de grande industrialisation initiale ; 1913-1920 : guerre, décomposition de l'industrie. De 1920 à 1929, industrialisation intense au rythme de 34 % (du fait que l'on est parti de très bas) ; de 1929 à 1937, pas d'influence de la crise extérieure et montée à 20 % ; seconde guerre : pratiquement, stase ; phase actuelle : 18 %, comme le Japon, mais beaucoup moins que l'Allemagne.

Italie : limitons-nous à dire que de la crise de 1929 à la seconde guerre, elle reste stationnaire (chute, puis remontée) ; dans la guerre, elle descend au rythme de 3 % ; aujourd'hui elle monte dans la gentille proportion de 12 % annuels. En 1955, le nombre des véhicules produits en plus est de 69 % ; pétrole (phase initiale), 83 % ; le capital de la Fiat est accru aujourd'hui de 19 milliards, soit 32 %.

Nous insérons page 127, hors texte, le tableau contenant tous ces chiffres.

Dans ce tableau, qui pourra trouver un avantage quelconque du système socialiste (russe) sur les autres ? Personne ; et pourtant toutes les données sont de source russe et peuvent donc être comparées entre elles. Elles réduisent pour toujours à néant l'odieux expédient de l'*émulation* et confirment la *coexistence* de formes capitalistes analogues, mais d'âges et d'origines historiques différents.

Le tableau est éloquent par lui-même comme plate-forme de l'évolution ultérieure. Les trois clefs qui permettront de le déchiffrer sont la Crise, la Guerre, la Révolution.

Notre travail est maintenant à son terme, et la thèse à laquelle il aboutit est la débâcle de l'émulation. Plus les compétiteurs se dépassent les uns les autres, plus la révolution, avec sa consigne de *blocage de la production*, corollaire de la théorie originelle, devient possible.

Dans un domaine plus large, nous ne nous hasarderons pas à une prophétie, mais à un simple présage.

La progression de la production capitaliste mondiale pendant les dix années d'après-guerre continue encore quelques années. Arrive ensuite la crise d'entre deux guerres, analogue à celle qui éclata en Amérique en 1929.

Massacre social des classes moyennes et des travailleurs embourgeoisés. Reprise d'un mouvement mondial de la classe ouvrière, qui aura rejeté tout allié. Nouvelle victoire théorique de ses vieilles thèses. Parti communiste unique pour tous les Etats du monde.

Au terme d'une vingtaine d'années, l'alternative de ce siècle difficile: troisième guerre des monstres impérialistes — ou révolution communiste internationale. C'est seulement si la guerre ne passe pas que les « émulateurs » mourront!

MARX ET GLADSTONE

Nous avons réduit toute la vantardise statistique russe à un phénomène de capitalisme en plein essor, comme celui dont l'Angleterre d'il y a un siècle offrait à Marx le spectacle.

Comment Marx le considérait-il alors, ce phénomène?

Dès cette époque, il savait fort bien qu'il n'y a pas à crier à l'enfer capitaliste un « *vade retro Satanas* », mais à prévoir qu'il conquerra le monde. Marx s'attendait à ce que, dans son développement démesuré, l'industrialisme britannique mît le feu à l'Europe. Nous sommes de même en droit d'attendre que la fournaise de la production russe enflamme tout l'Orient. Nous ne souhaitons pas aux plans quinquennaux de faire faillite: ce que nous voulons, c'est que ce système cesse de se *déclarer socialiste*.

Les rythmes d'augmentation de la production anglaise permirent à Marx, qui voyait à longue échéance, de reconnaître l'ennemi direct; contre lui il proclama la guerre mondiale de classe dont il entendait déjà retentir les rudes accents dans les chiffres.

Son discours de 1864, qu'on pourrait appeler *Dialogue avec Gladstone*, ne se réduit pas en effet à ce que nous en avons dit plus haut. Marx y oppose à la folle augmentation des chiffres du commerce extérieur les données concernant l'infâme exploitation du prolétariat anglais, modèle des prolétariats modernes. Il y écrit l'équation qui lie l'esclavage du salarié à la croissance du Capital, et il y brandit l'excommunication du tribun contre le cynique Chancelier de l'Echiquier.

« Ebloui par le « progrès de la nation », illusionné par les *chiffres de la statistique*, le chancelier s'exclame avec une émotion sauvage: dans les années 1842-1852, le revenu (income) imposable du pays s'est accru de 6 %: pendant les huit années qui vont de 1853 à 1861, il a augmenté de 20 % par rapport au chiffre de 1853. Ce fait est tellement stupéfiant qu'il en devient presque incroyable. »

(On retrouve la même chose en 1866 dans *le Capital*, sauf que Marx pouvait alors relever un bond *de plus de* 10 % du revenu dans la seule année du 7 avril 1864 au 7 avril 1865!) Dans l'*Adresse* de 1864, il continuait ainsi: « Cette enivrante augmentation de force et de puissance, ajoute Monsieur Gladstone, est limitée aux classes possédantes ». Il concluait sa description des privations imposées au prolétariat anglais et de ses luttes malheureuses par cette thèse vigoureuse: « Dans tous les pays d'Europe, c'est désormais une

vérité irréfutable que... sur la fausse base du présent, *tout nouveau développement de la force productive du travail tend seulement à approfondir les contrastes, à aiguiser le conflit social* ».

Dans les pages du *Capital* dont nous avons parlé plus haut, Marx citait à nouveau le discours du 16 avril 1863 de Gladstone : « L'augmentation de la richesse... est indirectement à l'avantage de la population ouvrière, puisqu'elle entraîne la baisse des prix des objets de consommation courante. Tandis que les riches deviennent plus riches encore, les pauvres deviennent moins pauvres. Je ne veux pourtant pas affirmer que, dans ses formes extrêmes, la pauvreté soit devenue *moindre* », et il accablait de durs sarcasmes l'hypocrisie de cette étrange déclaration. Le chapitre se terminait par une note demandant que l'étude faite par Engels en 1845 sur les conditions de vie des classes travailleuses en Angleterre soit poursuivie. Engels enleva plus tard cette note, indiquant au bas du manuscrit que cela avait été fait par Marx dans le premier volume du *Capital*.

Mais vous qui, en affront à Staline, prétendez retourner au « marxisme », avez-vous jamais su quoi que ce soit de tout cela?

LES EXTREMES D'UN SIECLE

Tout ministre de la première bourgeoisie du monde qu'il était, Gladstone accusa les coups du pauvre et obscur émigré qui avait été presque le seul à reprendre, à la fin de son Adresse inaugurale enflammée, le cri de 1848 : *travailleurs de tous les pays, unissez-vous!* et que la presse anglaise appelait le « docteur de la terreur rouge » (*red terror doctor*).

La polémique devint fameuse et dura pendant plusieurs années, après la mort de Marx. Un jour, l'antisocialiste allemand Brentano, qui s'était mis en contact épistolaire avec le ministre anglais, insinua dans une de ses publications que Marx avait commis un délit de « fausse citation ». Selon lui, Gladstone aurait dit que les chiffres du revenu imposable (ce que nous appelons la *richesse mobilier*) concernaient les seules classes possédantes, du simple fait que les revenus-salaires ne sont pas imposés : ils ne regardaient donc pas ce que l'on appelle aujourd'hui le « revenu national », mais seulement les revenus et les profits dérivant de la propriété et de l'entreprise. Il en résultait que, contrairement à ce que Marx avait affirmé, Gladstone n'avait fait aucune concession à la thèse de la misère croissante des classes travailleuses. Mais la démonstration de Marx n'avait pas besoin des *aveux* de Gladstone : elle s'appliquait et elle s'applique à toute forme de salariat. Misère ne veut pas dire bas salaire, mais absence de réserves pour des hommes qui ont engendré la richesse croissante en peinant dans le sombre bagne des entreprises industrielles. Les chiffres de Marx retraçaient le rythme de l'accumulation et de la concentration du capital dans les mains de personnes de moins en moins nombreuses, jusqu'à la dépersonnalisation qui domine aujourd'hui partout.

Mais à l'époque, l'accusation de faux n'était pas peu de chose! Eleanor, la fille de Marx, publia une réponse indignée, et Brentano un nouvel article. Finalement, Engels résuma toute l'affaire dans un article qu'il lui consacra spécialement, en rapportant toutes les allégations opposées, les fac-similés des textes anglais et allemands et des pages du *Times* invoquées par les deux

parties, ainsi que des *Actes* de la Chambre des Communes et de différentes feuilles de presse. Quel pédant, ce Frédéric Engels, diraient aujourd'hui, encouragés par le mot d'ordre stalinien de « guerre au pédantisme », les chef-faillons qui, au Congrès, se sont dits extrêmement choqués du rabâchage de vieilles histoires pratiqué dans les cercles du parti et qui ont mis l'Assemblée en joie par des phrases de goût existentialiste comme : « Le *Bund*, qu'est-ce que cela peut bien nous faire aujourd'hui? Et les populistes? »

Il y a quelque temps, les journaux ont publié les photos de la tombe de Marx au cimetière de Highgate. Les Russes en ont recouvert la nudité d'un lourd monument, n'ayant sans doute pas assez de celui qui fut infligé à Wladimir Lénine, qui, de son vivant, avait pourtant été un modèle de simplicité et qui répugnait profondément à toute pompe.

Messieurs Boulganine et Kroutchev semblaient convaincus que leur visite à cette tombe confirmait le rapprochement historique du XX^{e} Congrès avec Marx! Ils n'avaient pas l'air de se douter le moins du monde d'avoir vanté aux assises de cette assemblée les mêmes gloires que Marx avait fait rentrer dans la gorge au premier ministre anglais, lors de l'apogée d'une révolution industrielle qui fut la première de l'histoire et qui servit de modèle à toutes les autres, y compris à celle de Russie.

Mais alors Marx avait riposté à la folle orgie de la super-production industrielle en fondant la Première Internationale révolutionnaire, tandis que les deux hommes qui se sont inclinés à Londres devant sa tombe venaient d'enterrer les ultimes misérables vestiges de la Troisième Internationale, de l'Internationale fondée par Lénine.

Tandis que nous terminons cet ouvrage hâtif de modestes disciples d'une magnifique école qui seule a le droit de se réclamer des grands noms de Marx et de Lénine, la radio diffuse de Moscou les déclarations des deux voyageurs à peine rentrés de Londres : ils se félicitent de l'accueil amical et extrêmement *cordial* qui leur a été réservé par M. Eden, impeccable ministre de Sa Gracieuse Majesté Britannique et disciple avoué, lui, de son prédécesseur de l'époque classique, Gladstone.

Les Morts dialoguent bien autrement que nos *émulateurs* contemporains...

FIN DU « DIALOGUE AVEC LES MORTS »

ACCROISSEMENTS TOTAUX ET MOYENS ANNUELS DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE DANS LES PAYS ET PERIODES TYPIQUES DU DEVELOPPEMENT HISTORIQUE DU CAPITALISME

(Exprimés en % du produit annuel précédent)

PERIODES / PAYS	Accroissement en % (1)	1880 à 1900 (20 ans) *Paix*	1900 à 1913 (13 ans) Impérialisme	1913 à 1920 (7 ans) 1re guerre	1920 à 1929 (9 ans) Reconstruction	1929 à 1932 (3 ans) *Crise*	1932 à 1937 (5 ans) *Reprise*	1937 à 1946 (9 ans) 2e guerre)	1946 à 1955 (9 ans) Reconstruction
GRANDE-BRETAGNE	A	100	40	0	0	— 30	55	— 5	53
	B	3,5	3,0	0,0	0,0	— 11,0	10.0	— 0,6	4,8
FRANCE	A	250	130	— 38	126	— 31	5	— 23	98
	B	6,5	6,0	— 6,6	9,5	— 11,6	1,0	— 3,0	8,0
ALLEMAGNE	A	300	150	— 45	87	— 36	90	— 69	510
	B	7,5	7,0	— 8,2	7,3	— 13,8	13,4	12,2	22,2
ETATS-UNIS	A	400	150	26	37	— 46	69	51	53
	B	8,5	7,0	3,4	3,6	— 18,5	11,0	4,8	4,8
JAPON	A	800	250	57	89	0	75	— 70	370
	B	11,5	10,0	7,0	7,0	0,0	12,0	— 12,5	18,8
RUSSIE	A	environ	environ	— 87	1300	85	150	0	340
	B	13,0	10,0	— 20,0	34,0	22,8	20,0	0,0	18,0

(1) Ligne A: accroissement durant la période. — Ligne B: accroissement annuel moyen.

Le présent tableau a été élaboré uniquement à partir de données de source russe (Varga, Staline, Kroutchev). Les indices des deux premières périodes sont tirés de chiffres relatifs aux industries de base, fournis par Varga.

Des colonnes *verticales* il résulte, les Etats y étant disposés de haut en bas en fonction de l'*âge* de la forme industrielle, que le capitalisme a un taux d'accroissement moyen plus rapide lorsqu'il est plus jeune.

Des colonnes *horizontales*, il résulte qu'en phase *normale* le taux du rythme d'accroissement de chaque pays décroît avec le temps.

Des phases de *guerre* et de *crise*, il résulte que les capitalismes mûrs et vainqueurs *résistent* bien *aux guerres* (Impérialisme) et progressent même; mais ils sont plus sensibles *aux crises*.

Des phases d'*après-guerre* et d'*après-crise*, il résulte que la reprise est d'autant plus forte que le capitalisme est plus jeune et que la baisse de la production a été plus violente.

L'horizontale russe confirme tous les développements des autres formes capitalistes.

Compléments au « Dialogue avec les Morts »

A) REPLI ET DÉCLIN DE LA RÉVOLUTION BOLCHÉVIQUE

LA LUTTE INTERNE DANS LE PARTI RUSSE

L'histoire n'entre pas dans l'homme par la tête; ce n'est pas par cette voie qu'elle le conduit à agir. Et pourtant, le malheureux s'imagine que c'est lui qui la dirige à son gré. C'est pourquoi nous ne pouvons pas, quand nous goûtons et digérons les leçons de l'histoire, résister à la démangeaison de changer en pensée ce qui pourtant devait inexorablement se produire: personne n'y échappe. Et ce n'est qu'après des ruminations répétées que l'on réussit à tirer cette conclusion que ce qui est arrivé devait arriver.

Les événements écrasants du drame social ne sont pas comme ces productions de Pirandello et comme certains films qui ont un double dénouement pour permettre aux snobs et aux snobinettes, souvent d'âge mur, du public de choisir celui qui fait le mieux vibrer leur hystérie.

Cela n'a donc pas grand sens de se demander comment « il aurait fallu faire » pour empêcher Staline et le stalinisme de gagner la partie; le parti qui avait remporté la victoire d'Octobre et l'Etat qu'il avait fondé, de faire la triste fin que nous avons dite. Et pourtant, la chose est encore plus dure à supporter aujourd'hui que, ne pouvant plus prétendre que tout était allé pour le mieux dans la meilleure révolution possible, les apologistes de la solution qui a historiquement prévalu sont contraints d'avouer eux-mêmes que tout le chemin parcouru a été jalonné d'une kyrielle d'erreurs, d'infâmies, de calomnies et d'inutiles (!?) et hallucinants massacres.

Il est plus raisonnable de rechercher quelles causes ont, à ce grand tournant de l'histoire, poussé le mouvement sur une voie nouvelle. La principale nous apparaîtra dans les défaites répétées par lesquelles le prolétariat des pays occidentaux a montré clairement qu'il n'était pas en mesure de gagner la bataille du pouvoir. Lorsqu'au sortir de la difficile période d'après guerre, la bourgeoisie européenne parvint à consolider son pouvoir, la situation était en effet défavorable aux partis communistes depuis plusieurs années déjà et ne faisait qu'empirer dans ce sens. La bourgeoisie avait accepté l'alternative: sa propre dictature ou la dictature ouvrière, et elle avait employé sans hésiter, dans certains pays les moyens de répression « fascistes » auxquels aucun pays, sans exception, n'aurait manqué de recourir en présence d'une menace de révolution communiste.

Cette stase de la révolution extérieure devait faire ressortir toutes les difficultés du problème russe, mais, pour les comprendre, il n'est pas nécessaire de modifier le moins du monde la claire perspective défendue par Lénine au cours des longues étapes que nous avons retracées. Cette difficulté, elle dérivait d'un fait essentiel : la révolution russe était à cheval sur deux forces : le prolétariat et la paysannerie. Or la première, déjà faible numériquement, avait subi une grave diminution quantitative du fait de la décomposition dans laquelle la guerre impérialiste et la guerre civile avaient laissé l'industrie. Quant à la seconde — la paysannerie — intacte quantitativement, elle devait perdre quantitativement son efficience révolutionnaire sitôt terminée la phase de transition dans laquelle on pouvait encore poursuivre la réalisation de postulats non-socialistes, des postulats propres à une révolution bourgeoise, radicale sans doute, mais bourgeoise tout de même. Dès lors, comme on l'avait toujours dit (nous avons rappelé quand et comment), l'allié paysan devenait inévitablement un ennemi. Ce n'est donc pas la paysannerie russe qui pouvait remplacer l'allié *naturel* de la révolution bolchévique : la classe ouvrière de l'extérieur. Elle n'en était qu'un substitut inférieur, utile seulement le temps de reprendre haleine pour rendre ensuite la prééminence de masse aux prolétaires authentiques.

LE GRAND CONFLIT DE 1926

Pour soutenir les forces du prolétariat des cités, il fallait reconstituer l'industrie et la développer. Avant la mort de Lénine (que, pour notre part, nous ne rangeons pas parmi les « causes » de ce qui advint), tout le monde était d'accord là-dessus. Mais si l'on voulait avoir l'appui militaire et économique des paysans, on était contraint, en substance, à ne pas procéder dans la voie d'une prolétarisation des campagnes.

C'est pourquoi le parti s'était *arrêté*, pour reprendre haleine, au programme des socialistes révolutionnaires qu'il avait pourtant battus aussi bien en doctrine que sur le terrain de la lutte sociale. Lénine ne s'y était pas résigné de gaieté de cœur : car cela signifiait agir de façon à augmenter dans les campagnes le nombre des travailleurs ayant la disposition personnelle et familiale de la terre cultivée et du produit. Mais cette disposition une fois arrachée aux maîtres mi-féodaux, mi-bourgeois de la terre, c'est elle qui devait modifier le rapport des forces et libérer l'énorme potentiel révolutionnaire sans lequel on n'aurait pas gagné la guerre civile : aucune raison de remords, donc.

Il est vrai qu'on avait décrété en même temps la nationalisation de la terre, qui devenait théoriquement propriété de l'Etat ouvrier : mais nous avons montré que la mesure n'était que d'un faible remède ; ce n'est pas la propriété juridique, en effet, mais la dure réalité de la gestion économique et des rapports qui s'y déterminent qui se reflète dans l'activité politique et la lutte sociale des masses.

Lénine n'avait pas caché non plus, qu'une fois repoussées les incursions armées du capitalisme, il faudrait obtenir de l'industrie étrangère qu'elle fournisse des machines, des experts, des techniciens et même, sous diverses formes, du capital, afin d'accélérer la reconstruction, oxygène de vie pour

la Révolution : toutes choses impossibles à obtenir sans offrir des contre-parties (concessions), qui ne pouvaient consister qu'en force de travail et en matières premières russes.

La partie saine et prolétarienne du parti russe (que nous appellerons *la gauche* pour des raisons de brièveté), fidèle aux traditions de classe, posa la question dans les discours de Zinoviev, Trotsky et Kamenev que nous avons cités plusieurs fois et qui furent tenus à la session de décembre 1926 de l'Exécutif Elargi de l'Internationale Communiste.

Ces grands camarades (Kamenev fut lui aussi particulièrement décidé et explicite, et il affronta très courageusement les hurlements de rage de l'assemblée) prouvèrent, avec des citations décisives sur la question de la révolution internationale, que jusqu'à la victoire de la dictature ouvrière dans quelques pays capitalistes développés, au moins, la révolution russe ne pouvait qu'en rester dans une phase caractérisée par des tâches de simple transition au socialisme, et ceci, pour une durée plus ou moins longue. Cela ne signifiait pas seulement le rejet de la formule de Staline de « construction du socialisme dans un seul pays », et qui pis est, dans un pays tel que la Russie. En effet, étant donné le retard politique du prolétariat d'Europe, ce n'était pas seulement l'apparition d'une forme *socialiste* de production en Russie qui était exclue : c'étaient les rapports de classe eux-mêmes qui ne pouvaient être ceux d'une dictature prolétarienne pure, c'est-à-dire dirigée contre *toutes* les classes bourgeoises et semi-bourgeoises survivantes. L'Etat ouvrier et communiste avait donc pour tâche d'édifier un capitalisme d'Etat industriel — chose indispensable même seulement pour défendre militairement le territoire — et d'appliquer dans les campagnes une politique sociale propre à assurer aux villes les denrées de première nécessité et susceptible, grâce à la lutte contre le péril d'une accumulation capitaliste rurale privée, d'évoluer vers une industrie agraire d'Etat qui étaient encore dans l'enfance en 1926.

LES CINQUANTE ANS DE TROTSKY

Le discours tronqué de Trotsky montra avec une magnifique clarté (ce n'est pas la première fois que nous insistons sur la hauteur de sa vision révolutionnaire) comment l'évolution de l'économie capitaliste primitive de la Russie vers des formes plus modernes aurait renforcé de façon terrible les influences économiques et politiques du capitalisme mondial, faisant peser sur la Russie rouge une menace toujours susceptible d'attenter à son existence même, tant que le prolétariat mondial n'aurait pas battu celui-ci sur quelques fronts.

Insistons-y encore : lorsque, dans leurs discours, Boukharine et Staline affirmaient possible l'avènement du socialisme intégral dans une Russie encerclée par le monde bourgeois, ils n'excluaient nullement l'hypothèse d'une guerre à mort entre la Russie socialiste et l'Occident bourgeois, et ils la considéraient même comme certaine, suivant en cela la doctrine de Lénine. La ligne à suivre dans un tel cas restait chez eux : guerre de classe et guerres d'Etats, et elle aboutissait à la révolution mondiale. Staline s'y référait encore —comme nous l'avons montré — à la veille de la seconde guerre impérialiste en 1939, ainsi que dans son testament de 1953, que le XX^{e} Congrès a jeté aux orties avec tout le reste.

Trotsky et ses compagnons (Kamenev, en particulier) montrèrent sans hésiter que se vanter de construire le socialisme en Russie signifiait rien moins que retourner au pire opportunisme. Ils prévoyaient ce qui arriva, c'est-à-dire que ceux qui levaient le drapeau du socialisme dans un seul pays (Staline et les anti-staliniens d'aujourd'hui) finiraient dans les bras du capitalisme et de l'impérialisme. Placés devant la question insidieuse de ce qu' « ils auraient fait » dans le cas d'une longue stabilisation du capitalisme, ils répondirent que dans une pareille situation, le parti pouvait fort bien résister virilement sur la ligne de la révolution communiste pendant des dizaines d'années, tout en reconnaissant sans hypocrisie qu'il dirigeait, au moyen de son état politique, une économie encore capitaliste et mercantile.

Trotsky parlait à ce sujet de cinquante ans, ce qui nous aurait conduits en 1976, date approximative de la prochaine grande crise générale du système capitaliste que nous prévoyons. Nous avions accepté cette prévision, mais un camarade crut se souvenir que Lénine n'avait parlé que d'une vingtaine d'années, ce qui nous a obligé à donner les citations relatives à ce point. Mais le fait que le révolutionnaire voie la révolution plus proche qu'elle ne l'est n'a rien de grave; notre école l'a attendue bien des fois en vain: en 1848, en 1870, en 1919, et même, dans certaines visions déformées, en 1945. Ce qui est grave, c'est quand on fixe un *terme limite* à l'histoire pour confirmer les prévisions de la doctrine: l'opportunisme n'a jamais eu d'autre origine et n'a jamais conduit sur une autre base ses campagnes de sophistication, dont celle du socialisme en Russie a été la plus pernicieuse.

A la XV^e^ Conférence du Parti Communiste bolchévique, Trotsky avait défendu la thèse de l'opposition. A la Session de l'Exécutif Elargi, Staline répondit à son discours d'alors, mais comme Trotsky lui répliquait sur ce point, la parole lui fut impitoyablement retirée. Nous sommes donc contraints de retrouver sa thèse dans les paroles de son adversaire.

LA POSITION DE STALINE

Dans ce débat, comme nous le savons, Staline avait cherché à atténuer sa thèse économique en disant que la formule de construction du socialisme signifiait victoire sur la bourgeoisie et édification ultérieure des *bases économiques* du socialisme: le fait démontre que cette thèse était dès le départ purement démagogique. Ses adversaires prouvèrent abondamment que, ne pouvant nier que sa formule était introuvable chez Lénine — et même chez Staline ou chez quiconque avant 1924 — le Staline de 1926 parlait en.. « molotovien » masqué, dirions-nous aujourd'hui.

Comme de coutume, Staline se mit alors à diffamer son contradicteur par des arguments aussi banaux que d'un effet facile sur le public: les opposants, selon lui, non seulement ne croyaient pas au socialisme en Russie, mais même pas à la révolution pourtant proche dans les pays capitalistes; ils admettaient que le développement économique en Russie serait capitaliste? C'est donc qu'ils sympathisaient avec le capitalisme extérieur!

Un Trotsky ne pouvait pas lui répondre comme un bouffon.

En grand dialecticien qu'il était, il rétorqua qu'il aurait volontiers cru à une révolution européenne même proche, et lutté pou. elle, mais que si

celle-ci ne se produisait pas — ou ne remportait pas la victoire — la Russie bolchévique pouvait résister même pendant *cinquante ans* sans falsifier les traditions, la doctrine et le programme révolutionnaires.

Parmi ceux qui stigmatisaient fièrement le « pessimisme » de Trotsky à l'égard de la révolution, on trouvait alors, avec d'autres pharisiens, l'Italien Ercoli, qui, pour son compte, se portait garant de la proximité de la révolution. Il y a de quoi rire, puisque Ercoli n'est autre que Togliatti qui, l'année dernière déjà, mais plus platement encore aujourd'hui qu'il a craché sur Staline lui-même, dresse des plans historiques constitutionnels et légalitaires au sein de la république actuelle et en collaboration avec la démocratie chrétienne! Or l'échéance de ces plans, comptée à partir d'aujourd'hui, est bien plus lointaine encore que les cinquante ans de Trotsky! Que disons-nous là? ils assurent, en accord parfait avec la bande de Moscou, une existence *illimitée* au monde bourgeois, dans la coexistence pacifique et émulative!

Citons les paroles de Trotsky telles que Staline les rapporte. « La *sixième question* concerne le problème des perspectives de la révolution prolétarienne. Dans son discours à la XV^e^ Conférence, le camarade Trotsky a dit: *Lénine estimait qu'étant donné l'état arriéré de notre pays paysan, nous ne parviendrions pas à construire le socialisme en vingt ans, ni même en trente. Admettons donc un minimum de trente à cinquante ans.*

« Je dois dire, camarades, que cette perspective inventée par Trotsky n'a » rien de commun avec celle de Lénine sur la révolution en Union Soviéti- » que. D'ailleurs, quelques minutes plus tard, Trotsky s'est mis lui-même à » combattre sa propre perspective. C'est son affaire. »

Naturellement, Trotsky ne s'était nullement contredit: il avait seulement exprimé l'espoir que la révolution extérieure éclatât rapidement, ajoutant que son retard ne devait pas empêcher le parti de maintenir intégralement ses positions. Il détruisait ainsi la stupide alternative posée par Staline: ou réaliser immédiatement le programme socialiste maximum, ou abandonner le pouvoir et rentrer dans l'opposition en vue d'une nouvelle révolution. Contre cette façon insidieuse de poser le problème, il se servit de l'autorité de Lénine qui, tout en déclarant sans se lasser que seule la révolution ouvrière en Europe (et même seulement en Allemagne) aurait permis une transformation rapide de la société russe, avait formulé clairement l'hypothèse d'un isolement de la Russie et prévu que dans ce cas, il aurait fallu des dizaines d'années, non pas pour *construire le socialisme, mais pour quelque chose de beaucoup plus modeste et préliminaire.*

LES « VINGT ANS » DE LENINE

Voici les paroles de Lénine, telles qu'on les trouve dans le discours du 2 décembre 1926 de Staline. Il n'est pas nécessaire d'aller les relire dans le texte original, tant elles sont éloquentes dans la citation et propres à dissiper les doutes et les hésitations de quiconque. (On les trouvera toutefois à la page 374 du volume IV des Œuvres Complètes en russe.)

« Il suffit *de dix, de vingt ans de bons rapports avec les paysans, et la victoire est assurée dans le monde entier* (nous nous permettons de lire: face ou contre le monde entier), *même si les révolutions prolétariennes qui se pré-*

parent devaient encore tarder; autrement, nous en aurons pour vingt ou quarante ans de tourments sous la terreur blanche. »

Il ne nous est jamais venu à l'esprit de jeter les textes de Staline à la corbeille comme l'ont fait les voyous du XX^e^ Congrès, mais quand Staline tire de cette citation la conclusion risible que ces vingt ans représentent le laps de temps nécessaire pour réaliser le socialisme intégral — oh, que nenni! — nous l'envoyons se cacher!

Lénine dit ceci: il est nécessaire d'avoir de bons rapports avec les paysans, et pendant longtemps. Mais cela ne change évidemment rien au fait que lorsqu'il y a des paysans, des rapports avec les paysans, et, pis encore, de bons rapports, ni le socialisme, ni même une base complète pour le socialisme n'existent encore. Pourtant, la seule voie pour s'assurer l'appui militaire des paysans contre les tentatives d'encerclement et d'agression du monde capitaliste, tant que celui-ci n'aura pas été bouleversé par la révolution occidentale, est de les respecter dans leurs *intérêts bourgeois.*

On ne peut faire autrement; si l'on refusait par scrupule doctrinal ou sentimental de s'allier à une paysannerie promise dans l'avenir à un rôle contre-révolutionnaire (cela Lénine le répète dans cent passages que nous avons cités), nos forces armées seraient battues par la réaction bourgeoise et tsariste, et il nous faudrait subir quarante ans de terreur blanche.

Après vingt ans, Lénine admet que l'intervention armée de l'ennemi extérieur et intérieur cesse d'être le danger n° 1. Alors, dit Staline, c'est la réalisation du socialisme. Mais non, pauvre idole brisée! Alors, on passe à une autre phase que l'on ne peut pas non plus appeler *socialiste*, du moins si la révolution en Occident continue à tarder. On dénonce tout bon rapport avec les paysans. Ils participaient en alliés à la dictature? Désormais, on les *soumet* à la dictature, et sur la base d'une puissante industrie urbaine d'Etat, on passe à une extension du capitalisme d'Etat aux campagnes, c'est-à-dire à un capitalisme d'Etat intégral. En d'autres termes, on exproprie jusqu'aux entreprises agricoles, transformant les paysans en authentiques prolétaires. C'est ce que la nouvelle de l'*Associated Press* croyait être l'intention du régime soviétique d'aujourd'hui; en théorie, ce serait juste, puisque les quarante ans sont désormais passés; mais, en même temps, étant devenu bourgeois, le pouvoir soviétique est tombé si bas qu'il n'est même plus capable de réaliser l'étatisation bourgeoise des campagnes!

Là comme toujours, la position de Lénine en impose par sa vigueur et son courage. Elle se rattache à l'ancienne perspective de dictature démocratique du prolétariat et des paysans, c'est-à-dire qu'elle affirme: si la révolution ne survient pas en Europe, nous ne verrons pas le socialisme en Russie. Nous n'abandonnerons pas pour autant le pouvoir, ni ne dirons (comme la formule effrontément menchevique de 1903 et, tout autant. celle — purement polémique — de Staline en 1926): « Bourgeoisie, gouverne donc! nous, nous passerons gentiment dans l'opposition! » Non, dit Lénine, nous suivrons au contraire notre voie: quelques dizaines d'années d'alliance avec les paysans (que nous dénoncerons en quatrième vitesse si entre temps l'allié prolétarien de l'extérieur entre en scène); lutte, sous la direction du prolétariat, pour briser les révoltes dirigées contre le nouvel Etat et les attaques extérieures, en vue de jeter les bases industrielles du futur socialisme. Après cette première phase de transition, mais sans nouvelles révolutions politiques, phase de capi-

talisme d'Etat total, à la fois urbain et rural. Et c'est seulement aux côtés des travailleurs victorieux de l'Europe entière qu'un jour on pourra passer de ce dernier stade (dont nous devons la définition à Lénine) à l'économie non-mercantile, au socialisme; du rébus des « échanges » entre industrie et agriculture à une collaboration entre deux branches industrielles dans le cadre d'un plan social général.

Nous attendrons *cinquante ans*, s'il le faut, concluait brillamment Trotsky parce que, même en un demi-siècle, on ne nous verra jamais abdiquer le pouvoir conquis par une génération de martyrs prolétariens — et paysans —, si ce n'est vaincus les armes à la main; ni, chose plus vile encore, baisser le drapeau de la dictature et du communisme.

C'est là ce qui arrive aujourd'hui qu'ayant déshonoré Staline lui-même, Moscou fait de honteuses offres de paix au capitalisme universel.

POURQUOI N'A-T-ON PAS RECOURU AUX ARMES?

Trotsky qui, avec quelques autres bolchéviks de valeur, disposa des forces armées jusqu'à la mort de Lénine et même après, eut à se poser cette question. Mais ni lui, ni aucun des autres représentants du courant qui se solidarisait avec lui ne recoururent à la force, ni alors ni plus tard, ni ne pensèrent même seulement à se servir des institutions étatiques pour déclencher l'épreuve de force ou à en organiser de nouvelles. La police officielle, et l'armée dont Trotsky avait le contrôle total permirent au courant qui l'avait emporté dans le parti de battre ses adversaires et de procéder par la suite à une véritable extermination contre eux: ceux qui passèrent par les pelotons d'exécution sont en effet loin de se limiter aux victimes illustres des grands procès; ils se comptent par dizaines de milliers, travailleurs et bolchéviks, jeunes et vieux.

Ce furent donc bien les armes qui décidèrent, mais cette fois elles étaient dirigées dans une seule direction. Staline dit — et il ne pouvait pas ne pas dire — que c'était une direction de classe. Mais aujourd'hui, en 1956, la preuve que les vaincus militaient pour le compte de la bourgeoisie étrangère claque dans les mains de ceux qui étaient alors solidaires avec lui. Cela confirme ce que Kamenev, puissant orateur, avait magistralement prouvé à l'époque: que c'est la droite opportuniste qui l'avait emporté; que la lutte sanglante avait été gagnée, avec le stalinisme, par le parti « solo-russe », aujourd'hui plus que jamais rivé à son origine, c'est-à-dire au service du capitalisme international.

Staline jouait gros lorsque, avec le malheureux Boukharine, il soutenait que l'opposition manquait d'une ligne ferme et n'était qu'un bloc informe de saboteurs.

Boukharine paya son erreur non par des repentirs d'imbécile et de lâche, mais en passant à ce qui, en réalité, était non pas un *bloc*, mais le seul parti de la révolution. Sa fière tête tomba avec celles de tant d'autres victimes, et les inquisitions les plus féroces ne la lui firent pas courber d'un centimètre.

Il est pourtant exact que la ligne de l'opposition russe manqua de conti-

nuité.Au temps de Lénine, de Kollontai, de la paix de Brest-Litowsk (1), de la résistance à la NEP de Lénine (2) et enfin de l'obscure révolte de Cronstadt, il y avait dans les motifs d'opposition aux premiers actes de gouvernement du parti bolchevik, outre de naïves et généreuses illusions, des erreurs graves de type anarchisant, syndicaliste et labouriste et des répugnances à l'égard des principes fondamentaux: dictature, centralisme, rapports entre classe et parti.

Dans la première opposition de Trotsky, celle de 1924 (3), les positions n'étaient pas complètes. Ce n'est qu'en 1926 en effet qu'elle dénonça, magnifiquement d'ailleurs, le péril de droite dans le parti et reconnut que la théorie selon laquelle il était possible d'édifier le socialisme en Russie en tournant le dos à la révolution internationale constituait un danger mortel pour le parti. Certes, sa réaction aux mesures prises par l'Etat contre les militants en désaccord avec la direction était saine: c'est un fait que dans la dictature révolutionnaire le parti est souverain par rapport à l'Etat; mais sa condamnation des violences staliniennes a prêté à de regrettables confusions avec la banale revendication de démocratie.

UNE FAUSSE CIBLE: LA BUREAUCRATIE

C'est à la même époque que fut énoncée cette théorie erronée et dangereuse selon laquelle si le pouvoir avait été arraché à la bourgeoisie en Russie et était désormais pleinement prolétarien, il était en train de tomber dans les mains d'une nouvelle et troisième classe, la *bureaucratie* de l'Etat et même du Parti.

Nous avons déjà consacré beaucoup d'efforts à démontrer que la bureaucratie *n'est pas une classe* et ne peut pas plus devenir un sujet de pouvoir que le chef, le tyran, la clique, l'oligarchie ne le sont aux yeux du marxiste! La bureaucratie est un instrument de pouvoir de toutes les classes historiques, et elle est la première à entrer en décomposition quand celles-ci sont décrépites, comme les pharisiens et les scribes de Judée, les prétoriens et les affranchis de Rome. Il était difficile sans un vaste appareil bureaucratique plein de faiblesses et de dangers d'administrer le passage du tsarisme à une économie mêlant capitalisme industriel et agriculture libre. Un parti centralisé et doté de solides traditions n'a pas à craindre la bureaucratie en elle-même, puisqu'il peut l'affronter avec les mesures de la Commune que Marx et Lénine ont exaltées: gouvernement à bon marché, rotation des charges et non plus carrière, salaire de niveau ouvrier. En Russie toutes les innombrables dégénérescences ont été l'effet, et non pas la cause, d'un renversement des rapports de force politiques.

---

(1) Encore Boukharine! Il défendait alors la position de la « guerre révolutionnaire », en dépit de la décomposition manifeste de l'armée.

(2) L'opposition (dite « de gauche ») présentait cette NEP comme une manifestation de faiblesse à l'égard des paysans.

(3) Opposition dont Zinoviev et Kamenev saisirent l'occasion, de concert avec Staline, pour arracher son commandement militaire à Trotsky.

Ce n'est pas le socialisme qui pourra craindre le poids de la bureaucratie ; c'est l'économie fondée sur des entreprises nationalisées, mais isolées du point de vue comptable, le capitalisme d'Etat plongé dans les eaux du mercantilisme.

Cet étatisme, ce dirigisme mercantile n'échappe pas à toutes les opérations anarchiques inutiles découlant de la comptabilité recettes-dépenses et des droits individuels des personnes physiques et juridiques. Dans l'ambiance mercantile, l'encombrant appareil public ne se meut que sur des initiatives particulières et privées : tout se fait sur des demandes qui vont de la périphérie au centre, qui entrent en concurrence, et qui exigent des comparaisons et des calculs laborieux, même pour être seulement repoussées. Dans la gestion socialiste, tout est réglé par le centre sans discussions ; le mécanisme est autant simplifié par rapport au précédent que le prélèvement de six cents rations par le fourrier d'une compagnie l'est par rapport à six cents achats différents en qualité et en quantité, avec tout le fatras des délibérations, enregistrement, encaissement, réclamations, acceptation ou refus et remplacement qui les accompagnent.

Mais si un tel système monétaire et capitaliste peut craindre la bureaucratie, c'est comme mal social, non comme une troisième force de classe. Un socialisme même du stade inférieur, c'est-à-dire dans lequel le rationnement des produits de consommation se substitue à la monnaie et au marché, met la bureaucratie à la ferraille, de même qu'il le fera, selon Engels, de l'Etat.

Pour revenir à l'opposition russe, elle ne sut pas identifier immédiatement son ennemi et c'est pourquoi elle succomba avant d'avoir pu mener une lutte adéquate. En 1926, elle ne pouvait plus que consigner à l'histoire ses armes doctrinales et tomber héroïquement. Mais cela suffit pour qu'à plusieurs années de distance, nous assistions à la mort de plusieurs de ses bourreaux et à la liquidation du condottiere Staline qui, pour s'être mal tiré de la dernière joute théorique de 1926, n'en avait pas moins triomphé sur les cadavres de ses adversaires, d'une façon que le monde a trouvée féroce, et avait cru sans appel.

POURQUOI N'A-T-ON PAS FAIT APPEL AU PROLETARIAT?

On peut rapporter cette question naïve au prolétariat mondial comme au prolétariat russe. Le groupe de Trotsky fut justement accusé d'en appeler à l'Internationale Communiste contre les décisions du parti ; il avait été averti par le parti qu'il ne devait pas le faire et il fut accusé d'avoir manqué à sa promesse. Nous avons rapporté ailleurs comment dès février 1926, la lutte dans le parti russe était devenue ouverte, et comment elle fut portée devant une commission, mais non pas devant le *Plenum*. C'était la dernière fois avant les arrestations en masses, que les délégués de la Gauche italienne étaient présents. On ne parlait pas encore du « bloc » avec Trotsky, et nous fûmes les seuls à le prévoir, ou mieux à montrer que les positions de Trotsky, Zinoviev et Kamenov étaient identiques, raillées en cela par ceux qui étaient initiés aux secrets des bolcheviks.

Les délégués italiens de la Gauche furent les seuls à soutenir contre Staline que le problème de l'orientation de la Russie était un problème inter-

national. Eh bien, ils furent mis au défi de soulever la question au *Plenum*, avec cet argument très « politique » qu'ils en avaient sans doute le droit, mais que la discussion (qui eut d'ailleurs lieu au mois de décembre suivant) aurait entraîné les plus *sévères mesures disciplinaires* contre les camarades russes appartenant à l'opposition. Bien que paralysés par cette responsabilité, les délégués de la Gauche italienne montèrent à la tribune, mais leur intervention au congrès provoqua seulement un tumulte et la clôture de la discussion, sous le prétexte que dans le parti russe majorité et opposition étaient unanimes à la réclamer!

C'est pendant ces mêmes mois que les opposants allemands (parmi lesquels, cependant, les tendances anarchisantes et syndicalistes ne manquaient pas) proposèrent aux Italiens de sortir de l'Internationale qu'ils dénonçaient comme non-révolutionnaire, pour fonder un nouveau mouvement (plus tard, les trotskystes devaient lancer la *Quatrième Internationale*).

La Gauche italienne qui avait dénoncé depuis des années le péril opportuniste dont, sur la base de sa ligne rigoureusement marxiste, elle prévoyait l'extension, bien qu'il ne fût pas alors aussi manifeste qu'aujourd'hui, ne se crut pas en condition d'accepter une semblable invitation, non plus que celle des trotskystes, un peu plus tard.

Quant à renvoyer le jugement sur le grave problème historique posé, non pas à la masse du parti, mais à celle du prolétariat russe, c'est une proposition qui peut sembler aller de soi, mais qui n'a aucun contenu fondé. A partir de 1926 en effet, et toujours plus nettement, les Congrès du parti et des soviets adressèrent des hymnes à Staline et à ses méthodes; il ne s'agissait nullement de superstition à l'égard d'un individu, mais bien de l'orientation de forces historiques collectives à qui la conjoncture d'alors permettait de prévaloir.

Dès 1926 la victoire du stalinisme, forme moderne et aggravée de la trahison à la révolution et au communisme, était prévisible. Dès ce moment, en effet, il était clair pour l'opposition communiste internationale que le salut ne pouvait venir qu'au terme, encore lointain, du cycle de la dégénérescence de l'Etat et du parti russes, et des vestiges de l'Internationale. C'est dire que ce salut était impossible avant qu'on ait pu faire le bilan théorique (déjà esquissé alors), du reniement de tous les principes cardinaux de la révolution formulés par Marx et Lénine.

La honte de la troisième guerre mondiale, où la Russie forniqua avec les deux impérialismes bourgeois, a été suivie d'une honte plus grande encore: la trêve et la paix qu'elle leur propose aujourd'hui, son identification ouverte avec eux, demain. Après de si longs et amers tourments, le fait ne saurait provoquer immédiatement la grande insurrection, mais il la rapprochera certainement.

B) L'OPPOSITION MENSONGÈRE ENTRE LES FORMES SOCIALES DE RUSSIE ET D'OCCIDENT.

Nous passerons outre aux exigences de l'équilibre entres les différentes parties d'un discours bien construit. Ce qui suit répète en effet sous une autre forme le contenu de la « Soirée » de la Troisième Journée du présent Dialogue. Nous nous contentons de rectifier quelques chiffres arithmétiquement

non rigoureux et de les mettre en accord entre eux. La répétition, le bis in idem *n'a pas d'importance; c'est même un avantage. Dans notre réunion de mai* 1956 *à Turin, nous avons repris certains points de ce* Dialogue *sur la demande des lecteurs du périodique dans lequel il est paru, suivant de près dans son bruyant développement ce que des imbéciles ont appelé la crise du communisme, alors que c'est celle de l'anti-communisme.*

Il ne s'agit pas ici d'une œuvre d'auteur, mais d'un travail impersonnel, que nous n'appellerons pas « collégial » pour ne pas nous servir, même tant soit peu, de la terminologie des pharisiens de notre époque. Nous pouvons donc violet sans hésitations les normes de la Rhétorique, qui fut une discipline scientifique en des temps plus dignes, mais qui n'est plus qu'une pratique malsaine, à laquelle la classe dominante en agonie s'adonne dans les temples, tel celui de Rome qui portait en épigraphe à son fronton ce titre expressif: « l'Egout ».

Que l'ombre de Cicéron nous pardonne, lui dont on fait traduire aux bacheliers ce passage solennel: « Hoc in omnibus item partibus orationes evenit, ut utilitatem et prope necessitatem suavitas quaedam et lepos consequatur ». *Ce qui pourrait se traduire ainsi: « Celui-ci (c'est-à-dire le lien entre la valeur décorative d'une œuvre et son adaptation à des buts pratiques, à sa* fonctionnalité *dirait-on aujourd'hui, dont il avait été question plus haut) existe également pour les diverses parties d'un discours de sorte que de l'efficacité et du caractère presque nécessaire de sa construction résulte une certaine élégance agréable et savoureuse. »*

Ici, nous sommes de robustes ouvriers qui battons sur des clous que nous n'avons pas nous-mêmes forgés. Nous pouvons donc violer les « modules » esthétiques qui règlent les rapports des différentes parties du discours, mais non pas renoncer à revenir sur le principal point: celui de la nature capitaliste de la société russe. Allons, camarades, enfonçons ce clou-là!

LE RYTHME DE L'INDUSTRIALISATION

Le centre de la question réside dans l'affirmation suivante des Russes: ce qui démontre que le système *soviétique* est *différent* du système *capitaliste* et de plus lui est *supérieur*, c'est que, en Russie, la production industrielle augmente toujours d'année en année, et chaque fois d'un pourcentage plus grand par rapport au produit total de l'année précédente que dans aucun pays du monde et à aucune autre époque de l'histoire.

Nous avons démontré ce qui suit: 1) Il est faux que ces rythmes élevés soient propres à la Russie. 2) Il est faux qu'on n'y ait jamais assisté dans l'histoire avant *aujourd'hui*. 3) Même si la Russie connaissait le rythme maximum, et un rythme supérieur à celui de tout autre cas historique, il est faux que cela prouverait qu'elle n'est pas capitaliste. Mais ceux à qui nous avons fait cette démonstration sont bien trop affairés pour répondre, et il n'y a d'ailleurs rien à répondre à cela.

Les faits et les chiffres une fois rétablis, la conclusion est certaine: la structure économique et sociale de la Russie est purement capitaliste.

Dans la partie finale de ce *Dialogue*, nous nous sommes appuyés sur la froide statistique pour tirer cette ardente conclusion: c'est justement parce

que le capitalisme anglais, le premier du monde, le capitalisme-modèle, a présenté les mêmes phénomènes que ceux qui se manifestent aujourd'hui en Russie et qui ont été exaltés avec la même conviction à l'époque où Staline etait un demi-dieu et à celle où il n'est plus que la moitié d'un homme; c'est justement à cause d'eux qu'en 1866 Karl Marx lança son impétueux assaut historique à l'ivresse satanique de la bourgeoisie et du chancelier de Sa Majesté le Capital, le sieur William Ewart Gladstone, précurseur des maîtres actuels du Kremlin.

De son vieil et principal ennemi, Marx écrit ce qui suit dans la note 185/a du Premier Volume du Capital: « Menacés de se voir soumis à la législation sur les fabriques et de « perdre la liberté » d'exploiter sans limites les femmes et les enfants, les capitalistes ont trouvé dans le ministre libéral anglais Gladstone un serviteur de bonne volonté ».

Vanter les merveilles d'une production industrielle en plein essor prouve historiquement non que l'on soit socialiste, mais que l'on sert avec dévouement le capitalisme; le changement de lieux — Londres ou Moscou — et de dates — 1856 ou 1956 — ne change rien à l'affaire!

DANTESQUE VISION D'AVENIR DE L'ENFER BOURGEOIS

Le lecteur a pu consulter le tableau groupant les chiffres publiés dans *Programma Comunista*, 1956, n° 13. Rappelons qu'ils sont de source exclusivement russe, et donnons un seul avertissement: en général, nous n'avons pas reproduit les indices annuels des tableaux dont nous sommes partis, mais seulement les *augmentations* relatives. Par exemple dans le tableau que l'on trouve au début du rapport Kroutchev, l'indice de la production industrielle russe est fixé à 100 pour 1929. Nous trouvons, pour 1946, 466 et 2.049 pour 1955. Nous ne rapportons pas ces chiffres, nous contentant de donner l'augmentation de la production au cours de ces neuf ans, soit 340 % (en d'autres termes, en 1955, on a produit 4,4 fois le produit de 1946) et d'en déduire l'augmentation *annuelle moyenne*, qui est de 18 % (ce qui n'empêche pas, répétons-le pour la millième fois, que neuf fois dix-huit fasse 162 et non pas 340).

La méthode employée pour élaborer ce simple tableau n'a nul besoin d'être défendue par un brevet déposé au nom d'un imbécile quelconque. Nous avons simplement distingué, du point de vue chronologique, des périodes caractéristiques, surtout, dans le but de montrer qu'outre le fait (et non pas la *loi*) du développement inégal, elles prouvent le caractère international du processus découvert par le marxisme.

Avec ce système parfaitement clair, nous avons débarrassé le terrain des petits jeux auxquels Moscou et ses services annexes se livrent avec rage, entremêlant les différentes périodes. Par exemple: la production russe est vingt fois supérieure à celle de 1929, tandis que la production américaine l'est seulement 2,34 fois. Si l'on se réfère à 1913, le rapport est de 36 pour la Russie, et seulement de 3,5 pour l'Amérique. La différence n'est pas trop grande. Mais si l'on part des époques de plus grandes dépressions, de 1920, pour la Russie, l'augmentation est encore plus spectaculaire: 160 fois (!) en 35 ans. De 1932, pour l'Amérique, on a également un fort bond: 4,4 fois en 23 ans seulement (de 54 à 234).

Dans le tableau de Kroutchev (cf. le bulletin supprimé depuis, « *Pour une paix durable* », 1956, n° 7), nous trouvons un autre sommet de la production américaine : 215, en 1943 (c'est-à-dire en pleine guerre, quand on produisait là-bas des armes pour les faire employer par les prolétaires russes) chiffre qui, rapproché de celui de 1932, donne une augmentation de 4 fois en 11 ans seulement. Pendant le même laps de temps, la Russie passe de 185 (1) à 573. Voilà les rapports inversés : Russie : 3,1 ; Amérique : 4.

Enfin, à consulter seulement le tout récent tableau de Kroutchev, pour la période de 1937 à 1943, on trouve que la production russe passe de 428 à 573, soit 1,33 fois plus en six ans, tandis qu'on a, pour les Etats-Unis, respectivement 103 et 215, soit 2,1 fois plus, *rapport bien supérieur* au russe. La thèse à sensation se renverse !

Les jeux malhonnêtes, dont nous nous sommes débarrassés en établissant notre tableau, fondé tout entier sur des données de source russe, sont le propre de tout ce qui émane officiellement des centres politiques, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest. Voilà tout.

LOIS DE L'ACCUMULATION

Dans les indications placées au bas de notre tableau, on trouvera les conclusions que peut normalement en tirer le lecteur qui le consulte avec un œil sur la carte du monde et un autre sur les 60-70 années d'histoire qui ont passé sur les carcasses vigoureuses ou fragiles de la génération qui est sur le point de disparaître.

De telles correspondances répètent, en d'autres termes, la loi générale de l'accumulation capitaliste que le marxisme a établie au début de tout le cycle.

Cette loi simple a été dénaturée par la plupart de ceux qui l'invoquent, et elle l'a été de façon particulièrement monstrueuse par Staline dans son écrit économique de vieillesse *Les Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*, nullement rectifié par le XX^{e} Congrès qui, tout au contraire, a marqué une nouvelle déviation par rapport à la ligne de Marx. Cette loi peut être formulée de la façon suivante : la production capitaliste accroît la « richesse » sous forme d'une masse toujours plus grande de marchandises à cause de l'augmentation continue de la production. Mais cette augmentation donne non pas la mesure des avantages que la société en retire (si l'on n'entend pas par société la seule classe minoritaire), mais celle de l'accroissement des risques de ruine et de misère. La course à l'accumulation s'accompagne d'une concentration de la richesse dans « un nombre toujours plus réduit de mains » et, à la fin, (Marx) dans une seule main qui n'est plus celle d'un homme (Russie). Les ex-possesseurs d'une fraction de la richesse vont grossir l'armée du travail, c'est-à-dire de ceux qui vivent seulement en vendant leur force de travail si et quand ils travaillent, et qui (avec le temps) améliorent

(1) Puisque selon le tableau de Varga, la production de 1932 varie de 233 divisé par 126, par rapport à 1929, année de référence dans le tableau de Kroutchev, c'est-à-dire de 185 divisé par 100.

leur sort *si et quand ils travaillent*. Voilà dans quel sens la misère est croissante en régime capitaliste.

L'allure de l'accumulation comporte des avances et des reculs. Par suite soit des crises de surproduction, soit des guerres sanglantes de concurrence mercantile (impérialisme), elle se transforme en recul, avec d'immenses destructions de produits et d'instruments de travail.

Le *secret* de cette marche de l'accumulation sur laquelle se sont successivement excités les Gladstone et les Staline-Kroutchev, est le suivant. Rythme positif: le capital se concentre et, du fait que de nouvelles masses ont été expropriées (artisans, paysans, petits entrepreneurs), la *misère* croît en même temps que la *richesse* (Marx parle de « Die Masse des Elends », littéralement la « masse de la misère »). Voyons maintenant le rythme négatif: la diminution de la production signifie chômage; la crise commerciale entraîne la faillite des entreprises les plus faibles et la chute des revenus les plus bas: tous dévorent leurs ultimes réserves. La richesse n'augmente pas, elle baisse. Grâce au capitalisme, dans un cas comme dans l'autre, la misère *grandit* partout et toujours!

L'enthousiasme pour les périodes de croissance de la production ne convient donc, quels que soient le lieu et l'époque, qu'aux seuls amis et serviteurs du Capital.

Si l'on fait abstraction des crises générales cycliques du marché et de leurs effets, ainsi que des guerres mondiales, la loi de la progression géométrique de la production chère à Staline et à Boulganine (mais qui, quand on passe du domaine industriel à celui de l'agriculture, se tord comme une vipère entre leurs mains, de même que jadis entre celles de Bentham-Gladstone!) conduirait à une montagne de marchandises inconsommables tellement fabuleuse que seule sa loi interne de *baisse historique du taux moyen du profit* évite au capitalisme de sauter.

Pour l'économie marxiste, le taux du profit est proportionnel à celui de l'accumulation. Nous appelons profit la part du produit total restant au capitaliste, qu'elle soit destinée à la consommation de la classse dominante ou à de nouveaux investissements de capital. Il est clair que c'est la seconde destination qui prévaut tout au long de l'évolution. Le *taux* du profit est chez Marx le rapport de cette part patronale à la totalité du produit (pour nous: capital; pour les bourgeois: chiffre d'affaires) et non pas à la valeur réelle ou nominale des instruments de production (installations de l'entreprise productrice) que les bourgeois confondent tantôt avec le *patrimoine*, tantôt avec le *capital* de l'entreprise lui-même. Dans les sociétés anonymes, ce capital s'exprime dans l'ensemble des *actions*, qui, pourtant, donnent des chiffres différents selon que l'on considère leur valeur nominale d'émission ou celle qui est cotée en Bourse.

De toutes façons, le profit retiré par une entreprise et la partie qui en est distribuée varie comme le produit annuel défalqué de tous les frais (chez Marx: le capital variable et constant.)

La loi générale du ralentissement historique de la croissance productive est donc en principe l'expression d'une autre loi fondamentale: la tendance à la baisse du taux moyen du profit que, par une erreur énorme. Staline et Fils croient remplacée par *une loi du profit maximum*. Il est vrai qu'ils ont prétendu lire cette stupidité dans l'histoire léninienne de l'impérialisme, du

sur-profit et du profit de monopole; mais la bourde est encore plus énorme, car dans cette théorie de Lénine, aucun des théorèmes de l'économie de Marx ne peut paraître ébranlé ou même seulement tant soit peu touché à quiconque est à jeun et dans tout son bon sens.

Ces économistes, qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre, n'ont pas su lire dans Marx comment, loin de trouver son salut dans l'éternité d'une Libre Concurrence angélique, le Capitalisme est condamné à tomber sous les coups de la divinité vengeresse du Monopole. C'est là un processus que, dans la science économique, la seule loi du profit ne permet pas de découvrir: il faut pour cela lui ajouter la Théorie de la Rente.

EN PARCOURANT LE TABLEAU

Les indications données à propos du tableau n'ont pas besoin d'un commentaire plus ample; un tableau est un *instrument* dont chacun peut se servir.

Dans le nôtre ne figurent évidemment pas les chiffres concernant les premiers pas des capitalismes les plus vieux, le capitalisme anglais surtout. Ce dernier n'apparaît dans notre tableau qu'à un moment où son rythme d'accumulation est déjà lent (environ 3 %) et même inférieur à celui de tous ses concurrents. Les guerres n'ont pas renversé ce rythme: c'est ici l'occasion de nous désespérer une nouvelle fois de l'invulnérabilité militaire de cette île. Si nous croyions aux *si* en histoire, nous dirions que le fait que Bonaparte ait misé une mauvaise carte nous coûte un siècle de socialisme!

La première guerre a ruiné tous les belligérants européens, même la France victorieuse; mais ceux d'Outre-Mer font mieux que l'Angleterre: au lieu de rester stationnaires, ils avancent à un rythme modéré, mais positif: Amérique, Japon.

Saturé de richesse et de puissance, le capitalisme anglais, lui, dort pendant 17 ans sur les lauriers du temps de Gladstone. Vers 1860, Marx calculait des augmentations de 7-8 % et même plus, c'est-à-dire des indices égaux à ceux qui caractérisent l'entrée en scène de la France et de l'Allemagne vers la fin du siècle. Mais nous avons montré comment, plus tôt encore, dans les années 1830-1860, les rythmes étaient plus élevés en Grande-Bretagne même, égalant ceux que les Etats-Unis, le Japon et la Russie atteindront à la fin du siècle.

Les Etats-Unis ont traversé la seconde guerre avec un avantage encore marqué, et ils ont conservé celui-ci même au cours de la présente phase de *reconstruction*, avec un rythme plus bas cependant qu'au début du XX^{e} siècle.

L'Angleterre, elle, a connu un léger fléchissement pendant ce second conflit dont elle s'est tirée avec moins de gloire et elle réagit dans la phase actuelle par une accélération relative de la production dont le rythme rejoint, ou presque, celui des Etats-Unis.

La France, une nouvelle fois victorieuse, mais durement éprouvée, a connu une diminution de la production pendant la guerre, mais aussi une reprise exceptionnelle par la suite, tout comme dans la reconstruction de 1920.

Dotée d'un équipement modèle, la puissante Allemagne a subi un chute vertigineuse au cours des deux guerres, mais elle est remontée d'autant plus

audacieusement. Dans ce second après-guerre, elle bat tout le monde, la Russie y compris avec 22,2 % d'augmentation annuelle moyenne contre 18 à cette dernière. Mais il y a plus: en 1955, la Russie en est à 12 et se contente d'atteindre 11,5 % avec son nouveau plan quinquennal. En 1955, l'Allemagne atteint au contraire son rythme maximum, plus de 23 %. Aujourd'hui, l'Allemagne de Bonn industrialise à une vitesse double de celle de la Russie. Dans la production agraire, elle va quatre fois plus vite, *pour être modeste*. Eh bien, où est le socialisme? Ni chez l'une, ni chez l'autre: mais il viendra d'abord en Allemagne!

L'effet de la seconde guerre sur le Japon a été inverse de celui de la première (— 12,5 contre + 7,0). La chute a été aussi précipitée qu'en Allemagne. La reprise actuelle est inférieure à la reprise allemande, mais égale à la russe; avec la même différence qu'entre ces deux dernières, c'est-à-dire qu'elle s'accentue dans les dernières années et que cela continuera. En Russie, au contraire, le rythme d'augmentation s'abaisse: il s'abaisse, comme notre tableau l'indique, c'est-à-dire comme les dirigeants russes le disent, par rapport à 1920, année où le pays commença à sortir du précipice où le premier conflit impérialiste et la guerre civile terrible, quoique victorieuse, l'avait jeté (— 20 contre + 34). Le plus grand rythme de diminution de la production que l'on constate pour les deux guerres est u n— 12: pendant le premier conflit, la Russie tomba à — 20, c'est-à-dire qu'en dix ans, la production passa de 100 à 12,5, soit à un *huitième* de ce qu'elle était.

LES CRISES SONT PIRES QUE LES GUERRES

Notre tableau comporte une chute verticale de la production plus impressionnante que celles des guerres. Elle est relative au *vendredi noir* américain de 1929 qui provoqua un recul catastrophique de la production de 1930 à 1932 avec tout un cortège de faillites, de fermetures d'entreprises et de chômage général.

La crise eut son effet maximum aux EtatsUnis et donna le seul indice négatif de production de leur histoire. Mais quel indice: une moyenne annuelle de — 18,4 %! Quelle en est l'explication? Pour nous, elle est claire: le seul pays qui, non seulement a vaincu dans la guerre, mais a continué à développer l'appareil industriel de production est condamné par la loi de Dante-Marx à tomber dans le cercle le plus profond de l'Enfer. Qu'il en soit ainsi!

L'Allemagne qui avait déjà subi une chute pendant la guerre, est durement touchée par la crise et voit sa production diminuer au rythme rapide de 13,8 %. En France, elle tombe également, mais seulement au rythme de 11,6 %. La Grande-Bretagne, étroitement liée à l'époque à l'économie américaine (beaucoup plus qu'aujourd'hui) ne résiste qu'à peine un peu mieux. Toutefois, entre la crise de 1930 à 1932 et la guerre, il y a une nouvelle reprise générale. Les Etats-Unis remontent avec un vigoureux 11 % annuel positif. La Grande-Bretagne, sortant d'un sommeil économique de près de vingt ans par pléthore de richesses, les talonne avec 10 %, comme si Gladstone s'était soulevé anxieusement hors de sa tombe. La France, après tant d'épreuves, réagit au contraire assez peu. L'Allemagne fait un nouveau miracle et remonte (nous sommes à l'époque d'Hitler et d'un capitalisme d'Etat qui rappelle la structure russe) avec 13,4 %.

Mais quel est l'effet de la crise américaine hors d'Europe? Le Japon en accuse les coups en restant pendant trois ans sur les mêmes positions. Puis il remédie à cette situation pendant les bonnes années avec une reprise rapide: 12 %. Appliquons l'augmentation totale de 75 à la période de huit années qui va de 1929 à 1937: la cadence de l'augmentation moyenne est d'un peu moins de 7 % par an, ce qui concorde parfaitement avec la loi historique de la décroissance horizontale. Au cours de ces derniers dix-huit ans, les indices japonais, qui diminuent tout d'abord pour remonter ensuite, varient selon Kroutchev de 169 à 239, soit une augmentation totale de 41 %. Le rythme annuel moyen est plus bas: 2 %. L'impressionnante reprise du Japon ne dément pas la loi du ralentissement. La reprise allemande non plus: de 114 à 213 en dix-huit ans, cela donne 87 %, mais annuellement pas plus de 3,5 % environ. La Russie elle-même qui, de 1937 à 1955, passe de 429 à 2049, soit 370 %, a un rythme annuel de 9 % seulement, tandis qu'en remontant dans le passé, nous trouvons 20, 22,8 et 34 %. La loi générale subsiste en plein.

OBJECTIONS DE LA CONTRE-THESE

Considérant ce substantiel 34 % russe, l'adversaire pourrait nous objecter que c'est bien là l'indice le plus élevé du tableau. Comment le fait s'explique-t-il?

Tout d'abord, nous avons à faire au plus jeune des capitalismes concurrents, et ce premier élément concorde donc pleinement avec le processus général. En outre, l'indice de 34 fait immédiatement suite à la dégringolade la plus spectaculaire de tout le tableau: 20 % par an, pour les raisons énoncées plus haut. Et si, comme nous l'avons fait pour d'autres cas, nous additionnons les deux périodes successives, pour en former une de seize années allant de 1913 à 1929, les indices passent, selon nos données, de 72 à 126, ou bien de 100 à 175. 75 % d'augmentation en seize ans; cela n'est pas énorme: cela correspond à une augmentation moyenne annuelle de 4 % environ; on a donc le ralentissement normal du rythme par rapport aux données précédentes du capitalisme tsariste. Le chiffre élevé de 34 % dérive du niveau *extrêmement* bas de 1920. En effet, le nouveau capitalisme est tout à fait dans l'enfance. Le capitalisme tsariste s'était *éteint* en 1920: une chute de 87 %, c'est-à-dire, en sept ans, une réduction de la production à un huitième de ce qu'elle était, nous ne la trouvons nulle part ailleurs dans notre tableau. Malgré leur écrasement dans la seconde guerre mondiale, l'Allemagne et le Japon avaient pourtant maintenu, après neuf ans, leur production à 30 et 31 % et ils gardaient le pied à l'étrier pour la reprise.

Mais on peut nous faire une autre objection; comme nous ne sommes payés par personne, nous ne la passerons certainement pas sous silence. C'est que la Russie a traversé la crise mondiale de 1929-32 comme une salamandre. Elle n'a pas fait comme le Japon qui s'est contenté de rester au même indice pendant ces trois ans, mais elle a continué sa progression à un rythme très soutenu: 22,8%. Cet indice est égal aux meilleurs que nous connaissions, et même aux cas exceptionnels. Il est seulement plus bas que le 34 % (dont nous discutons le caractère de « record ») de la période de 1920-29, qui correspond à une reprise mondiale, sauf pour l'Angleterre.

Ce phénomène d' « indifférence à la crise » suffit-il pour que l'on puisse parler d'une économie de caractère non-capitaliste en Russie?

En 1929, aucun canal de communication ne reliait le capitalisme soviétique naissant au capitalisme et au marché international. Ils ne seront rétablis de façon appréciable que dix ans plus tard avec la guerre de 1939.

Ceci explique le fait que la crise ne se soit pas communiquée à la Russie qui était dans une phase de grave sous-production (un vingtième de la production actuelle, un dizième, et même moins, de la production par tête d'habitant des pays capitalistes de l'époque). Une crise de surproduction ne pouvait donc ni apparaître à l'intérieur de la Russie, ni y entrer de l'extérieur. La tragédie se déroula toute entière hors de ses frontières. Pour expliquer ce fait, il n'est nullement nécessaire d'admettre à son avantage une hypothétique différence de structure interne du système économique russe. Le mérite de cette affirmation originale dans l'histoire moderne, revient à Joseph Staline!

Entre 1926 et 1939, la clef de la politique russe, que la force de l'histoire *dicte* au « dictateur », est celle du rideau de fer. Le vieux monde occidental peut bien se réjouir que ce rideau de fer empêche les flammes de la révolution de passer: la Russie qui vient de naître à une révolution capitaliste sans précédent dans l'histoire, se réjouira, elle, qu'il arrête les vagues de l'anarchie des capitalismes trop mûrs. Le vieux chef est mort en croyant que si le rideau était jamais levé un jour, l'incendie de la guerre gagnerait la Russie comme en 1939; il croyait peut-être aussi qu'un nouveau vendredi noir était proche et arriverait avant que le capitalisme allemand ne se soit à nouveau bardé d'acier, outre de dollars: alors, il aurait, lui, repris les armes pour ce « second coup » qu'il avait prophétisé en 1939 dans un éclair de génie, et il aurait saisi à la gorge cette Amérique qu'il avait regardée dans le blanc des yeux lors du drame de Yalta, qui serait maintenant en crise.

Depuis des décades, nous disons que le mythe de la Russie socialiste est souillé du sang des révolutionnaires et destiné à s'écrouler honteusement, comme cela arrive d'ailleurs aujourd'hui. Son culte a cédé la place à une position encore plus vile: la crise de l'Occident ne se produira plus, selon les théories de Mikoyan sur l'émulation et la coexistence.

Si la crise devait ne jamais éclater, eux et les Keynes, les Spengler et toute la science démente d'Amérique auraient remporté la victoire sur Marx, Lénine et nous, lointaine couvée du rouge Chantecler. Et nous n'aurions plus qu'à baisser la crête.

Mais si la crise éclate — et elle éclatera — ce n'est pas seulement le marxisme qui aura vaincu. On n'entendra plus le rire féroce de Staline retentir au milieu du fracas des premiers coups de canon, et les Kroutchev et Cie pourront bien se battre la coulpe selon leur mode honteuse, cela ne servira à rien! Le rideau de fer une fois transformé en toile d'araignée par l'émulation, la crise mercantile universelle mordra au cœur la jeune industrie russe. Voilà à quoi aura servi l'unification des marchés et la libre circulation du sang dans le corps du monstre capitaliste! Mais celui qui réalise cette unification, unifie aussi la Révolution qui pourrait bien trouver son heure mondiale après la crise du second entre-les-deux-guerres, et avant le troisième conflit.

C) LE SYSTÈME SOCIALISTE A LA " FIAT "

PETIT TABLEAU POUR L'ITALIE

Notre tableau ne comprend pas l'Italie sur laquelle nous avons donné quelques chiffres au cours de notre *Dialogue*. Mais surtout, nous n'avons pas de chiffre russes antérieurs à 1929, et à propos des chiffres nationaux il y a trop de distinctions à faire, dont ce n'est pas ici la place. D'ailleurs, quel âge attribuer au capitalisme italien? A quelle horizontale le mettre? C'est, comme la Russie, un cas de capitalisme né deux fois. Nous ne sommes pas les premiers à comparer le capital au phénix de la légende arabe: Marx doit l'avoir déjà fait. En hommage aux grandes et fières républiques maritimes et commerciales de la côte et aux cités banquières de l'intérieur, pour ne pas parler des premières monarchies centralisées du Nord et du Sud, avec leurs lignages séculaires et leurs noms sonores: Frédéric de Souabe, Berengario, Arduino, Cesare Borgia, on pourrait placer ce pays en haut de l'échelle.

Puis sur tout cela est passé, plutôt qu'une vague profonde de féodalisme, la servitude politique nationale et provinciale; et le système bourgeois est réapparu comme une pâle importation politique de la France, d'abord au début du XIX[e] siècle, puis de l'Angleterre, un demi-siècle plus tard: un capitalisme aux nuances coloniales et passives, qui ne s'est hissé que tard et maladroitement à des velléités impériales, et qui, tombé aujourd'hui dans la servitude à l'égard de l'Amérique, se laisse aller à des attitudes de boutiquier moyen.

Passablement intriguant, le graphique historique de ce pays aux titres étincelants qui, si l'on remonte plus loin encore, connut les sommets du premier capitalisme esclavagiste, de la Grande Grèce à la Rome ploutocratique!

On ne nous accusera pas d'infatuation nationale si nous ne lui avons pas donné sa place dans les cercles de l'Enfer bourgeois, en attendant le nouveau Dante que l'oncle Engels, pourtant si indulgent, lui prophétisa un jour en hommage à ses gloires rouillées.

Cependant, il est question de l'Italie dans les tableaux de Kroutchev qui nous servent d'Evangiles dans cette recherche.

Entre 1929 et 1937, le monde bourgeois dégringola tout en bas de son maudit « toboggan ». La production baissa pendant la crise de 1929-32 et elle remonta allègrement vers la guerre entre 1932 et 1937. Aux dires de Kroutchev, pendant cette période de huit ans, tandis que la Russie prenait son élan, quadruplant sa production au rythme d'environ 21 % par an, Satan-Capital, partout ailleurs, dormait. Et de même qu'il dormait en Amérique, il dormit en Italie: de 100 à 99. La France tomba même de 100 à 82, tandis que l'Allemagne passait de 100 à 114, la Grande-Bretagne de 100 à 124 et l'impétueux Japon de 100 à 169.

Benito, qui rêvait d'éclipser Pirgopolinice, fut le seul pacifiste sérieux que nous ayons jamais connu! Dans le fracas des années 1937-46, l'Italie ne descendit que de 99 à 72, une bagatelle, un indice négatif annuel d'à peine 3,5. Une « guerre en dentelles »!

De 1946 à 1955, c'est une marche triomphale. Tandis que sept ou huit misérables partis et vingt petits partis se lancent mutuellement à la face la ruine de la patrie dans leur hâte d'aller au pouvoir la ruiner eux-mêmes, les indices de l'euphorie bourgeoise, qui est donc aussi la leur, montent au galop. Dans toute cette période, la production passe de 72 à 194, ce qui représente

une avance de 170 %, soit une moyenne annuelle de 12 % tout rond. Aujourd'hui, les concurrents se présentent dans l'ordre suivant: Allemagne, Japon, Russie, Italie, France, Etats-Unis, Angleterre.

Les données intermédiaires en Italie sont intéressantes. De 1946 à 1949, l'avance de la production est de 14,3 % ! En 1949-50, on a un peu moins: 11,5. En 1950-52: 9,1 %; 1952-55: 9,5 %.

Mais peut-être y a-t-il eu recul après cela? Italie, sirène de la mer, souris donc, et ne tremble pas: le gouverneur de la Banque d'Italie, Menichella, nous a récemment informés (ce qui signifie que les chiffres de Kroutchev sont sérieux et qu'en les citant nous n'avons pas agi à la napolitaine: « s'ils m'ont dit une sottise à moi, moi, je vous en dis deux à vous! ») que la production a augmenté en 1955 dans la même proportion qu'en 1954: 9,3 %.

Il a ajouté quelque chose de remarquable: pendant cette même année 1955, la production agricole a augmenté de 6 %.

Avec un plan quinquennal (mais il y a le gel de 1956!), nous aurions 134 contre 100, chiffres auxquels n'importe quel Boulganine souscrirait.

Mais Menichella s'est vite mis à parler du plan Vanoni qui, plutôt que par indices de production, s'exprime en termes de revenu national et d'emploi de la main-d'œuvre. Nous comparerons les deux méthodes dans un travail de parti ultérieur sur l'économie d'Occident (1). De toutes façons, selon Vanoni, on doit avancer annuellement de 5 % (163 contre 100) pendant dix ans en ce qui concerne les investissements capitalistes et l'emploi de la main-d'œuvre. En 1955, le revenu national total a augmenté de 7,2 % (ce qui donne à l'Italie le premier rang en Europe après l'Allemagne qui est à 10), dont 78,8 % ont été consommés, 21,2 % investis en installations nouvelles, si l'on inclut la construction et 15,8 %, si on l'exclut. Avec ces marges, les installations fixes dans l'industrie à proprement parler ont pu augmenter de 6,9 % par an (1,9 % de plus que dans le plan Vanoni) et, si l'on inclut la construction, d'au moins 9,7 %.

La question de la construction est la question-clé de l'économie italienne moderne. La maison est-elle du capital fixe, ou un bien de consommation? Nous répondrons ailleurs à cette élégante question. Pour en revenir aux indices industriels du chiffre d'affaires des Staline et Kroutchev, un autre personnage, Fascetti, est venu nous fournir les données de l'augmentation pour les entreprises gérées par l'I.R.I. Spectaculaire: moyenne pour 1950-55: 6 % et pour la dernière année: 19 %.

Remettons à une autre fois la comparaison entre l'I.R.I. italien et le système soviétique en fait de dédain des profits: c'est la première année que son budget s'équilibre.

(1) Les grandes lignes de cette étude ont été tracées dans *Programma Comunista* n° 19 et 20 d'octobre 1956 et n° 4 et 5 de mars 1957 (compte-rendus des réunions de Parti) et seront développées dans une brochure à paraître.

NOBLE TURIN

Dans notre rapport d'Asti, dont un passage fut lu à la dernière réunion de Turin, nous avions illustré la signification de Turin et de la FIAT dans l'histoire du mouvement et du communisme italiens (1). Il s'agissait d'une critique du courant de l'*Ordine Nuovo* de Gramsci, creuset de l'actuel opportunisme communiste en Italie. Qu'on nous permette de nous citer nous-mêmes: « A peine eurent-ils mis le nez au dehors des hangars bien rangés et étincelants de l'usine d'automobiles de Turin et pris contact avec les régions de plus faible concentration industrielle d'Italie, les zones agricoles et arriérées et les problèmes régionaux et paysans, que ces groupes versèrent dans les positions que les partis petits-bourgeois les plus falots défendaient déjà un demi-siècle plus tôt: *ils ne s'occupèrent plus de révolutionner Turin, mais d'embourgeoiser l'Italie* de façon à la rendre toute entière digne de porter la marque de fabrique turinoise, d'être administrée et gouvernée dans le style impeccable de Turin. »

Revenons aujourd'hui sur ce style, qui est le style des mythes, des cultes. Il est arrivé de graves mésaventures au mythe de Staline. Il est près d'arriver la même chose à celui des entreprises géantes et de l'hystérie motorisée: déjà, les miraculeuses chaînes de montage de la FIAT d'Outre-Atlantique, de la *General Motors*, qui roulaient jour et nuit, ont dû être arrêtées.

Pour l'instant, en Italie, on construit de nouvelles fabriques, un flot croissant d'automobiles se déverse sur les routes déjà encombrées et il arrive toujours plus souvent qu'elles se frayent un chemin sur les corps des piétons. Mais le mort se consacre lui-même au mythe de ce moderne Jaggernaut à pneus. On blasphème les anciens dieux, mais pas le progrès!

Rappelons tout de suite les chiffres d'affaires pour les quatre années 1952-55, c'est-à-dire la valeur de la production pour chaque année. 1952: 200 milliards; 1953: 240 milliards, soit une augmentation de 20 % en un an; 1954: 275 milliards, 14,6 % d'augmentation; 1955: 310 milliards, augmentation de 12,7 %. En trois ans, 155 contre 100. Moyenne de l'augmentation annuelle: 15 %, c'est-à-dire bien plus que le 11,5 % russe. Valletta dépasse Kroutchev.

FIAT bat DYNAMO 15 à 11!

Dans notre rapport d'Asti, nous n'avons pas utilisé les données de la FIAT pour discuter la définition d'un système industriel comme « socialisme » en fonction de la *haute* cadence de l'augmentation du produit, mais pour opposer la terminologie et le mode de calcul économique de Marx à ceux des bourgeois.

---

(1) Le titre de ce rapport, fait à la réunion du 26 et 27 juin 1954, est « Volcan de la production ou marécages du marché » publié dans l'organe du P.C. Internationaliste, « *Programma Comunista* ». Cf. en particulier le paragraphe « La mostruosa Fiat » dans le n° 5 du 7 août 1954. La réunion eut lieu après l'assemblée annuelle des actionnaires où le professeur Valletta avait exposé le bilan de l'année 1953 utilisé dans le rapport!

Le chiffre d'affaires de la FIAT est pour nous son « capital »: 310 milliards, aujourd'hui. Nous devons, comme à Asti, décomposer cette valeur en capital variable, capital constant et plus-value. En nous servant des chiffres fournis par Valletta sur le personnel et les investissements dans de nouvelles installations, nous avions obtenu les résultats suivants: Capital variable ou frais de personnel, 70 milliards; Capital constant ou matières premières et usure des machines, 110 milliards; Plus-value, 60 milliards. Capital total ou produit à la fin du cycle annuel: 240 milliards.

De la plus-value, 10 milliards seulement sont allés aux actionnaires, les 50 milliards restants ayant été consacrés à de nouvelles installations, comme l'annonça alors Valletta.

Pour la nouvelle année, les chiffres donnent des résultats analogues. Mais avant de les indiquer, rappelons combien notre langage diffère de celui des bourgeois. Le capital *nominal* de la FIAT, dont nous retraçâmes à Asti la longue histoire, passe aujourd'hui à 152 millions d'actions de 500 lires et s'élève à 76 milliards, contre 57 en 1953 et 36 en 1952. Il a augmenté de 58 % pendant la première année; il est resté le même pendant la seconde et il a augmenté de 33,3 % pendant la troisième. Le rythme moyen a été de 28 % par an. Mais le capital *effectif* dépend de la cotation des actions en bourse. Celle-ci, qui était de 660 en 1953, s'élève aujourd'hui à au moins 1.354 lires, toujours pour des actions nominales de 500. Le capital réel, même dans le langage courant, est donc passé de 75,5 milliards à 205 milliards. Augmentation de 272 % en deux ans ou de 65 % par an.

Si ces chiffres expriment le « crédit » effectif des actionnaires « contre » l'entreprise dont ils sont les « patrons », leurs dividendes annuels ou, au sens de l'économie officielle, le profit auraient dû augmenter dans la même proportion. Pas du tout! Les Valletta et Cie n'ont accordé aux actionnaires que 7,3 milliards en 1953 et 10,6 en 1955. Autrement dit, le profit d'actionnaire est tombé de 9,7 % à 5,1 %. Frénésie d'investissements productifs, loi de la baisse du taux de profit!

Mais toute la FIAT ne vaut aujourd'hui ni le capital nominal de 76 milliards, ni le capital réel de 205. A Asti, nous n'avons pas évalué à moins de *mille milliards* son patrimoine d'installations fixes et de machines ou, comme nous disons, nous marxistes, la valeur de ses moyens de production (qu'il ne faut pas confondre avec le capital constant dont nous avons parlé plus haut.)

Valletta dit aujourd'hui qu'entre 1946 et 1955, 300 milliards ont été investis en nouvelles installations productives, et il a annoncé pour 1956 la construction de la prestigieuse usine « Mirafiori Sud ». Le chiffre de 50 milliards vaut encore aujourd'hui comme rythme annuel. La FIAT d'aujourd'hui vaudrait donc à coup sûr 1.100 milliards, et peut-être plus, mais sûrement pas moins. Faites disparaître les actionnaires qui, avec leurs coupons, touchent moins d'un cinquième du capital réel, et vous passerez du « socialisme » de la FIAT au « socialisme » supérieur de l'I.R.I.

LA FORCE DE TRAVAIL MENACEE

Aujourd'hui, une chose est remarquable: le personnel n'a augmenté que de 5 %, passant de 71.000 à 74.000 unités — soit à peine 2,5 % par an! Et alors le capital variable sera passé de 70 à 80, même si l'on exagère les

primes accordées au personnel que l'on couvre de louanges, parce qu'en un an, il n'a pas fait même une heure de grève (Ah, Turin-la-très-rouge!). En posant même 12 pour les actionnaires et 50 pour les investissements en nouvelles installations, notre calcul à la Marx pour 1955 nous donne: Capital variable, 80 milliards; Capital constant, 168 milliards; Plus-value, 62 milliards. Total: 310 milliards, comme on sait. La plus-value se divise en 12 de profit aux actionnaires et 50 de nouvelles installations; son taux total est de 62 contre 80, soit 78 %, au sens de Marx.

La composition organique du capital serait passée de 110/70 (c'est-à-dire 1,57) en 1953, à 168/80 (c'est-à-dire 2,10) en 1955. Elle est basse parce que la FIAT est une organisation verticale qui achète les matières premières brutes et les transforme plusieurs fois. Mais les chiffres de Valletta ne sont-ils pas truqués, si le capital *constant* qui formait les 46 % du produit en 1953, en constitue les 64 % en 1955? Commençons-nous à voir les bénéfices de l'automation? Une importante fraction de plus-value destinée aux nouvelles installations a pu être dissimulée: en effet, le chiffre de 1956 n'a pas été indiqué cette fois. Il n'en reste pas moins que le produit augmente de 30 % en deux ans, tandis que pendant le même temps la force de travail ne s'accroît que de 5 %.

C'est ici que l'âne se casse les pattes — nous dirions même: cet âne de Vanoni, si le pauvre homme n'était pas mort. Annuellement, nous avons dépassé certainement le 5 % de nouveaux investissements, mais, l'emploi de forces de travail restera loin en arrière, à 2,5 % seulement!

Toi, pauvre Italie du Sud, reste à zéro, mais admire l'aristocratie prolétarienne de Turin serrée autour de son Valletta! Valletta qui, peu après, accomplit le miracle soviétique de la réglementation des heures de travail hebdomadaires et, surclassant une nouvelle fois les Boulganine, les réduit successivement de 48 à 46, de 45 à 44 et de 42 à 40. Sans diminuer en rien les salaires, proclame-t-il; mais aussi *sans augmenter en rien le nombre des travailleurs.*

PLAN QUINQUENNAL POUR LA GRANDE FIAT

De notre petite salle de réunion de Turin est parti l'hommage aux mérites « socialistes » des Grands Administrateurs d'un beau Plan Quinquennal à la russe!

Le rythme des trois dernières années a été de 15,7 %, ce qui donne, pour cinq ans, une augmentation de 106 %. De l'indice 100, on devra passer à 206. Le chiffre d'affaires qui, en 1952, était de 200 milliards, devra s'élever à 412 milliards en 1957 et, si l'on veut, les 310 de 1955 devront se transformer en au moins 640 en 1960.

Les 250.00 engins motorisés produits en 1955 s'élèveront à 515.000, même si l'on ne veut pas tenir compte du fait qu'en un an ils sont passés de 190.132 à 250.299, c'est-à-dire ont augmenté de 30,5 % (mais pourquoi les ventes, elles, ne se sont-elles accrues que de 14 %? Les dépôts seraient-ils encombrés d'invendus comme ceux de la *General Motors?*)

Aux Etats-Unis, les automobiles produites en 1955 et restées invendues sont au nombre de 900.000. La *General Motors* a cinq marques: Chevrolet, Pontiac, Oldsmobile, Buick et Cadillac. Quatre années de travail Fiat!

Mais quel est le chiffre d'affaires de la G.M. pour 1955? 9 milliards et 925 millions de *dollars*, plus de 6.000 milliards de lires.

Vingt FIAT!

Le personnel? 577.000 unités. Huit FIAT.

La composition organique, la mécanisation, l'automation sont *deux fois et demi* celles de la FIAT.

Comment comptent-ils arrêter cette course folle?

1) 200.000 licenciés à Detroit.

2) Diminution de la demande d'acier de cinq millions de tonnes (et la grève des travailleurs de l'acier aux mains de traîtres!)

3) Le tiers de la publicité faite à la télévision est payée par les fabriques d'automobiles.

4) « Il suffit d'être employé depuis deux semaines seulement pour pouvoir entrer à pied dans un magasin et en sortir quelques minutes plus tard au volant d'une voiture flambant neuf, sans avoir versé même un seul dollar d'avance ».

5) « Le Centre Technique de la G.M., a coûté 10 millions de dollars; c'est un monument élevé au « Progrès ». Tandis que l'on planifie la mise au rancart d'un million d'autos neuves, celui-ci sort l'automobile à turbine — plans secrets — appelée « Firebird », l'*Oiseau de Feu*.

Est-il possible que l'équation historico-économique de ce *Progrès* ne révèle pas le moment crucial où se produira la catastrophe, la Révolution où arrivera le grand « Oiseau de Feu » social?

Pour en revenir à la FIAT, il ne nous intéresse pas pour l'instant d'établir à combien s'élèveront, selon le plan, les dividendes de 1960, le capital nominal et sa cotation en bourse. Et le mystère de l'automation en marche ne nous permet que de poser les questions suivantes: combien y aura-t-il d'ouvriers? quelle sera leur rémunération? et de combien d'heures sera la semaine de travail?

L'économie bourgeoise sait une seule chose: qu'ils auront tous la voiture, le frigo, la télévision et peut-être une liasse d'actions FIAT. (Et nous ferons les comptes une autre fois: nos petits-enfants les feront mieux que nous, d'ailleurs!)

En raison de la même perspective, l'économie de style soviétique sait (c'est bien clair), une autre chose: qu'à Turin on vit... *en système socialiste*, qu'à la FIAT, on produit avec... *le système socialiste!*

On pourrait même dire que c'est à la jeune et gigantesque industrie automobile italienne que revient le premier rang dans le monde soviétique. Quoiqu'il en soit par ailleurs de la mystérieuse date de naissance du capitalisme italien, celle de l'automobile est très récente: le véhicule à moteur n'a guère plus d'un demi-siècle. La date de naissance de la FIAT est 1899. Son capital de constitution se montait alors à 800.000 lires, soit 300 millions d'aujourd'hui, ou un millième du capital actuel! Mille fois en 56 ans, cela représente une augmentation annuelle de 13 %, ce qui, pour une période aussi longue, signifie une nouvelle défaite russe en fait de rythmes: depuis 1899, la production russe n'a augmenté que de 400 fois environ, et non de 1.000.

La confrontation décisive est donc la suivante :
Plan quinquennal russe 1950-55 : de 100 à 170, soit 12 % par an.
Réalisation : de 100 à 185, soit 13,1 %.
Plan quinquennal russe 1955-60 : de 100 à 165, soit 11,5 %.
Plan quinquennal FIAT 1955-60 : de 100 à 206, soit 15,7 %.
Gloire à la grande patrie... socialiste de l'industrie des voitures !
Et gloire à la patrie non moins grande du communisme italien dégénéré.

FIN

Le «Dialogue avec Staline»

SOMMAIRE – SYNTHÈSE

Dans la préface de cette brochure, nous avons déjà averti le lecteur que pour comprendre le présent ouvrage, il convenait de connaître le *Dialogue avec Staline* publié dans *Programma Comunista* de Milan en octobre-novembre 1952, puis en brochure imprimée, mais qui n'a connu en France qu'une diffusion restreinte sous forme d'opuscule ronéoté.

Comme nous le disions également dans ces premières pages, ce travail constituait une réponse à la position prise par Staline dans son dernier ouvrage, un recueil d'articles parus en février et septembre 1952 et diffusé largement, dans toutes les langues sous le titre *Les Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.*, lors du XIX[e] Congrès du P.C.R. d'octobre 1952, c'est-à-dire à une date où l'auteur était à l'apogée de son rôle incontesté de Chef Suprême.

Alors, un mouvement hétérogène d'opposition intérieure s'était déterminé sur la question suivante : « Notre économie russe est-elle vraiment socialiste? » Il pouvait impliquer tout aussi bien un retour à la gauche qu'une chute définitive dans des positions de droite. Aussi le stalinisme, en tant que doctrine de la *construction* de la société socialiste dans une seule nation, la Russie, crut-il devoir frapper un grand coup et descendre armé de pied en cap sur le terrain de l'économie théorique, sous les apparences de Staline en personne. Et celui-ci proclama en substance : « en appliquant la doctrine la plus orthodoxe de l'économie marxiste, nous sommes en mesure de réduire au silence quiconque oserait soutenir que les lois en vigueur dans la structure sociale de notre Russie actuelle ne sont pas celles d'un système qui, toutes voiles dehors, serait passé de l'économie capitaliste au socialisme, et que les phénomènes qui s'y vérifient ne répondent pas aux lois de ce dernier. »

Théoricien plus que médiocre, Staline n'en était pas moins un adversaire redoutable aux yeux de la tradition marxiste orthodoxe et radicale : aussi, feignant d'avoir été mis en cause par lui, les communistes italiens de la Gauche lui opposèrent-ils un démenti formel.

Si les interlocuteurs n'avaient pas été tout à fait symboliques, la mort de Staline aurait interrompu ce Dialogue, mais celui-ci était enraciné dans la réalité des choses, dans l'histoire vivante, anonyme, et il s'est donc poursuivi.

Mort en pleine apothéose, le divin Staline se vit discrédité à la surprise du monde entier, à une distance de quelques années seulement. Non content

d'outrager son ombre colossale, le XX^e Congrès de février 1956 évoqua, dans une réhabilitation macabre et mensongère, celles de ses grandes victimes, de ces militants de l'Opposition qui, trente ans plus tôt, lui avaient dénié avant la lettre le pouvoir quasi-diabolique d'invoquer le socialisme en Russie et qu'il avait précipités dans les enfers du châtiment et de l'infâmie. Voilà ce qui a suscité ce *Dialogue avec les Morts* que nous présentons ici en traduction française.

Pour restreint que soit le cercle où elle rencontrera un écho, la thèse soutenue dans cette seconde réponse paraîtra peut-être aussi surprenante que l'attitude imprévisible du XX^e Congrès à l'égard de Staline, juge et bourreau. Son point central est le suivant: le Congrès a opposé à Staline la honteuse légende pré-fabriquée d'un retour à Marx et Lénine; il s'est toutefois bien gardé de condamner son hétérodoxie en matière économique, qui, pour les marxistes, constituait un scandale autrement grave que toutes ses atrocités et brutalités. Sous les regards passionnément curieux de l'opinion bourgeoise mondiale, les noms des porte-drapeau du Kremlin ont été changés; mais l'affirmation insensée et défaitiste qui a déjà fait le tour de la terre et selon laquelle la Russie a une économie socialiste, elle, reste entière.

Sans doute sommes-nous dans ce dialogue de petits partenaires inconnus, et le vulgaire jugera-t-il notre importance disproportionnée d'avec celle de l'adversaire: notre position n'en est pas moins nette et radicale, et elle ne se réduit pas à triompher parce que ses adorateurs d'hier ont déshonoré notre précédent contradicteur, ni à danser de joie sur les débris des statues géantes qui devaient l'immortaliser et qu'ils ont renversées.

La mise au rebut de Staline s'est faite au cours d'une marche vers la droite, digne couronnement de sa longue vie, et surtout de la longue voie historique qu'il avait empruntée: la liquidation de la praxis et de la doctrine révolutionnaires. Hier, la musique d'accompagnement était l'adulation la plus honteuse; aujourd'hui, c'est une diffamation en sourdine, mais la marche reste la même.

Tout cela correspond bien à ce que nous avions prédit dans ce premier moment du débat, que nous allons rappeler brièvement.

PREMIERE JOURNEE

Hier et demain. — Dans les articles et les discours de 1952 de Staline, le monde bourgeois lit que la Russie est en train de passer du stade inférieur du socialisme au *communisme intégral.* Ce que nous, nous en déduisons, est qu'elle est purement capitaliste.

Marchandise et socialisme. — Staline soutient que dans un « pays socialiste » la production de marchandises continue. Le marxisme a établi que là où l'on produit des marchandises en masse, le capitalisme est présent. C'est là la première base de la doctrine.

L'économie russe. — D'après Staline, il est bien clair que dans l'agriculture kolkhosienne, la production est marchande, aussi bien pour l'entreprise collective que pour les parcelles familiales. La même chose vaut pour la moyenne et petite industrie et pour la production artisanale, qu'il eût été folie de supprimer, à son avis.

Anarchie et despotisme. — Inexorabilité de l'Etat, mais désordre du marché : l'ensemble reste au-dessous du capitalisme d'Etat intégral.

Etat et reculade. — Cet Etat formidable reste impuissant face à l'individualisme marchand et aux nécessités économiques : Staline cherche en vain à dissimuler le fait à l'aide de la thèse fondamentale de Marx-Engels sur le dépérissement de l'Etat. La position doctrinale juste est la suivante : en ambiance mercantile, la puissance du Capital modèle la machine d'Etat selon ses exigences, même s'il n'est pas possible à première vue de personnifier cette puissance.

DEUXIEME JOURNEE

Ombres et lumières. — Staline triche avec la formule pourtant bien claire d'Engels : « la prise de possession des moyens de production par la société élimine la production des marchandises ». Il dit ne pas avoir encore pris possession en Russie, de « tous » les moyens de production.

Socialisme et patrie. — Engels énonce que le sujet de la prise de possession est la *société*. En Russie, on nous propose à la place le *peuple*, la *nation*, la *Patrie socialiste* et la... main de fer de Staline !

Lois et théorie. — Selon Staline, Marx se bornait à tracer les lois de la société capitaliste de son époque, lui laissant carte blanche pour ce qui est des lois d'une économie socialiste ! Nous lui avons opposé la dialectique qui fait de chaque énoncé marxiste d'une loi du capitalisme (ex. l'échange entre valeurs équivalentes) une définition incontestable d'un aspect du socialisme (ex. société sans échanges et se passant d'un système d'équivalences).

Nature et histoire. — Marx démontre que les lois économiques ne sont pas « naturelles », ni par conséquent « éternelles ». Elles le redeviennent pour Staline qui fait survivre la loi de l'équivalence dans le socialisme.

Marx et les lois. — Marx a, *primo*, vérifié, sinon découvert toutes les lois du mode capitaliste de production, *secondo*, démontré qu'elles étaient historiquement transitoires. Staline, par les faits qu'il nous expose *ex cathedra*, nous prouve qu'elles restent bien vivantes en Russie.

Socialisme et communisme. — Staline n'en est pas au passage du stade inférieur du socialisme au stade supérieur (dans le sens de la *Critique du Programme de Gotha*), ni même à celui du capitalisme adulte au premier socialisme. Sa signification historique découle du passage révolutionnaire *au* grand capitalisme, non seulement en Russie, mais aussi plus à l'Est. Elle est presqu'honorable.

TROISIEME JOURNEE : *Matinée*

Echanges et produits. — Les foudres de Staline se sont abattues sur un Notkin parce qu'il avait appelé *marchandises* même les produits de la grande industrie d'Etat. Ce n'est le cas, dit Staline, que lorsqu'ils sont vendus à l'étranger. Outre l'objection que tout produit évalué en équivalent-monnaie est marchandise au sens de Marx, il reste à se demander si le cas de vente sur le marché international va devenir la règle ou constitue l'exception.

Profit et plus-value. — Plus haut, Staline sommait les lois marxistes du capitalisme de rester en service dans le socialisme; maintenant, il révoque la plus importante d'entre elles: selon lui, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit aurait cessé d'être en vigueur dans l'Occident impérialiste, sous le prétexte que le capitalisme monopoliste recherche le profit maximum.

Engels et Marx. — Pour les « pères » du socialisme moderne, la baisse du taux de profit est un point central. C'est sur elle que repose la théorie de l'accumulation. Sur le plan programmatique, c'est d'elle que Marx déduit sa thèse centrale: impuissance du mode capitaliste et mercantile de production « à la réduction simple du travail vivant ».

Taux et masse. — La bévue de Staline, déguisé en professeur, vient de ce qu'il ne comprend pas qu'à toutes les époques du capitalisme la masse des profits augmente, tandis que leur taux diminue, du fait même du procès d'accumulation, phénomène mondial qui s'impose également à la Russie.

XIX^e^ et XX^e^ siècle. — Les chiffres américains de 1848 à 1929 (et même à 1957) répondent parfaitement aux lois marxistes « révoquées » par Staline. Marx définit textuellement comme suit les « trois faits principaux de la production en capitalisme: 1) la concentration des moyens de production entre les mains de certains individus et leur transformation en « puissance sociale » (« Ils restent, il est vrai, *dans un premier temps*, propriété privée des capitalistes »). 2) Le travail social, la division du travail, la jonction entre travail et sciences de la nature. (« Dans ces deux sens, le mode capitaliste de production supprime, bien que sous des formes diverses la *propriété privée*, et le *travail privé* »). 3) *Formation du marché mondial*, quatre mots qui, comme dans maints autres passages, désignent un résultat essentiel du capitalisme. Nous arrivons ainsi aux drames de l'impérialisme et des guerres mondiales.

TROISIEME JOURNEE: *Après-midi*

Monopole et concurrence. — L'explication du libéralisme par Marx et celle de l'impérialisme par Lénine relèvent d'une doctrine UNIQUE, parce que ce sont des stades historiques d'un mode de production UNIQUE: le capitalisme.

Marchés et empires. — Staline maintient la position classique: l'origine des deux guerres mondiales réside dans le conflit des intérêts tendant à la conquête des marchés internationaux. Il affirme que l'Allemagne s'est lancée dans la guerre pour se soustraire à l'esclavage dans lequel les capitalismes anglo-saxons la maintenaient. Cette position répond bien à la haine anti-américaine de l'après-guerre; mais elle contredit, dans un affreux bric-à-brac doctrinal, la crasse politique démo-antifasciste de Staline lui-même pendant la guerre.

Parallèle ou méridien. — Après cela, comment soutenir qu'il existe aujourd'hui deux marchés « mondiaux », mais qu'ils pourraient se neutraliser réciproquement? La formule de Staline n'est pas satisfaisante (elle est toutefois moins indécente que celle de ses fossoyeurs, dont le pacifisme avoué fait vomir!); s'il maintient que la guerre impérialiste reste inévitable, il

s'efforce en effet d'esquisser une théorie nouvelle : la troisième guerre opposera non pas les camps respectifs du capitalisme et du socialisme, mais deux groupes rivaux des États occidentaux. Ce que Staline a abandonné dans sa perspective, c'est la position léniniste sur la relation existant entre impérialisme et révolution (mais il ne mourra pas dans la peau d'un pacifiste, contrairement à ses ignobles successeurs.) Staline avait la même position que Lénine lorsqu'il voyait, en 1939, venir la guerre ; mais il ne disait plus, en 1939, que l'autre terme de l'alternative est le renversement du capitalisme, le défaitisme à l'égard de toute Patrie, mais la « lutte pour la Paix ».

Ainsi, le marxiste et le léniniste n'ont pas attendu sa mort pour mourir en lui, même si le *grand agresseur* leur survivait.

Jus Primae Noctis. — Les dernières paroles de Joseph Staline auront été pour glorifier l'œuvre immense accomplie par son Etat : le défrichement et la fécondation d'un *terrain vierge* couvrant un quart du globe. Oui, et ceci par une industrialisation *révolutionnaire*, mais (nous l'avons démontré textes en mains !) *capitaliste*.

Face à cette entreprise à la fois monstrueuse et héroïque, se dresse toutefois un crime d'une portée incalculable : celui d'avoir ruiné sur une moitié du globe le potentiel révolutionnaire qui devait féconder un terrain non pas vierge et rebelle, lui, mais pourri par la civilisation agonisante de l'Occident chrétien, parlementaire et mercantile.

C'est à cette infection que les auteurs du Dialogue ont tenté désespérément de s'opposer (après l'avoir prévue déjà du temps de Lénine et avoir essayé de la conjurer) en osant interpeller Staline qui, à l'époque, se dressait encore de toute sa hauteur d'idole au-dessus de la foule de ses sujets, de ces laquais et de ces complices qui, si vite, devaient cracher sur son cadavre.

Dans l'édition originale du *Dialogue avec Staline*, ces chapitres étaient suivis de quelques notes et « compléments » qui se trouvent suffisamment développés dans le présent texte, version intégrale du *Dialogue avec les Morts*.

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE .. .. page 3

PREMIERE JOURNEE .. .. page 7
Bref rappel - Séisme idéologique à l'Est - Une historiographie en lambeau - Vous trichez, mais la vérité passe! - Mythe et culte de la Personnalité - La maladie est inguérissable - Du plomb dans le derrière... - Regards prudents sur l'avenir.

SECONDE JOURNEE .. .. page 23
Culte de la paperasse - Tournants avoués - Collision des forces dans le monde de 1956 - Le but d'abord, les moyens ensuite - Les moyens: la violence - La pierre philosophale - L'essentiel chez Marx-Lénine - Après la conquête du pouvoir - Léninistes à la Kautsky - La scène à trois - Retirons les concessions.

TROISIEME JOURNEE: *Matinée* .. .. page 41
Bilan d'un tournant - Parlementarisme égale personnalisme - Superstructure et base économique - Les critiques de Mikoyan - Gloses à Staline - Les lois sommaires de Staline - Où il faut éteindre le lance-flamme - Autre vain fétiche: la technique - Le mercantilisme - La course à l'accumulation - L'âge du capitalisme - Les indices par tête d'habitant - Avec les vaincus ou avec les vainqueurs?

TROISIEME JOURNEE: *Après-midi* .. .. page 57
Agriculture: avance réduite - La brûlante question agraire - La société rurale en Russie - Une information américaine - Les ciseaux des prix - Antithèse insoluble - Révolution asinesque - Qu'en pensait Staline? - Emulation dans l'anti-marxisme - Lénine et Boukharine - A vous, léninistes! - De la production à la consommation - Défi insensé et perdu - Epargne et jouissance - Consommation populaire - Le forçat moderne - Danse maigre des calories - Chiffres et Pacifisme.

TROISIEME JOURNEE: *Fin d'après-midi* .. .. page 80
Questions de principe - Coexistence sans guerre - Le tournant de 1926 - Feux de veillée - Le testament de Staline - Vive Staline, alors? - Concurrence et émulation - Marchés et commerce - Echange de capitaux - Si, la guerre est évitable - Pâle utopie - Naissance du contre-Octobre.

TROISIEME JOURNEE: *Soirée* .. .. page 99
Oh philosophie, tu t'en vas pauvre et nue! - Un refrain de Josif: dogmatiques, talmudistes - A vous, petits élèves de Staline - Et maintenant, à ceux du fond! Rumeurs hors de la classe - Louche utilisation de Lénine - Que reste-t-il d'intangible? - Comment ils ont enrichi Marx - Où l'on voit les contributions de Staline blackboulées - La fonction du Parti - Manuel des principes - Petit schéma élémentaire - Sens du déterminisme - Où sont les garanties? - Méchanceté de l'homme - Bouffée d'oxygène - Experts du marché - La Première Internationale - La révolution industrielle anglaise - Les autres capitalismes - Loi de l'accumulation - Marx et Gladstone - Les extrêmes d'un siècle.

TABLEAU DE STATISTIQUES .. .. page 127

COMPLEMENT AU DIALOGUE AVEC LES MORTS
a) *Repli et déclin de la révolution bolchévique* .. .. page 129
La lutte interne dans le Parti russe - Le grand conflit de 1926 - Les cinquante ans de Trotsky - La position de Staline - Les « vingt ans » de Lénine - Pourquoi n'a-t-on pas recouru aux armes? - Une fausse cible: la bureaucratie - Pourquoi n'a-t-on pas fait appel au prolétariat?

b) *L'opposition mensongère entre les formes sociales de Russie et d'Occident* .. page 138
Le rythme de l'industrialisation - Dantesque vision d'avenir de l'enfer bourgeois - Lois de l'accumulation - En parcourant le tableau - Les crises sont pires que les guerres - Objections de la contre-thèse.

c) *Le système socialiste à la Fiat?* .. .. page 147
Petit tableau pour l'Italie - Noble Turin - La force de travail menacée - Plan quinquennal pour la grande Fiat.

« LE DIALOGUE AVEC STALINE » SOMMAIRE-SYNTHESE .. .. page 155

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE « CARACTÈRES »
3, rue Hautefeuille - Paris (VI^e^)

AVRIL 1957.